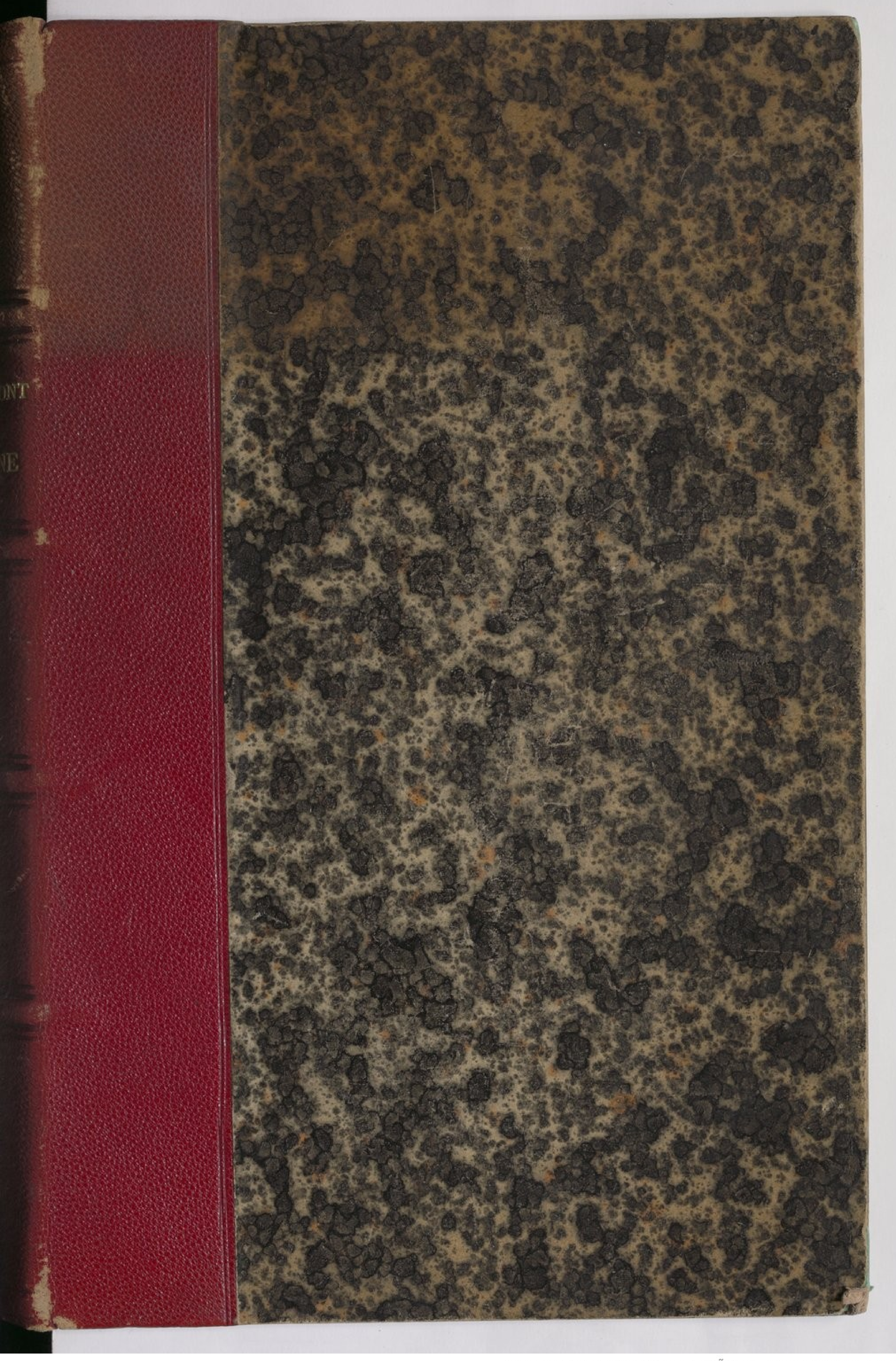
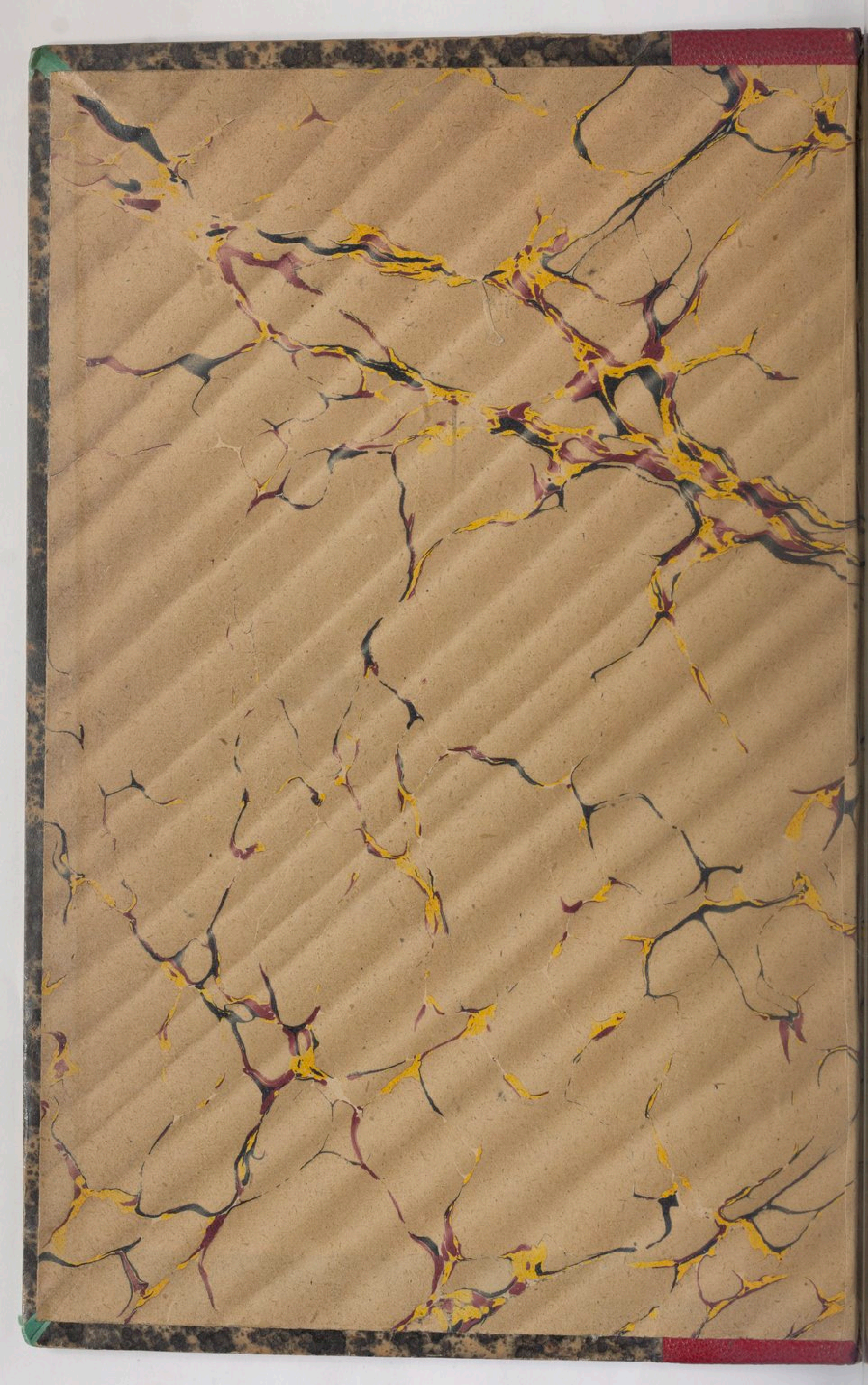
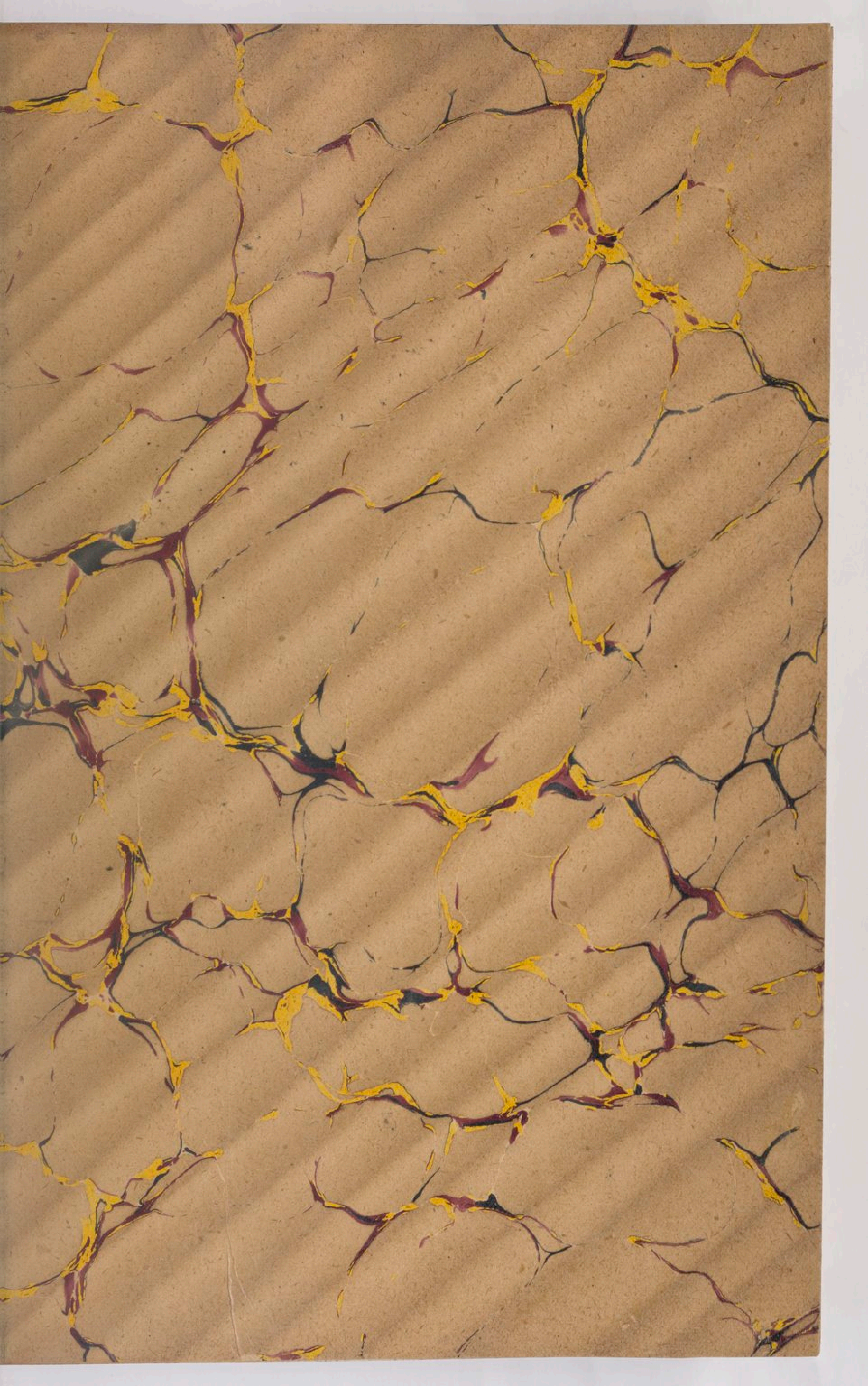


Jack et Jane, par Stahl et Lermont, d'après L. M. Alcott, adaptation autorisée









COLLECTION HETZEL

DESSINS DE J. GEOFFROY

JACK ET JANE

PAR

STAHL ET LERMONT

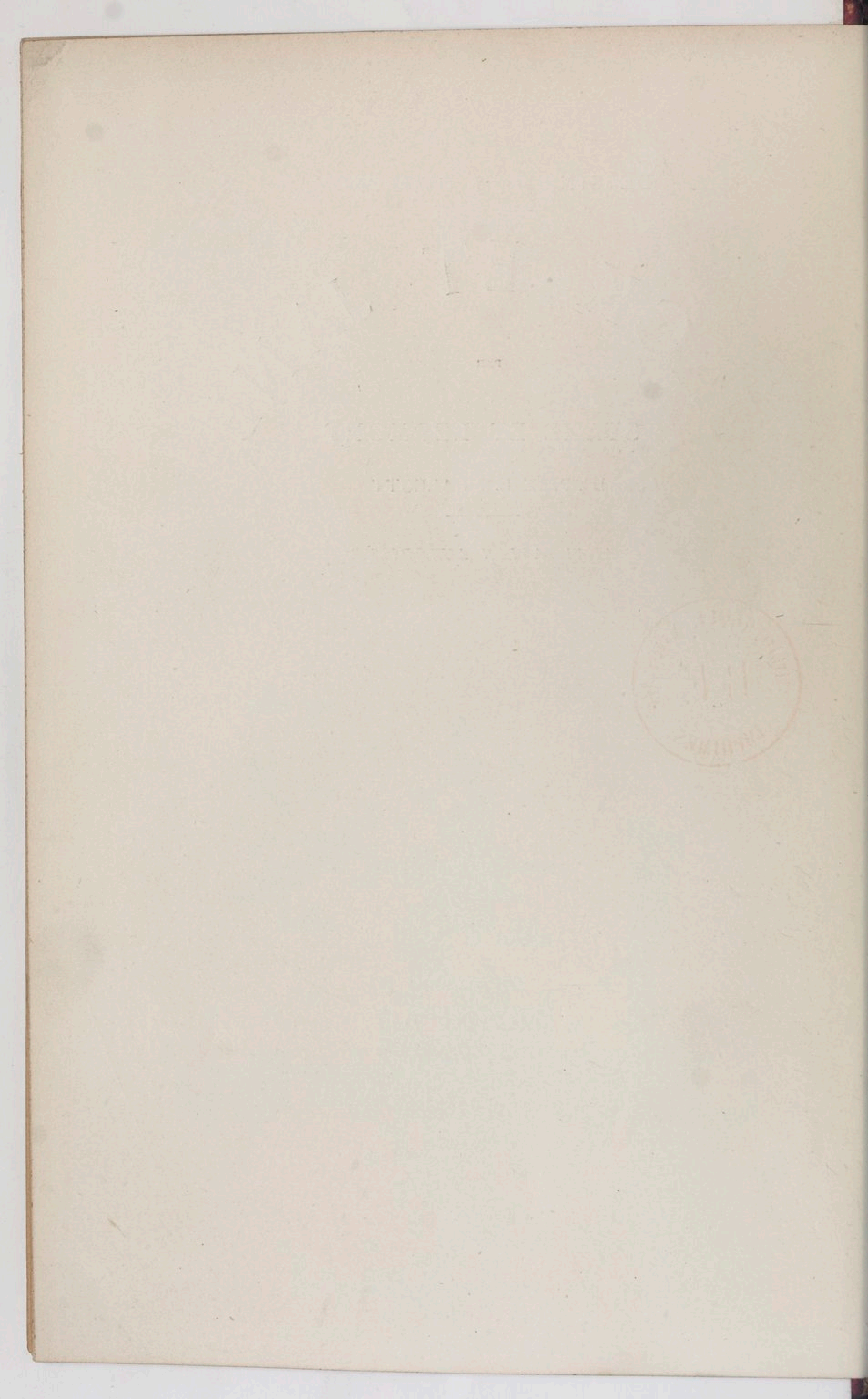
D'APRÈS L. M. ALCOTT

ADAPTATION AUTORISÉE



BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS







JACK ET JANE

CHAPITRE I

LES TROIS GLISSADES

Quand on est jeune et qu'on a le caractère bien fait, on tire parti de tout, on s'arrange de tout pour s'amuser. L'été est passé! C'était bien beau et bien bon, l'été, mais l'hiver est venu, et l'hiver a son mérite : vive l'hiver !

Par une belle après-midi du mois de décembre, tous les enfants du village d'Harmong étaient allés avec

leurs traîneaux glisser le long de la colline. La neige était assez gelée et la glace assez forte sur la mare pour leur permettre ce divertissement; aussi petits garçons et petites filles s'en donnaient-ils à cœur joie. L'on n'entendait que cris de plaisir et éclats de rire.

Il y avait trois glissades organisées : l'une d'elles conduisait dans la prairie par une pente douce; l'autre allait traverser la mare à côté, et la troisième partant du sommet de la colline, se terminait brusquement devant une barrière en bois, bordant et surplombant la grande route placée beaucoup plus bas. C'était une sorte de garde-fou destiné à prévenir les chutes.

Plusieurs enfants, déjà fatigués de tant de plaisir, se reposaient appuyés contre cette palissade, et en même temps s'amusaient à critiquer les autres qui n'avaient pas encore abandonné cet exercice agréable entre tous. Comme leur conversation va nous faire faire connaissance avec des personnages que nous verrons apparaître bien des fois dans le cours de ce récit, nous pouvons, je crois, l'écouter sans trop d'indiscrétion.

« Regardez donc Frank Minot, s'écria l'un d'eux en voyant passer un grand jeune homme de quinze à seize ans, dont la bouche fortement arquée et les yeux résolus, fixés sur le but encore éloigné, exprimaient une volonté bien arrêtée; a-t-il l'air assez grave, continua l'enfant, on dirait un juge.

— Voici Molly Loo. Et Boo, son petit frère, » chanta son voisin en désignant un traîneau dans lequel étaient une petite fille aux cheveux flottants et un tout petit garçon si gros que sa figure ressemblait à une vrai pleine lune.

« Et voilà Gustave Burton. Il ne glisse pas mal, n'est-ce-pas? mais ce n'est pas étonnant avec ses grandes jambes, » dit un troisième.

— Hourrah! pour Édouard Derlin. »

Et un cri général accueillit au passage un jeune homme à la figure avenante qui avait un mot gracieux pour tous ceux qu'il rencontrait.

« Laure et Lotty restent dans la glissade de la prairie, mais Molly Loo est la seule qui prenne celle de la mare, dit une petite fille timide et peureuse. Moi je ne voudrais aller pour rien au monde de ce côté-là; la glace n'est peut-être pas encore solide.

— Il fait pourtant un froid de loup, répondit un autre. Tenez, Molly n'est pas la seule, voici Jack Minot, le frère de Frank, et Jane Peck qui vont comme le vent.

— Faites place.

— Au petit Jack, » chantèrent alors les petits garçons qui trouvaient toujours une chanson ou un sobriquet à appliquer à leurs camarades.

Le joli traîneau rouge dont ils parlaient portait un petit garçon qui semblait tout sourire et tout soleil, tant ses dents étaient blanches, ses cheveux dorés et toute sa personne animée et heureuse. Sa compagne ressemblait à une petite Bohémienne, avec ses yeux et ses cheveux noirs, ses joues de la même couleur que son capuchon écarlate et sa figure pleine de vie et de gaieté. Elle se tenait d'une seule main et de l'autre agitait en triomphe le fichu bleu de Jack.

« Jane va partout avec Jack Minot; il est si gentil qu'il ne refuse jamais rien.

— Aux filles, interrompit malicieusement l'un des

garçons qui avait demandé le matin même à emprunter le traîneau rouge et avait reçu de Jack un refus poli, mais net, attendu que Jane avait déjà manifesté le désir de s'en servir.

— C'est bien le plus gentil garçon qu'on puisse voir. Jamais il n'est désagréable pour personne, déclara la petite fille timide en songeant aux nombreuses occasions dans lesquelles Jack l'avait délivrée des terreurs sans fin qui l'attendaient sur le chemin de l'école, sous la forme de vaches et surtout de petits garçons qui lui faisaient des grimaces et l'appelaient poltronne.

— Il n'oserait jamais résister à Jane en tous cas, car elle aurait bien vite fait de lui arracher les yeux, grommela Joë Flint, qui se ressentait encore de l'affront que lui avait infligé Jane une heure avant lorsqu'il avait voulu faire acte de tyrannie en empêchant les plus jeunes enfants de prendre part aux jeux des autres.

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille ! Jane est charmante, ce n'est pas sa faute si elle est pauvre, mais personne ne la vaut. Elle est même plus capable que vous, Joë, puisqu'elle est toujours la première de notre classe, » s'écrièrent les petites filles avec un ensemble qui prouvait combien Jane était aimée.

Joë prit un air de dédain, et Merry Grant se hâta de mettre la conversation sur un sujet moins personnel.

« Qui est-ce qui va ce soir faire du nougat chez les Minot? demanda-t-elle.

— Tout le monde. Frank et Jack ont invité toute l'école et nous nous amuserons joliment, comme toutes les fois que nous allons chez eux, du reste, » s'écria Suzanne, la petite peureuse.

Un petit garçon prit la parole :

« Jack a dit qu'il y aurait un grand pain de sucre à notre disposition et que nous ferions assez de nougat pour pouvoir en emporter chez nous quand nous en aurons assez mangé. Ah! ils savent bien faire tout dans cette maison-là! »

Et le petit garçon passa sa langue sur ses lèvres, comme s'il goûtait déjà le fameux nougat.

« Mme Minot est une mère comme il en faudrait à tous les enfants, » dit en passant Molly Loo qui remontait la colline en traînant son petit frère derrière elle.

La pauvre petite ne savait que trop ce que c'est que de manquer de mère. Elle avait perdu la sienne depuis bien des années, et elle sentait bien souvent combien elle lui faisait défaut. Aussi elle s'efforçait de soigner Boo avec une patience et un amour maternel exemplaires.

« Il est impossible d'être meilleur que Mme Minot, déclara Merry avec enthousiasme.

— Surtout quand elle donne des petites fêtes, » se hâta d'ajouter Joë qui craignait d'en être exclu s'il ne se montrait pas plus aimable.

Là-dessus, ils se mirent tous à rire et s'apprêtèrent à reprendre leurs jeux, car le soleil se cachait, et le vent devenait trop froid pour leur permettre de les continuer bien longtemps. Bientôt on put les voir passer tous, les uns après les autres, sur les différentes glissades : le solennel Frank, le grand Gustave, le gracieux Édouard, Molly Loo, les jolies petites Laure et Lotty, le maussade Joë, la douce Merry entraînant Suzanne toute tremblante, et enfin Jack et Jane les inséparables.

Chacun débordait de cette joie exubérante qu'amène

toujours un violent exercice, et les personnes qui passaient sur la route au bas de la colline, ne pouvaient s'empêcher de lever la tête et de sourire à la vue de cette joyeuse troupe aux joues roses, qui remplissait l'air d'éclats de rire et de cris de triomphe.

« Jack, prenons donc la troisième glissade. Joë s'est permis de dire très haut tout à l'heure que je n'oserais y aller et je veux y passer, dit Jane à son compagnon, pendant qu'ils reprenaient haleine après avoir grimpé au sommet de la colline.

— Ce que Joë a dit n'est pas une bien bonne raison pour nous de faire une sottise, répondit Jack; la neige est déjà salie, et cette troisième glissade se termine trop brusquement contre la barrière. C'est une vraie montagne russe, elle est rapide et dangereuse et n'est pas la moitié aussi agréable que les deux autres. Prenez vite votre place et nous ferons le grand tour sur la mare, cela vaudra mieux, dit Jack d'un air si persuasif qu'il aurait réduit à l'obéissance tout autre que l'opiniâtre petite Jane.

— Tout cela peut être vrai, répliqua-t-elle, mais je ne veux pas que personne puisse jamais dire que je n'ai pas osé quelque chose. Ainsi, si vous avez peur, Jack, j'irai seule! »

Avant qu'il eût pu répondre un seul mot, elle lui avait arraché la corde des mains, s'était jetée sur le traîneau et s'était déjà engagée, sans tenir compte du danger, sur la terrible glissade. Mais elle n'alla pas loin. Elle était partie trop précipitamment, elle guidait mal son traîneau, et elle n'était pas arrivée au milieu qu'elle était par terre. Ce beau résultat obtenu, elle resta étendue

dans la neige en riant jusqu'à ce que Jack vînt à son secours.

« Si vous voulez absolument faire une folie, lui dit Jack en la relevant, je ne vous la laisserai pas faire toute seule. Ce n'est pas la peur qui me retient, c'est la raison. J'ai déjà passé plusieurs fois avec les garçons sur cette glissade ; mais nous l'avons abandonnée presque aussitôt, parce que la pente est trop raide et l'arrêt sur le rocher qui sépare la colline de la route trop subit. »

Car Jack était brave comme un petit lion et de la meilleure sorte de courage, de celui qui consiste à ne pas faire une sottise par pure forfanterie.

« Vous n'avez pas tort, Jack ; je crois comme vous que cette glissade ne doit pas être agréable, mais il faut que j'y passe une fois ou deux. Sans cela Joë me taquinera toujours, et ça me gâtera tout mon plaisir d'aujourd'hui. »

Sur ce, Jane se mit à secouer sa robe couverte de neige et à frotter ses mains déjà rouges de froid.

« Allons, dit Jack, vous allez commencer par mettre mes mitaines, et, si elles ne vous vont pas trop mal, vous les garderez. Moi je ne les prends que pour faire plaisir à maman et je ne m'en sers jamais. Ainsi ne me refusez pas.

— Merci bien, elles sont délicieusement chaudes et me vont à merveille, mais elles doivent être trop petites pour vos mains de garçon. Je vous en tricoterai une autre paire pour Noël et je vous forcerai bien à les porter, moi. »

Tout en parlant, Jane enfilait ses mitaines avec un sourire de remerciement. Elle termina son discours par

un coup de pied très accentué sur la neige glacée pour donner plus de force à sa menace.

Jack ne put s'empêcher de sourire.

L'intrépide Jane avait vaincu sa résistance; ils retournèrent ensemble à l'endroit où les trois glissades se réunissaient. Une fois là, cependant, un dernier accès de prudence revint à Jack.

« Décidément, laquelle de ces glissades voulez-vous prendre? demanda-t-il à Jane en jetant un de ces regards d'avertissement avec lesquels il avait plus d'une fois arrêté sa volontaire petite amie sans qu'elle s'en doutât.

— Celle-ci, celle que j'ai dit. »

Et sa petite main désigna sans hésitation le chemin périlleux dont elle avait parlé.

« Vous le voulez absolument?

— Oui.

— Alors venez, mais tenez-vous bien. Ce n'est pas une petite affaire.

— Bah! » fit la petite enragée.

Jack, devenu sérieux, ne souriait plus; il attendait, sans dire un mot, que Jane fût bien installée dans le traîneau, après quoi il prit sa place par devant, et ils s'engagèrent sur cette pente rapide.

« Je ne vois rien de bien effrayant dans cette descente, dit Jane quand ils furent arrivés au bas. Recommençons. Cet impertinent Joë nous regarde! et je tiens à lui montrer que nous n'avons peur de rien.

— C'est une vraie dégringolade; si c'est cela que vous vouliez, vous êtes servie à souhait, dit Jack au moment de remonter dans le traîneau.

— Certainement! vous autres garçons, vous vous ima-

ginez que nous n'aimons que les choses très faciles, sans plaisir ni danger. Croyez-vous donc que nous ne pouvons pas être aussi braves et aussi fortes que vous? Voyons, Jack, donnez-moi trois « dégringolades » et ce sera tout. Ma première culbute ne compte pas, ainsi glissons, deux fois encore, et après je serai sage comme une image. »

Jane regardait le bon Jack d'une façon tellement irrésistible, qu'il lui céda immédiatement. Ils partirent de nouveau en soulevant derrière eux un nuage de neige finement pulvérisée, et s'arrêtèrent juste devant la palissade de la manière la plus gracieuse.

« C'est idéal! s'écria Jane, excitée par les bravos de leurs camarades. Plus qu'une fois maintenant! »

Jack, fier de son adresse retourna au point de départ, bien décidé à faire de cette troisième fois l'exploit le plus remarquable de la journée. Jane le suivit aussi rapidement que si ses grosses bottines étaient les fameuses bottes de sept lieues du Petit Poucet. Tout en marchant ils parlèrent du goûter qui devait suivre et entrèrent dans une grande discussion pour résoudre cette grave question de savoir si on leur donnerait, oui ou non, des noisettes.

Ils étaient si absorbés par cet important sujet qu'ils montèrent un peu à la hâte dans leur traîneau et partirent comme le vent. Jane oublia de bien se tenir et, s'il faut l'avouer, Jack distrait ne pensait pas assez, cette fois, à bien conduire.

Hélas! trois fois hélas! Personne ne sut comment cela arriva, mais le traîneau brisa la palissade qui était vermoulue. Après s'y être heurté rudement, il la franchit, et soudain on entendit un terrible craquement, et petit garçon, petite fille, traîneau, palissade, avec un tour-

billon de terre et de neige, apparurent en un amas confus au milieu de la route, comme au fond d'un précipice. Deux cris perçants, suivis d'un silence de mort, conclurent la catastrophe.

« J'en étais sûr, s'écria Joë de son poste d'observation, et il cria à pleins poumons : Tombés ! Venez ! venez ! »

On eût dit un corbeau croassant sur le champ de bataille après la défaite.

Tous les enfants accoururent, prêts à rire ou à pleurer suivant le cas, car il est bien rare que dans ces parties de plaisir et même dans les glissades les mieux organisées, il n'arrive pas quelques petits accidents quelquefois gais, mais quelquefois aussi assez graves.

Jack était étendu tout étourdi sur le chemin ; il avait au front une grande plaie qui saignait d'une manière effrayante.

« Il est tué, il est mort ! s'écria Suzanne, en se cachant la figure dans son tablier.

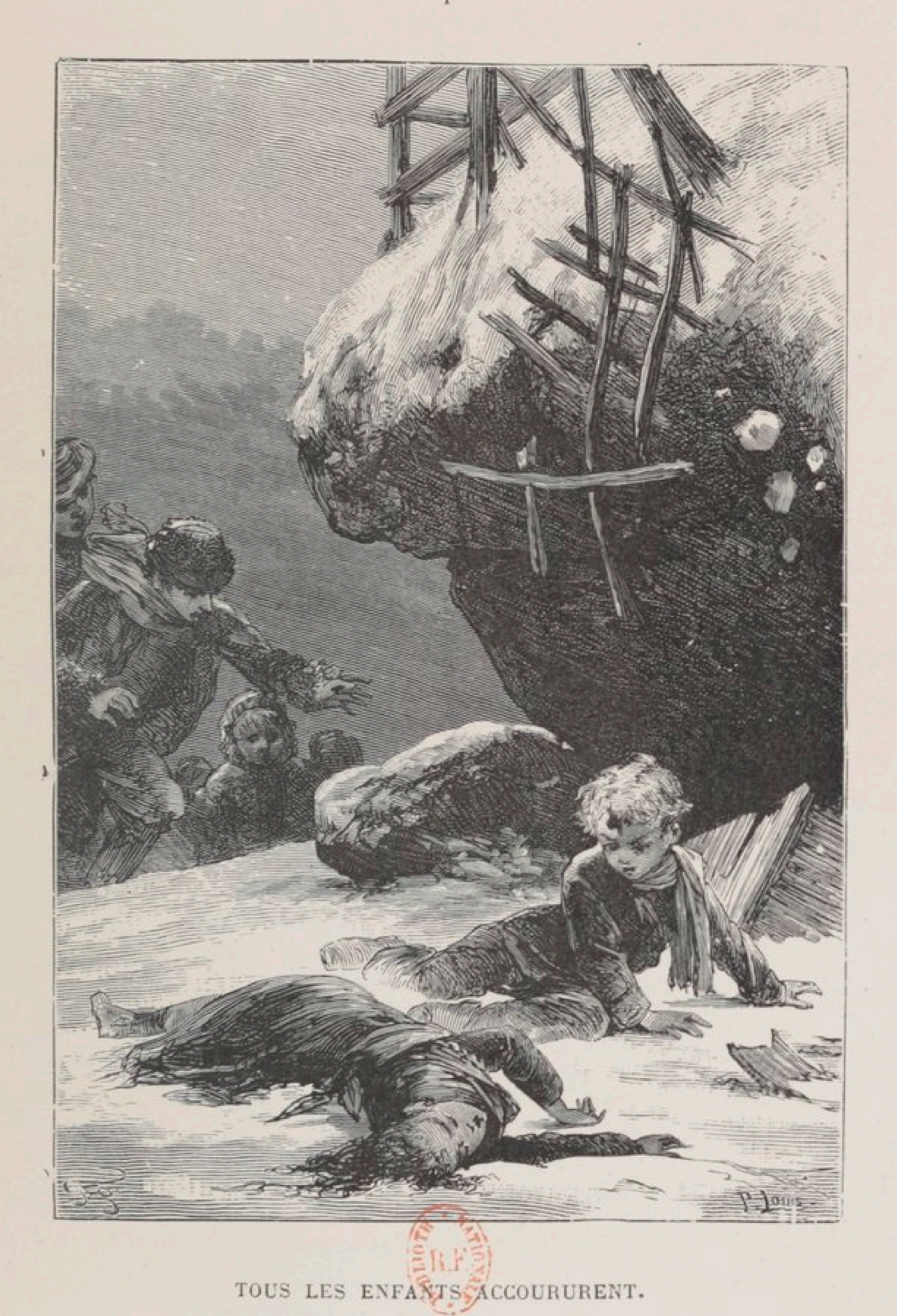
— Pas tout à fait, murmura Jack en fermant les yeux et faisant un grand effort pour se relever sur le coude ; ce n'est rien du tout, ajouta-t-il, cela se passera quand j'aurai retrouvé ma respiration, mais... qu'est-il arrivé à Jane ? »

Ses camarades s'écartèrent et il put voir sa compagne d'infortune couchée sur la neige, immobile et blanche comme une petite statue. Elle semblait comme stupéfiée, on ne lui voyait pas cependant de blessure apparente, et, lorsqu'on lui demanda si elle était morte, elle répondit d'un air égaré :

« Je ne crois pas. Jack est-il blessé ?

— Il s'est cassé la tête, » dit Joë en lui montrant le

I



TOUS LES ENFANTS ACCOURURENT.

héros vaincu, qui s'efforçait vainement d'avoir l'air calme et de se redresser tout à fait.

Jane alors ferma les yeux et, repoussant ses compagnes, elle leur dit :

« Laissez-moi, ne vous inquiétez pas de moi. Occupez-vous de lui.

— Inutile c'est fini ! » lui cria Jack.

Et il fit un nouvel effort pour bien prouver à son amie qu'il n'avait rien; mais, cette fois, la douleur lui arracha un cri et il serait retombé sur le dos, si son frère ne l'avait pas soutenu.

« Qu'est- ce que c'est, frère? Où avez-vous mal? lui demanda Frank réellement effrayé!

— Ma tête, je crois, n'a rien de grave ; mais je crains de m'être cassé la jambe. Ce que je vous recommande, frère, c'est de garder cela pour nous et de ne pas effrayer notre mère. »

Jack prit la main de Frank et la serra en voyant sa figure bouleversée par l'inquiétude. Les deux frères s'aimaient beaucoup, quoique l'aîné tyrannisât quelquefois le plus jeune.

« Tenez-lui la tête, Frank, pendant que je vais la lui bander pour l'empêcher de saigner, » dit Edouard Derlin d'une voix calme.

Il posa une poignée de neige sur la blessure. Jack, immédiatement soulagé, l'en remercia par un sourire.

« Il n'y a qu'une chose à faire, c'est de ramener Jack chez sa mère aussitôt que possible, » dit Gustave.

Son regard ému ne pouvait quitter le visage ensanglanté de son petit camarade.

« Il faudra aussi transporter Jane; mon avis est

qu'elle s'est cassé le dos; elle ne peut pas faire un mouvement, » déclara Molly Loo.

Cette nouvelle fut accueillie par un sanglot de Suzanne et par des hurlements de Boo qui avait, en toute occasion, le talent de pousser des cris formidables, sans toutefois verser jamais une larme.

« Tout cela est de ma faute, j'aurais dû avoir la raison de retenir Jane et de l'empêcher de faire une pareille imprudence, s'écria Jack d'une voix désolée.

— C'est de la mienne et non de la vôtre, répliqua Jane avec véhémence. C'est moi qui ai forcé Jack à faire cette folie, et, si j'avais tous les os brisés, ce serait bien fait. Ne m'aidez pas, laissez-moi, je suis une mauvaise petite fille et je mérite de rester ici et d'y mourir abandonnée! »

La pauvre Jane trouvait de nombreuses sources de remords dans ses douleurs physiques et morales.

« Ne pensez pas à ceci. On vous fera des reproches plus tard. Avant tout il faut vous guérir, » dit Merry en l'embrassant.

La douce Merry adorait l'audacieuse petite Jane, et elle ne voulait jamais lui reconnaître aucun tort.

« Comment allons-nous faire pour les transporter? » s'écria Frank en fronçant les sourcils.

— J'aperçois un traîneau. Il viendrait bien à point, » dit Gustave Burton qui examinait l'horizon depuis un moment. Il alla à grandes enjambées au-devant du secours entrevu. Ses longues jambes étaient toujours au service d'un bon cœur et d'une tête raisonnable.

Chacun poussa un soupir de soulagement quand Gustave revint suivi de M. Grant, le père de Merry. C'était

un bon gros fermier qui regarda les blessés avec une sollicitude paternelle.

« Vous avez eu un petit accident, leur dit-il, c'est un très bon endroit pour tomber. Je le sais par expérience, car j'y ai laissé trois de mes dents il y a bien trente ans. Allons, je vais vous ramener et promptement, car il est tard et je devrais déjà être rentré.

— Prenez Jane d'abord, s'il vous plaît, monsieur, » dit Édouard, le chevalier des dames, en étendant son manteau sur le traîneau afin que la petite fille y fût moins durement.

Avec quelque précaution que le brave M. Grant la prît. Jane aurait volontiers crié, tant il lui fit mal; mais elle serra les lèvres l'une contre l'autre avec tant de volonté qu'elle supporta la douleur sans pousser un cri. Ses camarades la regardaient et elle tenait à leur prouver qu'une petite fille peut être tout aussi courageuse qu'un petit garçon. Mais aussitôt qu'elle fut installée, elle enfouit sa figure dans le manteau d'Édouard pour cacher les larmes qui voulaient couler malgré elle, et, quand on eut déposé Jack à côté d'elle, il y eut bientôt un véritable petit réservoir d'eau salée dans une des poches du pauvre garçon.

Alors la triste procession se mit en marche. M. Grant conduisait ses bœufs, et les petites filles entouraient le traîneau où gisaient les intéressantes victimes, tandis que les petits garçons formaient l'arrière-garde.

La colline eût été déserte si, dans une intention qui n'était peut-être pas bienveillante, Joë n'était pas retourné près de la fatale palissade, à l'endroit où les débris du traîneau que Jack n'avait pas voulu lui confier marquaient la place de la grande catastrophe.

CHAPITRE II

DEUX PÉNITENTS

Jack et Jane ne voulurent jamais avouer combien ils souffraient quand on les eut déposés chez eux. Ce fut la soirée la plus triste, la plus longue et la plus douloureuse qu'ils eussent jamais passée.

Des deux malades, c'était peut-être Jack qui souffrait le plus physiquement, car ce n'était pas une petite affaire que de remettre sa jambe cassée, et, malgré tout son courage, il ne put s'empêcher de gémir pendant cette cruelle opération. Sa blessure à la tête lui causait d'ailleurs des douleurs intolérables. Le pauvre enfant était tout couvert de contusions. Cependant le docteur Whiting semblait si rassuré et parlait d'une jambe cassée comme d'une chose si ordinaire, que Jack lui demanda naïvement s'il lui faudrait rester couché toute une semaine.

« Il faut généralement vingt et un jours pour que les os se ressoudent, » répondit le médecin en serrant si bien ses bandages que Jack se compara intérieurement à un poulet qu'on ficelle pour le mettre à la broche.

« Vingt et un jours! Trois grandes semaines au lit!

Miséricorde! Je n'appelle pas ça peu de chose, murmura le malheureux patient, qui n'avait qu'une connaissance très limitée des maladies.

— Ce sera pour le tout une affaire de quarante jours, jeune homme. Il faut en prendre votre parti en brave, cela vous apprendra à faire une autre fois un peu plus attention à ce que vous faites. Allons, bonsoir. Vous irez mieux demain matin; mais ne bougez pas, vous entendez. »

Et le médecin le quitta pour aller examiner Jane qu'il avait à peine entrevue à l'arrivée.

Tout le monde aurait cru que le cas de Jane était beaucoup moins sérieux que celui de son ami, mais le docteur parut s'en inquiéter bien autrement, et la petite fille passa un très mauvais quart d'heure pendant qu'il cherchait à reconnaître l'étendue du mal.

« Qu'elle reste sans remuer le moins du monde; le temps seul dira à quel point elle s'est blessée. »

Ce fut là tout ce qu'elle entendit, mais si elle avait su ce qu'il avait ajouté tous bas, elle eût été moins surprise de voir sa mère s'essuyer les yeux si souvent.

Les souffrances de Jane lui venaient en outre de sa propre conscience, car ce n'était que de temps à autre qu'une douleur aiguë lui traversait le corps, mais ses remords ne lui laissaient pas de trêve, et son imagination lui peignait les blessures et les contusions de Jack sous l'aspect le plus sombre.

« Oh! ne soyez pas si bonne pour moi, chère maman, je vous en prie; c'est moi qui ai forcé Jack à me suivre, et maintenant il est bien malade et il mourra peut-être, et tout cela par ma faute. Tout le monde devrait me haïr, » disait en sanglotant la pauvre Jane.

Une voisine lui avait charitablement raconté que Jack avait crié pendant qu'on lui remettait la jambe, et qu'après l'opération on avait retrouvé le frère de Jack, le pauvre Frank, pâle comme un linge et tellement ému qu'on lui avait fait mettre la tête sous la pompe de la cour pendant que Gustave, pour rétablir le calme dans son cerveau, pompait comme si le feu avait été à la maison.

« Chut, ma chérie, lui disait sa mère, calmez-vous, il faut tâcher de dormir. Buvez ce que Mme Minot vient de vous envoyer, cela vous fera du bien. J'ai le cœur brisé de voir ma petite Jane souffrir de la sorte.

— Je ne peux pas dormir, je ne comprends pas comment la mère de Jack et de Frank peut m'envoyer quelque chose quand j'ai à moitié tué son second fils et fait tant de chagrin à l'autre. Je voudrais avoir bien froid et bien mal!... Ah! si jamais je suis guérie, je serai la meilleure petite fille du monde pour faire oublier mes fautes passées. Vous verrez, cria Jane en secouant si énergiquement la tête que ses larmes jaillirent sur son oreiller.

— Vous ferez mieux encore de commencer tout de suite, ma chérie, car je crains fort que vous ne soyez clouée ici pour longtemps, soupira Mme Peck, incapable de cacher plus longtemps son anxiété.

— Je suis donc bien malade, maman?

— J'en ai grand'peur.

— Et bien, j'en suis *très* contente, j'ai mérité d'avoir plus de mal que Jack et j'espère qu'il en sera ainsi. Je le supporterai de mon mieux, et quand je serai guérie, je serai devenue si parfaite qu'on ne me reconnaîtra plus.

Chantez-moi quelque chose, petite mère, je vais tâcher de dormir pour vous faire plaisir. »

Jane ferma les yeux avec une obéissance inaccoutumée et fut bientôt endormie. Il n'en fut pas de même de sa pauvre mère qui passa la nuit à pleurer tout bas. Mme Peck, la mère de Jane, était Anglaise, elle avait épousé un Canadien d'origine française, et elle avait quitté Montréal à la mort de son mari pour venir habiter, dans Harmony, un petit cottage séparé seulement de la belle grande maison de Mme Minot par une haie d'aubépine. C'était une personne triste et grave, qui avait connu des jours meilleurs. Elle avait tout perdu en perdant son excellent mari; mais elle ne s'en plaignait jamais, et gagnait sa vie en cousant et en soignant les malades, heureuse de faire n'importe quel ouvrage, pourvu que Jane ne manquât de rien, et reçût une bonne éducation. Elle n'avait de pensées que pour sa fille, qui était admirablement douée, et son seul bonheur était de voir les excellentes notes que Jane lui rapportait fièrement tous les mois.

Et maintenant la pauvre enfant était alitée, pour combien de temps?... peut-être pour des mois ou des années! Toutes les espérances de Mme Peck semblaient s'évanouir à la fois.

« Mais, s'il plaît à Dieu, ma chérie se guérira bientôt, et d'ici là cette bonne Mme Minot ne l'abandonnera pas, » pensa enfin la pauvre veuve, en regardant machinalement le rayon de lumière, qui venait de la grande maison, briller jusque sur le cottage, comme symbole de l'esprit de bonté qui en liait les habitants, malgré la différence des fortunes.

II



CHANTEZ-MOI QUELQUE CHOSE, PETITE MÈRE.

Pendant ce temps-là, l'autre mère, Mme Minot, était auprès de son petit garçon, non moins inquiète, mais plus calme, car elle savait mieux que personne supporter ses épreuves.

Jack avait la fièvre, il avait les yeux grands ouverts, les joues brûlantes et la tête en feu, et il ressentait de grandes douleurs dans sa jambe malade. La potion calmante qu'il avait prise n'avait pas encore produit son effet, et, pour occuper ses tristes heures, il n'avait d'autre ressource que d'écouter le bruit qui se faisait dans la maison.

On ne cessait de sonner et de frapper à la porte. En passant de bouche en bouche, l'accident avait pris des proportions formidables. A huit heures du soir, tout le village croyait Jack à l'article de la mort, et Jane très en danger, en quoi on ne se trompait guère, malheureusement. Il n'était donc pas étonnant que les camarades de classe et les voisins de Jack vinssent tout inquiets demander des nouvelles et offrir leur aide.

Frank commença par arrêter la sonnette et par mettre, à une fenêtre bien en vue, un écriteau ainsi conçu : *Frappez à la porte de derrière*. Après quoi il alla se reposer au salon avec son ami Gustave, pendant qu'Édouard jouait très doucement du piano pour endormir Jack. Quoiqu'il y eût une grande différence d'âge entre Édouard et Jack, et quoique le premier fût parmi « les grands, » il était toujours bon pour « les petits, » et en particulier pour Jack. Celui-ci, qui était très affectueux, n'avait jamais honte de montrer son amitié pour son grand ami, et on l'avait vu souvent, le bras passé autour d'Édouard, causer confidentiellement dans un coin de ce grand salon

rouge où tous les jeunes gens étaient les bienvenus, et où Frank régnait sans partage.

« Avez-vous moins mal, mon chéri ? demanda Mme Minot en se penchant vers la tête blonde qui avait cessé de s'agiter depuis quelques minutes.

— Je ne souffre pas moins, mais j'oublie mon mal en écoutant la musique. Ce cher Édouard me joue tous mes airs favoris. Qu'il est bon! Je suis sûr qu'il est très fâché que je sois malade?

— Tout le monde l'est mon enfant. Frank ne pouvait plus parler, tant il était ému; Gustave s'est passé de dîner pour nous aider plus longtemps, et Joë a rapporté les débris de votre pauvre traîneau, parce qu'il ne voulait pas que personne le prît, et aussi, a-t-il ajouté, parce que vous auriez peut-être envie de le conserver comme souvenir de votre chute. »

Jack essaya de rire, mais son rire était forcé. Pourtant il parvint à dire gaiement :

« C'est très bien de sa part, car j'avais refusé de le lui prêter, de peur qu'il ne me l'abimât. Il n'aurait pas pu mieux le casser que moi, cependant, n'est-ce pas, mère? Je ne crois pas que j'aie besoin de ces morceaux pour me rappeler cette chute-là. C'est dommage que vous ne nous ayez pas vus, mère, c'était une magnifique cabriole, à regarder tout au moins.

— Je ne regrette pas du tout de n'avoir pas été là. Je ne veux même pas me représenter mon cher trésor roulant le long de cette affreuse colline jusqu'au précipice de la route. Vous ne me jouerez plus de tours pareils, n'est-ce pas, Jack?

— Soyez tranquille, mère. Plus de glissade d'ici au

mois de janvier! Que j'ai donc été bête! Les dégringolades sont toujours dangereuses, mais aussi c'est là qu'est le plaisir. Ah!

Jack étendit les bras, poussa un long soupir et fronça le sourcil. Il ne disait pas un mot de la petite entêtée qui l'avait mis dans ce triste état, car il avait trop de délicatesse pour vouloir se plaindre de sa petite amie, mais il lui en coûtait un peu de garder le silence. L'estime de sa mère lui était très précieuse, et il aurait voulu pouvoir lui expliquer tout. Elle n'ignorait rien cependant de ce qui s'était passé. Jane s'était accusée hautement devant elle, et Mme Minot avait sans peine deviné la vérité. Aussi mit-elle aussitôt l'esprit de son fils en repos en lui disant doucement :

« Ce n'était pas un bien grand plaisir, comme vous l'avez vu, mon cher enfant. Une autre fois, soyez plus ferme et aidez Jane à combattre sa propre volonté. Quand vous aurez appris à lui céder un peu moins et qu'elle saura vous céder un peu plus, il ne se passera plus rien de semblable. Vous savez que nous souffrons tous de ce qui est arrivé.

— Je m'en souviendrai, mère. Je voudrais ne jamais rien refuser à personne, mais je vois bien que j'aurais épargné bien des peines à Jane comme à moi, si je lui avais dit *non*. Je l'ai un peu essayé, mais elle y tenait. Pauvre Jane, je prendrai mieux soin d'elle une autre fois. Est-elle bien malade, maman?

— Je ne puis encore vous le dire. On ne le saura que plus tard. Elle ne souffre pas beaucoup, il faut espérer que ce ne sera pas très grave.

— Si elle avait seulement une jolie chambre comme

celle-ci! Ce doit être bien triste d'être malade dans leur pauvre demeure, dit Jack en laissant errer son regard autour de lui.

— Je veillerai à ce qu'elle ne manque de rien ; ne vous en tourmentez pas et tâchez de dormir, c'est là ce qui vous est le plus nécessaire. »

Mme Minot lui mit de la glace sur le front et l'éventa doucement. Il ferma les yeux et resta si tranquille que sa mère crut qu'il s'endormait. Tout à coup elle vit glisser une larme sur sa joue enfiévrée.

« Qu'as-tu, mon chéri? » lui demanda-t-elle.

Les yeux bleus de Jack s'ouvrirent tout grands, et il sourit de son bon sourire habituel malgré les larmes qui coulaient encore.

« Tout le monde est si bon pour moi que je ne peux pas m'empêcher de faire le petit nigaud.

— Ne soyez pas trop sévère pour vous, mon cher fils, vous avez été très courageux jusqu'ici, et c'est la réaction inévitable de votre effort qui vous fait faiblir un instant. L'un des meilleurs résultats du chagrin et de la souffrance est de nous apprendre combien nous sommes aimés. Cette leçon que vous avez apprise aujourd'hui, ne l'oubliez pas, petit Jack.

— Comment pourrais-je jamais l'oublier, quand vous savez si bien me montrer combien il est doux d'être plaint et gâté? Embrassez-moi, mère, et, ainsi que le dit Jane, je serai sage comme une image. »

Jack posa sa tête sur la main de sa mère, et resta immobile jusqu'à ce que, bercé par la musique de son camarade, il s'endormît de ce sommeil calme et réparateur avec lequel la nature guérit les corps et les âmes malades.

CHAPITRE III

L'HÔPITAL NUMÉRO I

Les premiers jours on ne sut que très peu de chose des « chers malades, » comme les appelaient les vieilles dames du pays, et on ne les vit pas du tout, le médecin ayant interdit formellement toute visite; mais on ne les oubliait pas.. Chaque fois que leurs camarades se rencontraient, leurs premières paroles étaient : « Avez-vous vu Jane? » et « Comment va Jack? » Et tous attendaient avec impatience le moment où ils auraient enfin la permission d'aller voir leurs compagnons favoris.

Ces quelques premiers jours, les prisonniers les employèrent à souffrir, à dormir et à tâcher de se résigner à la triste perspective d'être privés de jeux et d'études pendant de longues semaines. Mais la jeunesse est pleine de ressources merveilleuses; grâce à elle, les esprits et les corps reprennent le dessus dans les cas même les plus décourageants. L'élasticité de la nature dans les enfants s'adapte plus facilement à de nouvelles et aux pires situations. Jack et Jane commencèrent non pas à être guéris, hélas! mais à se croire, et par suite, à se

sentir mieux, dès le quatrième jour, et la semaine n'était pas finie, que leurs mères étaient à bout de ressources pour les amuser.

Le premier essai de ce genre qui eut du succès partit de l'*Hôpital n° 1* (c'est ainsi que Mme Minot appelait la chambre de Jack). Comme cet endroit devint le théâtre de plusieurs scènes remarquables, nous allons commencer par en donner quelque idée à nos lecteurs.

Chacun des deux frères, Jack et Frank, avait une chambre particulière dans laquelle il arrangeait selon son goût ses trophées et ses trésors. Celle de Frank était remplie de livres, de mappemondes, de cartes, de machines en miniature, de dessins géométriques et de cornues servant à ses expériences de chimie. Un grand fauteuil dans lequel il s'étendait pour lire et étudier, un panier de pommes servant de rafraîchissement soit à lui, soit à ses amis, et un immense encrier hérissé de plumes ornaient seuls cette retraite d'étudiant studieux.

Le dada de Jack était de devenir un athlète; aussi une simplicité plus sévère régnait-elle dans sa chambre en tout temps, mais surtout en été; alors il n'y avait plus ni tapis, ni rideaux, ni coussins, et son lit était aussi dur et aussi étroit que la couche d'un Spartiate. Les principaux ornements étaient des fouets, des cannes, des lignes, des patins, des haltères, un grand appareil hydrothérapique et une petite bibliothèque composée presque entièrement de livres traitant des jeux, des chevaux, de l'hygiène, de la chasse, de la pêche et des voyages. En hiver, sa mère lui imposait tapis, rideaux et feu, et Jack se relâchait quelque peu de la sévérité de son traitement, en se permettant de temps en temps de manger des

muffins pour son déjeuner, au lieu de la simple bouillie d'avoine qui constituait ordinairement son régime. Il oubliait volontairement sa douche quand le thermomètre était au-dessous de zéro, et il se bornait le soir à danser, quand le temps ne lui permettait pas la course hygiénique d'une heure qu'il s'imposait régulièrement.

Mais tout était bien changé. Il était prisonnier, il lui fallait subir toutes sortes de gâteries et de câlineries et se laisser aller à la mollesse et à l'oisiveté si antipathiques à son humeur. Le jour dont nous parlons, sa figure exprimait un mélange bizarre de tristesse et de contentement. Il examinait d'un œil pensif tout ce qui avait subitement enlevé à son domaine son caractère de simplicité et même de rudesse. C'était d'abord une chaise longue qu'on avait introduite dans sa chambre et sur laquelle Frank, pour le moment allongé, compulsait d'énormes volumes pour sa composition du lendemain : l'histoire de la machine à vapeur. Tout auprès se dressait une petite table sur laquelle Mme Minot avait étalé des friandises, de manière à induire en tentation les individus les moins enclins à la gourmandise. Des fleurs ornaient la cheminée, des livres amusants et des journaux illustrés étaient épars sur le lit où reposait Jack comme un guerrier blessé dans sa tente; mais le plus triste pour notre pauvre infirme, c'était d'apercevoir, par une porte entr'ouverte, ses fouets, ses cannes, ses lignes, ses patins et ses haltères bien aimés qui étaient ignominieusement relégués dans un coin avec l'appareil à douches.

Jack allait pousser un gémissement lugubre quand ses yeux s'arrêtèrent sur sa mère assise sur une petite

chaise basse au pied du lit. Elle rangeait un panier contenant des bandes de linge, de la charpie et autres choses semblables. Le gémissement de Jack se changea en une petite toux sèche. Il se souvint de la fermeté et de la tendresse avec laquelle elle l'avait soigné, et il pensa combien il lui avait fallu de courage pour le panser et le voir souffrir ainsi.

« C'est là une meilleure espèce de force que celle que je voulais acquérir par des exercices corporels, se dit-il. Il faudra que je tâche de les avoir toutes les deux. Dorénavant je ne crierai plus quand le docteur me torturera, et je ne ferai même pas un mouvement... Comme elle doit être fatiguée! » continua-t-il en voyant cette douce figure pâlie par les veilles, mais si patiente, si sereine et si bienveillante, qu'elle semblait un rayon de soleil dans cette chambre de malade.

« Allez donc vous reposer un instant, petite mère, dit-il tout haut. Je vais si bien que ce n'est vraiment pas la peine de rester auprès de moi. D'ailleurs, si j'avais besoin de quelque chose, Frank est là pour me le donner. Couchez-vous, je vous en prie, et tâchez de dormir. »

Jack éprouvait une vraie joie d'écolier à la pensée de tracasser le sybarite Frank.

Après s'être fait un peu prier, Mme Minot consentit à s'éloigner, et elle confia son malade aux soins de Frank en lui recommandant de ne pas faire de bruit si le cher enfant voulait dormir, et de le distraire s'il n'avait pas sommeil. Elle était si fatiguée que la demi-heure de repos qu'elle voulait s'accorder dura trois heures, et, comme le cher enfant n'avait pas sommeil, la tâche de M. Frank n'était pas une sinécure.

« Je vais vous lire quelque chose d'intéressant, voulez-vous? Voici Watt, Arkwright et Fulton, et d'autres encore tous illustrés. Ce sera charmant, proposa le nouveau garde-malade, qui avait une vraie passion pour les machines.

— Toutes vos vieilles chaudières m'ennuient. Je suis las de lire et il me faut quelque chose de réellement amusant, répondit Jack qui avait lu si longtemps *les Chasseurs de l'Ouest*, qu'il commençait à être légèrement fatigué et même un peu maussade.

— Voulez-vous jouer aux dames ou aux cartes? Je suis tout à votre disposition, » dit Frank en fermant ses in-folio.

Il se disait que c'était bien dur d'être resté au lit toute une semaine, et il se promit d'être d'une patience exemplaire.

« Nous ne pouvons jouer à rien d'amusant en n'étant que deux. Ah! que je voudrais que la classe fût finie et que mes camarades arrivassent. Le docteur a dit qu'ils pourraient entrer aujourd'hui.

Je les appellerai quand ils passeront, mais qu'allons-nous faire jusque-là? Je suis prêt à faire tout ce que vous voudrez. Parlez.

— Je voudrais avoir un télégraphe ou un téléphone pour pouvoir correspondre avec Jane. Ce serait bien drôle de causer de loin sans sortir.

— Lequel des deux modes de correspondance préférez-vous : télégraphe ou téléphone? » demanda Frank.

Il avait en vérité l'air de considérer un tel désir comme une fantaisie toute simple et facile à satisfaire.

« Pourriez-vous vraiment me faire l'un ou l'autre?

— Certainement. Nous commencerons par le télégraphe, afin que vous puissiez envoyer aussi des paquets par la poste, dit Frank, en lui proposant prudemment la chose dont il était le plus sûr.

— Alors faites-le vite, cela me fera plaisir et à Jane aussi.

— Il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse : il faudra pour cela que je vous laisse seul pendant quelques minutes, et j'ai promis à mère de ne pas vous quitter.

— Qu'importe! Allez toujours! Je n'aurai besoin de rien pendant ce temps-là, et s'il me fallait quelque chose j'appellerais Anna.

— Et vous réveilleriez mère par la même occasion! Non ce n'est pas possible comme cela, mais je vais vous installer un arrangement dont vous me direz des nouvelles. »

Notre jeune inventeur prit une des lignes de son frère, et attacha tant bien que mal à l'un des bouts le crochet de fer qui sert à tisonner le feu en Amérique.

« Qu'avez-vous l'intention de faire? lui demanda Jack.

— C'est un bras pour vous servir, monsieur. Voyons un peu comment vous allez vous en tirer? »

La commodité de l'instrument fut bien vite prouvée. Jack fit tomber le tapis de la table quand il voulut prendre le livre qui était dessus; il attrapa la tête de Frank à la place de son mouchoir, et il cassa son verre quand il voulut pêcher une orange.

« Il est tellement long que je ne puis pas le diriger, s'écria-t-il en riant.

— Ne vous en servez que si vous en avez absolument besoin. Quant au verre cassé, que cela ne vous inquiète pas! C'est tout juste ce qu'il me fallait pour poser mes fils de télégraphe. Restez bien tranquille, j'aurai fini dans moins d'un quart d'heure. »

Et Frank sortit vivement, en laissant son frère fort occupé à rédiger sa dépêche.

« Qu'est-ce qui se passe donc dans le jardin de Mme Minot? » se demanda une vieille fille, sa voisine, en suivant de sa fenêtre les manœuvres extraordinaires de Frank.

Le jeune homme prit d'abord une serpette et fit une assez large ouverture dans la haie qui séparait le jardin de celui de Mme Peck, puis il fit passer par cette ouverture une sorte de câble qu'il fit aboutir, je ne sais trop comment, dans chacune des deux maisons, et enfin il fixa sur ce câble un petit panier couvert qui allait et venait d'un endroit à l'autre au moyen de toutes sortes de ficelles et de deux poulies. Cela fait, l'ingénieur, satisfait de son œuvre, rentra chez lui en sifflant d'un air de triomphe.

« C'est encore un nouveau tour de ces enfants terribles! Je savais bien que même des jambes cassées ne les arrêteraient pas longtemps, » se dit la vieille fille en le voyant disparaître.

Elle aurait ri aux larmes si elle avait vu tout ce qui voyagea toute la journée dans ce mystérieux petit panier, grâce au *grand télégraphe international*, c'est ainsi que Frank avait baptisé le câble.

Le premier envoi fut une lettre de Jack, accompagnée d'une grosse orange.

« Ma chère Jane, quel malheur que vous ne puissiez pas venir me voir! Je vais assez bien, mais je suis terriblement fatigué de rester tranquille. Que je voudrais donc vous voir! Frank vient de nous arranger un télégraphe afin que nous puissions nous écrire et nous envoyer toutes sortes de choses. Je ne sais pas comment il s'y est pris; mais, quand vous voudrez m'envoyer quelque chose, vous n'aurez qu'à tirer la ficelle rouge, et ma petite cloche sonnera et je saurai qu'il y a un message en route. Je vous envoie une orange. Aimez-vous les confitures de goyaves? On m'a donné des masses de bonnes choses, nous les partagerons, bien entendu. Adieu.

« JACK. »

Le panier se mit en route pour le cottage et revint au bout d'un quart d'heure avec l'orange.

« Jane est-elle devenue folle? » demanda Jack quand son frère lui apporta la dépêche, le panier et son contenu, une orange.

L'orange semblait vide, mais aussitôt qu'il la prit, elle s'ouvrit. Il en tomba une lettre, deux boules de gomme et un hibou fait avec une noix. Deux brins de paille formaient les pattes, deux taches d'encre les yeux, et le tout faisait si bien la caricature du Dr Whiting, que les deux frères partirent d'un éclat de rire.

« C'est digne de Jane. Elle trouverait moyen de plaisanter, même à l'article de la mort. Voyons ce qu'elle écrit, » fit Jack, en ouvrant un petit billet qui montrait le plus grand mépris des règles de la grammaire et de l'orthographe.

« Mon cher Jack, on me défend de bouger, c'est affreux ! Le télégraphe est charmant, nous nous amuserons bien avec. J'aime beaucoup les confitures de goyaves, seulement je n'en ai jamais mangé. Prêtez-moi donc un livre qui parle d'ours, de navires ou de crocodiles. Comme le docteur voulait aller vous voir, j'ai pensé qu'il arriverait plus vite par le télégraphe que par le retour du docteur, bien qu'il m'offrît de s'en charger. Faites-lui bon accueil. Molly Loo m'a dit que la classe était bien triste sans nous. Je l'espère bien.

« Votre amie,

« JANE. »

Jack riposta par l'envoi d'un livre et d'un petit pot de confitures de goyaves qui se répandit malheureusement en chemin, au détriment des *Bêtes sauvages de l'Asie et de l'Afrique*. Jane envoya immédiatement en échange un tout petit chat noir qui sortit du panier en soufflant et en jouant des griffes au grand amusement de Jack. Le petit garçon se creusait la cervelle pour découvrir le moyen de transporter, par leur télégraphe, un gros lapin à lui appartenant, lorsqu'un appel de ses amis revenant de classe délivra Jane de ce cadeau inopportun.

« Voulez-vous les voir? lui demanda Frank qui les regardait de la fenêtre d'un air de condescendance?

— Je crois bien! » s'écria Jack en remettant précipitamment le petit chat par terre, afin qu'aucun œil masculin ne le surprît se livrant à cet amusement de petite fille.

Boum! fit la porte d'entrée. Pan! pan! pan! firent

trois paires de bottines le long de l'escalier, et trois grands garçons s'arrêtèrent sur le palier de la porte pour pousser ce cordial « *hullo*, » qui est l'exclamation usitée en toute occasion par les jeunes Américains.

« Entrez vite, mes amis, je suis enchanté de vous revoir, s'écria le malade, en gesticulant plus que de raison.

— Comment allez-vous?

— Avez-vous eu du mal?

— Maître Phips a dit qu'il vous demanderait des dommages et intérêts pour sa palissade cassée. »

En lui disant ces trois bonjours caractéristiques, les visiteurs ôtèrent leurs chapeaux et s'assirent auprès du lit, puis ils jetèrent un regard de côté sur les friandises étalées devant eux.

« Servez-vous, leur dit Jack d'un air affable. On m'a envoyé tant de sucreries que je ne pourrai en voir la fin, si vous ne m'y aidez pas. Allons, courage! »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Gustave prit la tarte, Joë les biscuits et Édouard le pain d'épice. Quant aux bonbons, aux fruits et aux petites gaufres qui restaient encore, c'étaient de simples hors-d'œuvre, et cela ne vaut pas la peine d'en parler.

Tout fut débarrassé en un clin d'œil, et Jack s'écria d'un ton de haute satisfaction :

« Revenez demain, messieurs, la même chose vous attendra. Jusqu'à nouvel ordre, on goûtera ici tous les jours à cinq heures. Maintenant, quelles nouvelles apportez-vous?

Cinq langues d'écoliers s'agitèrent comme de vrais moulins à paroles pendant près d'une demi-heure, et

l'on ne sait quand elles se seraient arrêtées si la petite sonnette du télégraphe n'eût pas été agitée tout à coup avec une telle force que chacun en sauta sur sa chaise.

« C'est Jane; allez vite voir ce qu'elle veut, Frank. Et vous, messieurs, admirez la nouvelle invention de mon frère, » s'écria Jack.

Un hourrah général accueillit l'ouverture de la dépêche de Jane. C'était un coq en papier dont une des pattes était enveloppée dans du coton rose, un gros paquet de nougat et le petit billet suivant :

« Cher monsieur, j'ai vu entrer tous vos amis et je pense que vous avez du bon temps ensemble. Permettez-moi de vous envoyer le nougat que Molly Loo et Merry viennent de m'apporter. Il y en a tant que je ne pourrais jamais en venir à bout toute seule. Recevez avec, le portrait de Jack Minot... Je voudrais bien pouvoir aller vous trouver!... Aimez-vous le tapioca? Moi je ne peux pas le souffrir.

« A vous à la hâte.

« J. P. »

« Ecrivons-lui tous, » proposa Jack.

On alluma la lampe; on prit plumes, encre et papier, et chacun se mit à griffonner, à l'exception de Frank, qui préféra dessiner la catastrophe.

Il est impossible d'imaginer rien de plus comique que ce dessin qui représentait Jack avec une tête de la dimension d'un ballon et Jane cassée en deux morceaux, tandis que les spectateurs étaient faits avec tant de talent et de malice que Gustave avait des jambes de cigogne, Molly

Loo des cheveux longs de deux ou trois mètres, et Boo une bouche énorme de laquelle sortait une quantité innombrable de gémissements sous la forme de grands et petits O o o.

« Je n'ai jamais rien vu de si réussi, s'écria Gustave en tenant le dessin en l'air pour le faire admirer à tout le monde. Voilà le portrait frappant de Joë avec une tache d'encre sur le nez pour montrer comme il était rouge.

— J'aime mieux avoir le nez rouge que des jambes de sauterelle, » grommela Joë sans se douter qu'il venait au même moment de se noircir le bout du nez en se penchant sur son épître.

Après avoir bien ri, chacun lut sa missive personnelle :

« Chère Jane, je suis bien fâché que vous ne puissiez pas être des nôtres. Nous nous amusons beaucoup et Jack est très gai. Laura et Lotty vous font leurs amitiés.

« Dépêchez-vous de guérir.

« Gustave. »

« Chère petite Jane, j'espère que vous êtes bien installée dans votre donjon. Désirez-vous que nous vous donnions une sérénade ce soir ? J'espère que vous ne tarderez pas à être remise. Vous nous manquez à tous. Je serais heureux de pouvoir vous aider d'une manière quelconque. Mettez-moi à contribution. Mes amitiés à votre mère.

« Votre ami,

« E. D. »

« Miss Peck,

« Chère madame,

« Je suis heureux de vous dire que nous allons tous bien et j'espère qu'il en est de même pour vous. J'ai donné une raclée à Jem Cox, parce qu'il farfouillait dans votre pupitre, mais vous feriez mieux d'envoyer chercher vos affaires. Vous n'aurez rien à payer pour la palissade, car Jack a dit qu'il s'en chargerait. Nous venons de goûter. Cela me serait égal de me casser la jambe si je devais avoir comme lui tant de bonnes choses et rien à faire.

« Recevez, chère madame, l'assurance de ma considération distinguée.

« Joseph FLINT. »

Joë était très fier de cette lettre dont le commencement et la fin étaient la copie textuelle d'un modèle épistolaire. Ses compagnons lui affirmèrent que Jane en serait exaltée.

« Allons, Jack, à votre tour et dépêchons-nous d'envoyer le tout, car il est l'heure de partir, dit Gustave pendant que Frank mettait les autres lettres dans le panier.

— La mienne est confidentielle, je ne la montre à personne, » répondit Jack en la cachetant.

Mais Joë lui avait vu mettre le brouillon sous son oreiller: il s'en empara sournoisement et le lut avant que Jack eût pu l'en empêcher.

« Ma chère Jane,

« Je voudrais pouvoir vous envoyer un peu de mon

plaisir, car vous devez être bien triste toute seule, mais puisque ce n'est pas possible, je vous envoie seulement mes meilleures amitiés. J'espère que vous tâcherez d'avoir de la patience; c'est ce que je me propose de faire de mon côté, car, ne l'oubliez pas, c'est de notre faute si nous sommes malades, et nous n'avons pas le droit de nous plaindre. Comme les mères sont bonnes, n'est-ce pas? La mienne doit aller vous voir demain pour me rapporter des nouvelles toutes fraîches. Ce petit rond que vous voyez-là est un baiser que je vous envoie pour vous souhaiter une bonne nuit.

« Votre

« JACK. »

« Est-ce assez sentimental, dit Joë en ricanant. Vous avez raison de vous cacher, Jack, ajouta-t-il, car vous êtes en train de devenir un vrai bébé. »

Les jeunes gens ne firent pas chorus avec Joë. Ils blâmèrent d'autant plus son indiscrétion qu'ils virent qu'elle avait chagriné Jack. Après avoir jeté son oreiller au visage de son adversaire, le petit malade avait caché son visage sous ses couvertures.

Ce projectile d'un nouveau genre faillit atteindre Mme Minot, qui entrait juste alors avec un plateau sur lequel était le thé de son malade.

Les écoliers s'empressèrent de partir, et Joë faillit même dégringoler au bas de l'escalier dans sa précipitation pour échapper à la poursuite de Frank, blessé comme Jack de son procédé.

« Restez ici Frank, lui cria sa mère. Que s'est-il passé ?

III



CE PROJECTILE D'UN NOUVEAU GENRE FAILLIT ATTEINDRE Mme MINOT.

— On a un peu taquiné Jack, c'est tout. Voyons, frère, ne vous fâchez pas ; Joë manque de délicatesse. Il n'avait pas de mauvaises intentions, et il n'est pas en somme allé trop loin, avouez-le ! dit Frank pour apaiser le malade.

— Je vous avais tant recommandé de ne pas le fatiguer ! Ces grands garçons ont été trop bruyants, trop tapageurs. Mais aussi je n'aurai pas dû le quitter, dit Mme Minot qui essayait en vain d'embrasser la tête blonde de son fils, qu'il avait si bien cachée qu'on apercevait plus que le bout d'une oreille cramoisie.

— Il s'est beaucoup amusé, et tout serait allé comme sur des roulettes si Joë ne l'avait pas taquiné à cause de Jane ! Ah ! voilà Joë qui reçoit sa punition. Je savais bien que Gustave et Édouard me remplaceraient, » s'écria Frank en s'approchant de la fenêtre pour voir la cause des cris et des rires qu'on entendait dans la cour.

Jack découvrit sa tête pour demander avec intérêt :

« Qu'est-ce qu'ils lui font?

— Ils le roulent dans la neige. Entendez-vous ces hurlements ?

— C'est bien fait, » murmura Jack.

Un gémissement un peu plus accentué de Joë ayant amené devant les yeux de Jack la vision d'un agréable mélange d'oreilles frottées de neige et de taloches, il partit d'un éclat de rire, qu'il se reprocha toutefois aussitôt

« Frank, dit-il à son frère, courez vite les arrêter, je n'en veux plus à Joë. Cependant, dites-lui bien que c'était un vilain tour à me jouer. Dépêchez-vous. Gustave est si fort, qu'il ne se doute pas comme il peut faire mal quand il frappe. »

Frank partit en courant, et Jack conta ses peines à sa mère qui l'écouta avec sympathie, et ne vit rien à blâmer dans son affectueuse petite lettre.

« N'est-ce pas, mère, que ce n'est pas ridicule d'aimer Jane? Elle est si drôle et si gentille! Elle tâche d'être très sage; elle m'aime bien et je ne veux pas avoir honte de mes amis, même si l'on s'en moque, s'écria Jack avec animation.

— J'aime beaucoup mieux vous voir dans la compagnie d'une gentille petite fille que dans celle de garçons moins bons que vous, plus grands aussi et plus forts.

— Ce n'est pas cela que je veux vous dire. Je suis assez fort pour me défendre, interrompit le petit garçon en montrant avec fierté ses biceps développés et sa large poitrine. Regardez, mère, je renverserais bien vite Joë si j'étais debout. C'est pour cela que c'est lâche à lui de m'insulter quand il me voit au lit, incapable de me défendre. »

Mme Minot avait grande envie de rire de l'indignation de Jack, mais elle se retint pour ne pas le blesser. Heureusement la cloche du télégraphe vint à sonner, et il fallut courir à la fenêtre.

Dans son envie de briller aux yeux des écoliers, Jane envoyait un grand bonnet pointu en flanelle rouge, qui avait été fait jadis pour un déguisement, et elle y avait joint les vers suivants, car versifier plus ou moins bien, c'était là un de ses grands talents.

« Quand vient la nuit,
Quand vient la lune,
Cesse tout bruit,
Toute infortune.
Chacun s'endort

Dans un doux rêve
Et sans effort
La nuit s'achève.

« Dans cet espoir
Bien vite on souffle
Sur son bougeoir
De tout son souffle.
Or donc ce soir
Voilà pour Jack
Monsieur de Crac
Un éteignoir. »

« Si seulement Joë était là ! Ce n'est pas lui qui saurait en faire autant, dit Jack. Il faudra encore envoyer une dépêche à Jane. Mère, donnez-lui quelque chose de bon à manger, car elle déteste le tapioca. »

Le dernier envoi du grand télégraphe international ce jour-là fut donc une pomme cuite et un *muffin* brûlant avec les meilleurs compliments de J. M.

CHAPITRE IV

L'HÔPITAL NUMÉRO 2

L'hôpital n° 2 était moins gai que l'autre, car, ne pouvant pas faire trêve aux travaux qui les faisaient vivre, Mme Peck était très occupée, et Jane n'avait pour se distraire que de courtes visites de ses compagnes et les jeux qu'elle inventait elle-même. Elle avait heureusement beaucoup d'imagination et un grand fond de gaieté naturelle, mais cette immobilité absolue était un véritable supplice pour une enfant aussi active, et bientôt cette situation lui devint intolérable. Cependant, le moindre mouvement et le moindre essai de se lever lui occasionnaient des douleurs tellement vives, qu'après ses tentatives il lui fallait reprendre sa position première. Le médecin ne paraissait pas rassuré, et la pauvre Mme Peck commençait à avoir des craintes sérieuses; mais Jane ne se rendait pas compte de la gravité du mal qu'elle s'était fait en voulant répondre à une bravade insensée.

Le télégraphe fut pour elle une grande source de distractions. Les deux amis se livrèrent, pendant quelques jours, à une correspondance des plus actives et à un échange continuel de denrées en tout genre; mais cet

amusement même finit par devenir monotone. Ils n'avaient pas grand'chose à se dire une fois les bulletins de santé échangés, et peu à peu les voyages du panier se ralentirent et finirent par cesser presque complètement.

Les pauvres enfants ne pouvaient pas lire toute la journée; ils avaient bientôt épuisé tous leurs jeux, et, comme leurs amis ne venaient les voir que pendant les heures de récréation, ils s'ennuyaient tant qu'au bout d'une quinzaine de jours, ils en étaient tout pâlis et énervés.

« Jane se rend malade, madame; à force de s'agiter, elle se donne la fièvre et je ne sais vraiment que faire pour la distraire. Toutes sortes de choses, auxquelles elle ne faisait pas attention autrefois, lui portent maintenant sur les nerfs. Il n'y a pas jusqu'au papier qui tapisse la chambre qui ne lui déplaise! Elle prétend que les dessins ressemblent à des araignées et que cela lui fait mal aux yeux. Je ne peux pas la mettre ailleurs et je ne suis pas assez riche pour faire poser d'autre papier. Pauvre petite! J'ai peur qu'elle n'ait de longs jours de tristesse en perspective. »

Mme Peck parlait ainsi à demi-voix à sa voisine, Mme Minot. Les deux mères étaient inquiètes de l'état de leurs enfants, et leur douleur commune les rapprochait. Tout en écoutant la mère de Jane, Mme Minot examinait la chambre où elle se trouvait et comprenait parfaitement que la petite malade eût de la peine à s'y trouver bien. Il régnait cependant une propreté minutieuse, mais c'était si pauvrement meublé qu'il n'y avait que les objets les plus indispensables. Pas une gravure autour de soi, pas un ornement sur la cheminée! Quant au papier, il était d'un brun sombre avec des dessins

noirs qui, en effet, ressemblaient assez à d'énormes araignées, et qui auraient agacé bien vite des malades plus âgés et plus raisonnables que Jane.

Jane était couchée sur la chaise longue prêtée par le docteur, qui pouvait à volonté s'élever ou s'abaisser; mais l'enfant, toujours étendue tout de son long, avait à peine gagné quelques centimètres. Un oreiller de crin excessivement mince était tout ce qu'elle pouvait supporter sous sa tête. Ce jour-là, l'ennui l'avait endormie. Elle était bien jolie ainsi, avec ses longs cils noirs formant une ombre sur ses joues rougies par la fièvre, et ses cheveux bouclés cachant à demi sa figure appuyée contre sa petite main. On eût dit une fleur exotique dans cette triste chambre.

Plusieurs petits détails prouvaient combien elle avait de goût et de sentiment artistique : un ruban rouge relevait ses cheveux; un châle aux vives couleurs, quoique fané, couvrait son lit; et tous les cadeaux qu'on lui avait faits depuis sa maladie étaient soigneusement rangés sur une table auprès d'elle, côte à côte avec les rares bijoux qu'elle possédait. Il y avait quelque chose de si pathétique dans ces efforts d'enfant pour embellir sa pauvre demeure, que Mme Minot en fut touchée jusqu'aux larmes.

« Courage, chère madame Peck! lui dit-elle en lui tendant la main. Il faudra nous aider mutuellement pendant ce temps d'épreuves.

— Ah! madame, avec des amis comme vous je ne devrais pas avoir le droit de me plaindre; mais j'ai le cœur brisé de voir la vie de ma pauvre Jane gâtée peut-être à jamais!

— Ne dites pas cela ; c'est même mal de le penser. Pourquoi désespérer? Tout est possible avec une jeunesse et une santé comme celles de Jane. Elle se remettra avec le temps, j'en suis convaincue. En attendant, rendons-la heureuse, c'est l'essentiel. Nous allons commencer par lui faire une surprise qui lui plaira. »

Tout en parlant, Mme Minot disposait autour de la petite fille tout ce qu'elle lui avait apporté. Puis elle partit en disant à sa voisine :

« Ne vous découragez pas ; il vient de me venir une idée qui nous fera grand bien à tous, si je puis la mettre à exécution. »

Jane se réveilla presque aussitôt. Quel ne fut pas son étonnement en ouvrant languissamment les yeux, de voir devant elle, à la place des araignées noires, une jolie et grande image représentant une très gentille petite fille, prenant sa première leçon de danse, tandis que son maître de danse jouait du violon, et que sa mère, une aimable dame en robe jaune couverte de dentelles, la regardait d'un air d'approbation.

« Oh ! que c'est joli ! s'écria Jane. D'où cela vient-il? ajouta-t-elle en regardant les autres images, car il y en avait quatre encore : une chasse à l'éléphant, un navire aux voiles étendues, une cavalcade et un bal, qui garnissaient et égayaient les murailles.

— C'est la bonne fée qui ne vient jamais ici les mains vides, qui vous les a apportées, répondit sa mère. Tournez un peu la tête, ma chérie, et vous verrez encore d'autres trésors. »

Elle lui montra du doigt une rose épanouie, une grosse grappe de raisin et une jolie petite robe de chambre.

Jane battit des mains avec enthousiasme. Elle prit tous les objets les uns après les autres, et les examina sous toutes les faces.

Peu après arrivèrent Merry et Molly, avec Boo, bien entendu, qui trottait sur les talons de sa sœur comme un petit chien fidèle. La joie fut au complet. On se livra à tous les plaisirs imaginables : on essaya la robe; on goûta les raisins, on admira la rose, et on étudia chacune des images comme de véritables œuvres d'art.

« Cela a été une très bonne idée de couvrir cet affreux papier avec ces amusantes images, dit Merry. A votre place, j'en mettrais tout autour de la chambre.

— Cela me fait penser, s'écria Molly, que j'ai un gros paquet de gravures de modes que ma tante m'a données. Il n'y a rien de plus cocasse! Je les regarde souvent les jours de pluie pour me désennuyer. Je vais aller les chercher, nous les accrocherons un peu partout, et nous pourrons en faire aussi des poupées en papier. »

Molly partit précipitamment, suivie de loin par son petit frère, qui était dans la désolation lorsqu'il la perdait de vue un seul instant. Elle revint bientôt avec un gros paquet sous le bras, et les petites filles poussèrent de grands éclats de rire en examinant ces costumes d'un autre temps. Elles fixèrent contre le mur toute une procession de dames poudrées et frisées, avec des paniers et des robes à queue et des toilettes impossibles.

« Cette mariée est ravissante avec son voile et sa robe couverte de fleurs d'oranger, dit Jane quand ce fut fini.

— Moi, j'aime mieux les éléphants, s'écria Molly, qui montait sur tous les chevaux et même sur toutes les

vaches qu'elle rencontrait, qui possédait neuf chats et n'avait peur de rien. Je donnerais je ne sais quoi pour assister à une chasse pareille.

— La leçon de danse est bien plus jolie, dit Merry. Regardez donc ces grandes fenêtres, ces chaises dorées et ces beaux personnages! Oh! que j'aimerais vivre dans un château pareil! »

Elle était très romanesque, et la vieille ferme qu'elle habitait ne répondait guère à ses idées de luxe et d'élégance.

« Ce vaisseau me fait envie, dit à son tour Mme Peck. Je regrette souvent mon pays, et je voudrais bien pouvoir y retourner un jour! »

Elle ajouta aussitôt comme si elle se reprochait ce souhait :

« Ce navire me rappelle ceux que je voyais partir autrefois pour l'Inde. J'ai bien failli y aller moi-même avec une dame qui se rendait à Siam; mais, au lieu de cela, je suis restée avec sa sœur qui allait au Canada, et c'est comme cela que je suis venue ici.

— Moi, je voudrais aller partout! s'écria Molly Loo, l'amie de tous les animaux maltraités et de tous les enfants abandonnés. J'irais dans le pays où les gens jettent leurs enfants aux crocodiles; je les repêcherais et je les élèverais; je tiendrais une école, et, quand mes élèves seraient grands, je fonderais une ville où il y aurait de bonnes maisons pour tout le monde.

— Il n'est pas besoin d'aller si loin pour trouver des enfants à élever, dit Mme Peck, on en voit dans toutes les grandes villes. C'est une œuvre à faire que l'on trouve partout, si l'on est capable de l'accomplir.

— Je voudrais qu'il y eût ici beaucoup d'enfants perdus! Ah! que j'aimerais à m'en aller par les rues avec des paniers pleins de provisions pour leur donner de bons repas! s'écria Molly, toute prête à se lancer dans cette voie nouvelle.

— Si nous fondions une société de secours pour les abandonnés! proposa Merry.

— C'est une idée lumineuse, s'écria Jane. Nous n'y admettrons pas les garçons, et ce sera une société secrète. Nous aurons des insignes et des mots de passe. Ce sera très amusant. Si nous avions seulement de petites sauvages à civiliser!

— Ce n'est pas bien difficile à trouver, lui dit sa mère en lui faisant un petit signe de tête. Je vous en montrerai une tout de suite, si vous voulez, et vous pourrez vous mettre à l'œuvre immédiatement. Convertissez-la en une petite fille douce et obéissante. Cela vous donnera de l'ouvrage pour quelque temps.

— C'est de moi que vous voulez parler, petite mère? Eh bien, vous avez raison, je commencerai par moi. J'y travaillerai. Je vais devenir si sage que personne ne me reconnaîtra plus. Dans les livres, les enfants malades deviennent toujours des petits modèles. Nous allons voir si c'est la même chose dans la réalité. »

Jane prit un si drôle d'air de componction, que ses amies se mirent à rire; puis elles demandèrent quel serait leur emploi.

« Vous, Merry, répondit Mme Peck, vous pourriez venir en aide à votre mère et donner le bon exemple à vos frères. Vous êtes fille unique. Une petite personne intelligente, dans ces conditions-là, fait assez généralement

tout ce qu'elle veut de ses frères, surtout lorsqu'elle pense à embellir les lieux qui l'entourent, au lieu de rêver des châteaux qu'elle ne peut avoir. »

Merry rougit, mais elle accueillit de bonne grâce ce reproche, se promit de ne plus le mériter et fut toute surprise, après quelques minutes de réflexion, de se sentir tant de choses à faire.

« Par où faut-il commencer? demanda Molly, je suis prête. A côté de miss Bat, des crocodiles même ne me feraient pas peur.

— Eh bien, ma chère, vous n'avez pas loin à aller pour trouver un petit garçon aussi sauvage que vous pouvez en désirer un, » dit Mme Peck en jetant un regard sur Boo, qui était assis par terre et regardait sa sœur avec de grands yeux effrayés du terrible mot de *crocodiles* qu'elle venait de prononcer.

Il était enrhumé et n'avait ni mouchoir ni fichu ; ses petites mains, plus ou moins propres, étaient couvertes d'engelures, ses habits étaient déchirés et ses cheveux bouclés n'avaient pas eu commerce avec le peigne depuis plusieurs jours.

« Oui, je vois bien, madame, dit Molly toute confuse. Il est négligé. Je tâche bien de le tenir propre, mais j'oublie souvent, et cela l'ennuie tant que quelquefois je n'ai pas le courage de le contraindre à se laisser faire. Miss Bat n'y fait jamais attention et papa se met à rire quand je lui en parle. »

La pauvre Molly s'efforça en vain de remédier aux choses en saisissant Boo par le bras et en l'époussetant des pieds à la tête avec son mouchoir, puis en lui tirant les cheveux comme un vrai sonneur de cloches, et enfin

en le laissant retomber à terre, en poussant ce cri de désespoir :

« C'est vrai, nous sommes deux sauvages, et personne au monde ne peut nous sauver si je ne m'en charge pas. »

C'était assez vrai, malheureusement. Le père de Molly était un meunier absorbé par ses affaires et ne s'occupant que de ses moulins. Miss Bat, sa gouvernante, était vieille et paresseuse, de sorte qu'après s'être occupée des enfants pendant plusieurs années, elle se reposait tranquillement et n'en prenait qu'à son aise. Molly commençait à comprendre que bien des choses allaient de travers chez elle, et elle devenait assez raisonnable pour en avoir honte; mais jusque-là elle n'avait encore rien fait d'autre que d'être bonne pour son petit frère.

« Vous y arriverez avec quelques efforts, lui dit Mme Peck avec bonté. Et maintenant que vous avez toutes les trois votre mission, nous allons voir comment vous la remplirez. Ce sera une société secrète, puisque vous le désirez, et nous nous réunirons une fois par semaine pour en causer. Je suis sûre que vous allez accomplir des choses merveilleuses.

— Nous ne commencerons qu'après Noël, répondit Jane. Jusque-là, nous avons tant à faire que nous ne pouvons penser à rien de plus. N'en parlez à personne, mesdemoiselles, vous entendez. Notre première réunion aura lieu dans la première semaine de janvier. »

La chose fut décidée. N'était-ce pas toujours Jane qui décidait tout?

« Il me semble que je suis à un de ces bals masqués dont on parle tant, ajouta-t-elle en passant en revue toute sa galerie de costumes.

— A propos de bal, n'est-ce pas désolant que nous ne dansions pas cette année? » soupira Merry, pendant que les petites filles s'amusaient à découper des images et à mettre les têtes des unes sur les corps des autres.

Cela produisait des résultats assez comiques, mais nous ne conseillons à personne de les imiter; c'est un procédé qui n'a d'autre résultat que de détraquer à jamais les poupées.

« Nous ne voulons ni danser ni nous amuser d'aucune façon, aussi longtemps que vous et Jack ne pourrez être des nôtres, dit Molly.

— Oh! moi, dit Jane, je serai guérie dans quinze jours; mais il faudra plus longtemps que cela pour remettre la pauvre jambe de Jack. »

Elle jeta un regard d'envie sur la danseuse attachée à la muraille. Elle adorait la danse. Hélas! elle ne soupçonnait pas combien il se passerait de temps avant qu'elle pût se livrer à son amusement favori.

— Si nous en donnions l'idée à Jack, s'écria la rieuse Molly. Envoyons-lui quelques-unes de ces belles dames, en lui disant qu'elles se proposent d'assister à son bal du jour de Noël. »

La motion fut accueillie avec acclamation.

On ajusta une tête coiffée d'un chapeau vert à une dame en jaune, assise dans un traîneau. La dame qui l'accompagnait, vêtue d'une robe de velours, d'une pelisse et d'un boa d'hermine, reçut une tête de mariée chargée de fleurs d'oranger, et ces chefs-d'œuvre furent expédiés par le télégraphe avec cette inscription sortant de leurs bouches :

« Miss Laura et Miss Lotty Burton demandent à être invitées au bal de Noël de Mme Minot. »

C'était une petite méchanceté de la part de Jane, car elle savait combien Jack aimait les gentilles petites sœurs de Gustave, dont les allures douces et timides faisaient le plus grand contraste avec les étourderies de Jane.

Aucune réponse n'arrivant, les trois amies avaient presque oublié leur plaisanterie en jouant aux mots avec des lettres mobiles, lorsque la sonnette du télégraphe retentit.

Le panier arriva lourdement chargé. Un rouleau de papiers de nuances variées était lié après l'anse, et l'intérieur contenait une grande boîte de perles de toutes couleurs, quelques feuilles de carton mince, un paquet de faveurs, un cornet vert et or pour servir de modèle, une pelote de gros fil, quelques fortes aiguilles et un billet de Mme Minot ainsi conçu :

« Chère petite Jane, j'ai l'intention de faire pour Noël un magnifique arbre de Noël, afin que tout le monde puisse en profiter, même les malades. Vos belles amies de carton seront les bien venues. Voudrez-vous me prêter votre concours? Je vous envoie de quoi faire des cornets de bonbons et des colliers de perles. Cela fera un très bon effet sur l'arbre, et les petites filles accueilleront bien les colliers, soit pour leur propre compte, soit pour leurs poupées. Faites-moi savoir s'il vous manque quelque chose.

« A vous,
ANNA MINOT. »

« Elle a compris que Jane avait besoin de distraction et d'occupation; que Dieu répande ses bénédictions sur elle! » pensa Mme Peck lorsqu'elle vit le ravissement de Jane, et quelque chose de plus brillant que les plus brillantes perles de Mme Minot tomba de ses yeux sur l'ouvrage qu'elle tenait.

De joyeux cris accueillirent l'ouverture de la boîte de perles. Il y eut de grandes discussions pour savoir qu'elles étaient les couleurs les mieux assorties et celles qui faisaient le plus d'effet. Puis on se mit à l'ouvrage. Jane ne pouvait refuser à ses amies de l'aider, et bientôt trois colliers brillaient sur trois petites poitrines, et chacune admirait en conscience son propre ouvrage.

Merry s'écria :

« Je ne demanderais pas mieux que de me casser quelque chose, si je devais avoir toujours d'aussi jolies choses à faire. »

Elle mit à regret son aiguille sur la pelote. Il était temps de partir, et ses devoirs de chaque jour lui paraissaient encore plus déplaisants après ce plaisir inattendu.

« Et moi aussi, dit Molly. Oh! Jane, croyez-vous que Mme Minot vous permettra de remplir les cornets de bonbons quand ils seront faits. Je serai si heureuse de vous aider. Noubliez pas de m'envoyer chercher, si elle vous le permet, ajouta-t-elle en se tordant le cou comme un petit pigeon pour mieux juger de l'effet de son collier rouge et or sur sa robe brune.

— Je crois que ce ne serait pas prudent, dit Jane d'un air important. Vous aimez trop les bonbons, et Boo serait encore moins possible dans ce rôle que vous. »

Cette mention du petit garçon le fit chercher. Il avait

IV



DE JOYEUX CRIS ACCUEILLIRENT L'OUVERTURE DE LA BOITE DE PERLES.

disparu, mais on finit par le découvrir dans un coin, très occupé à cirer le parquet avec le mouchoir de sa sœur et un peu d'huile provenant de la machine à coudre de Mme Peck.

On l'arracha de force à cette agréable occupation et on l'emporta tout poissé d'huile et poussant des hurlements désespérés.

Jane resta seule, mais sa solitude ne lui pesait plus. Elle se mit gaiement à l'œuvre et chanta comme un heureux petit chardonneret en cage, tout en collant ses papiers sur son carton ou en confectionnant avec ses perles les bijoux les plus variés.

Mme Minot avait réussi à égayer les deux prisonniers car Jack n'était pas moins occupé de son côté à un ouvrage analogue.

CHAPITRE V

MYSTÈRES

Il y avait dans le village d'Harmony, comme dans la moindre ville d'Amérique, un grand nombre de clubs; mais les amusements de la jeunesse nous intéressent seuls, et nous ne parlerons que des siens, car les enfants en ont comme les grandes personnes. Il va sans dire que ces réunions si en usage chez nous, et tout à fait inusitées, du moins pour les enfants, dans la plupart des nations européennes, n'avaient pour les petits aucun caractère politique.

Il y en avait deux : le *Club des Débats*, qui était celui des petits garçons, et le *Club dramatique* que les petites filles avaient fondé tout récemment. Dans le premier, on entendait des discours impossibles; dans le second, on voyait représenter hardiment toute espèce de choses, depuis *Hamlet* jusqu'aux immortels contes de fées de tous les pays. Les deux clubs réunissaient souvent leurs attractions. Le résultat en était merveilleux. Les jeunes actrices écoutaient complaisamment les discours des orateurs en herbe. En réalité, l'un et l'autre club avaient du bon. Les enfants y apprenaient à exprimer leur pensée sans embarras, et ils occupaient agréablement

bien des moments qui eussent pu être plus mal employés.

En été, les amusements changeaient. Les petits garçons jouaient au jeu de paume ou ramaient; les petites filles couraient ou jardinaient, et leur santé à tous se trouvait bien de ces exercices gymnastiques.

On avait fait de grands projets pour les vacances de Noël avant l'accident de nos amis; mais cet événement imprévu avait mis fin à la carrière du meilleur « orateur » dans la personne de Jack, et il amena forcément la retraite de la soubrette favorite, Mlle Jane. On fut obligé de remettre au 22 février, époque à laquelle toute ville patriotique célèbre avec enthousiasme l'anniversaire de la naissance de Washington. En prévision de cette grande journée, les petits garçons étudiaient l'histoire de la Révolution et les petites filles apprenaient les scènes dramatiques les plus appropriées à la circonstance.

Le plus grand soutien des deux clubs était *Ralph Evans*, un jeune homme de dix-neuf ans, que tout le monde appréciait, non seulement parce que c'était un bon et brave garcon, un vaillant travailleur et l'unique appui de sa vieille grand'mère infirme, mais aussi parce qu'il avait énormément de talent, de gaieté et d'imagination.

Chacun l'aimait, grands ou petits, et c'était tout naturel. Ralph était toujours prêt à rendre service aux autres, et il n'était rien qu'il ne fût capable de faire. Si les petites filles étaient désespérées de ne pas trouver de cheminée convenable pour jouer *le Grillon du foyer*, c'était Ralph qui les tirait d'embarras en leur en peignant une et en mettant à l'entrée du décor une lampe à esprit-de-vin, qui permettait aux jeunes artistes de faire réellement bouillir leur marmite. Si le club des

Débats devenait monotone et ennuyeux, c'était Ralph qui y ramenait l'animation par quelque discours spirituel. Rien ne se faisait sans lui dans le village. Les ventes de charité ne marchaient pas s'il ne s'en mêlait, et, dans l'atelier où il travaillait, il accomplissait bien des petites choses qui prouvaient son talent d'ingénieur, comme son énergie et son honnêteté à toute épreuve.

Mme Minot l'aimait beaucoup et elle le voyait avec plaisir auprès de ses fils. Elle se disait qu'eux aussi auraient à faire leur chemin dans le monde, car elle croyait que, riches ou pauvres, les enfants deviennent de meilleurs hommes s'ils savent employer toutes leurs facultés.

Elle ne pouvait leur donner de meilleur exemple que ce mélange d'une vie laborieuse et artiste que leur offrait Ralph. Le jeune homme venait souvent les voir, et, dans les moments difficiles, il était véritablement pour eux *un ami des jours de pluie*, un ami des mauvais jours. Jack se prit d'une véritable passion pour lui pendant sa captivité. Malgré ses nombreuses occupations, le bon Raph trouvait moyen de passer chez lui tous les soirs; il lui faisait ses commissions, il l'amusait par ses récits pleins d'*humour* et il inventait toutes sortes de mécanisme ingénieux pour soulager l'impatient malade. Frank lui-même, le studieux Frank, apprenait quelque chose dans sa société, car ils employaient utilement bien des moments à parler de ces mystères scientifiques qui intéressaient tant Frank, et à discuter de cylindres, de pistons, de soupapes et d'autres choses semblables. Il n'était pas jusqu'à Jane qui n'eût des obligations à Ralph. Grâce à lui et au coussin à air qu'il lui avait apporté, son pauvre petit dos malade éprouvait quelque

soulagement, et bien des migraines lui étaient épargnées par son invention.

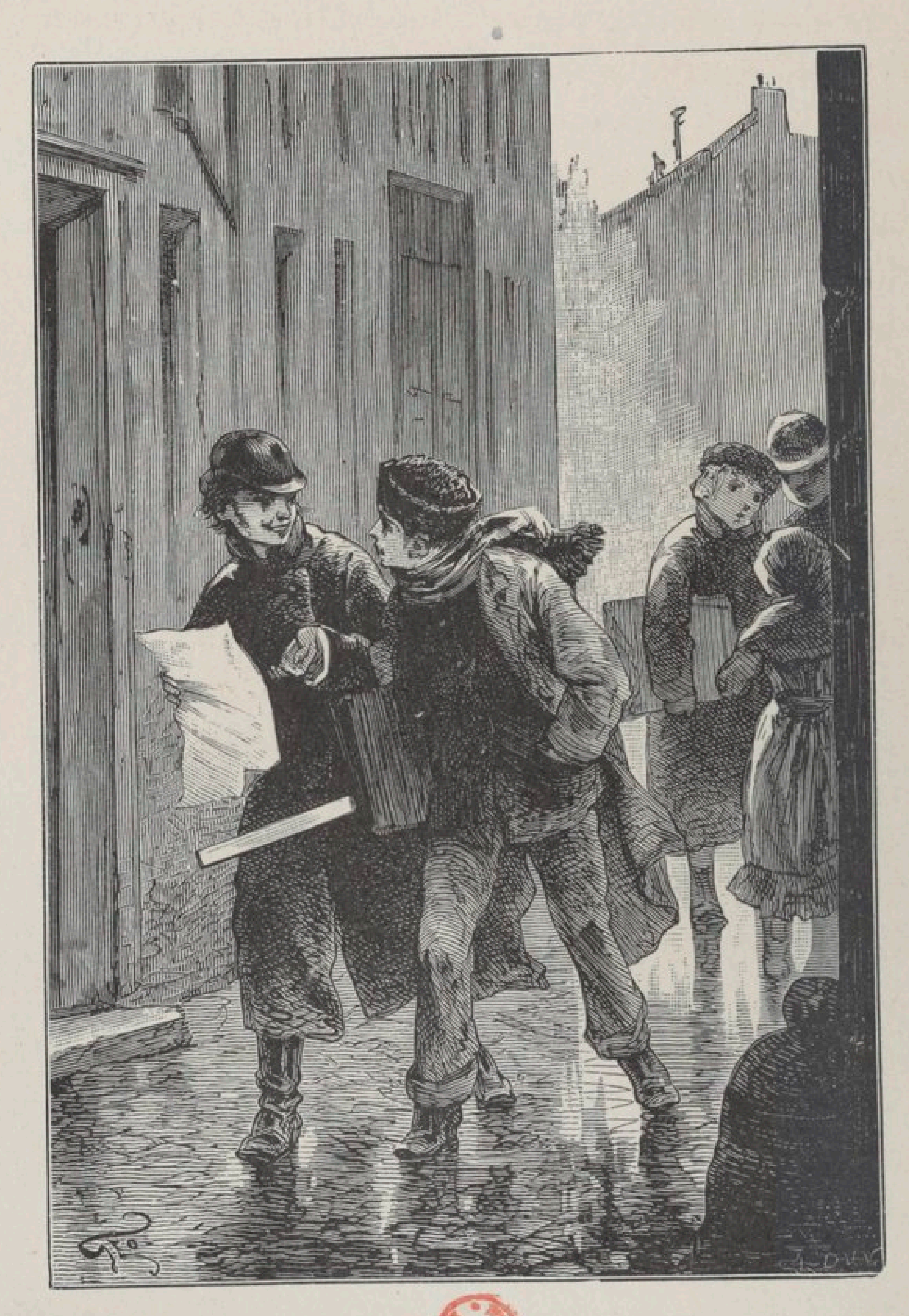
C'était auprès des lits de Jack et de Jane que se réunissaient leurs camarades de classe respectifs. Il est très probable que jamais malades ne furent entourés et égayés comme les nôtres! Les cancans de l'école ne manquèrent pas de se glisser dans leur chambre, on y organisa des jeux de toutes sortes, et, aux environs de Noël, il y eut tant et tant de secrets dans ces deux chambres qu'elles ressemblaient à des repaires de conspirateurs, lorsque ce n'était pas à des *Charenton* en miniature.

Lorsque les cornets de bonbons et les ouvrages de perles furent terminés, Mme Minot trouva d'autres ouvrages pour ses malades.

Il leur fallut d'abord enfiler des fruits secs avec des bonbons, dans des ficelles de diverses couleurs. Au milieu de ces jolies guirlandes suspendues autour d'eux, en attendant le moment où elles seraient rangées dans la grande armoire qui contenait les trésors de Noël, on eût dit que Jack et Jane étaient de véritables araignées faisant le guet au centre de leur toile.

Après cela, ce fut le tour des fleurs artificielles. Malgré les neiges et les gelées, les bouquets et les guirlandes de papier parvinrent à éclore sous leurs doigts pendant plusieurs jours. Et enfin il leur fallut griffonner je ne sais combien de noms, de vers et de petits billets pour mettre sur les innombrables paquets en tout genre qui venaient de partout s'accumuler chez Mme Minot. Les cadeaux de chacun devaient être mis soit dans, soit sous l'arbre de Mme Minot et distribués chez elle le soir de Noël. Plus le grand jour approchait, plus les envois

V



ILS NE FAISAIENT PLUS UN PAS SANS AVOIR UN MÈTRE EN MAIN.

devenaient fréquents. Il y avait donc des secrets à l'infini; mais celui qui excitait au plus haut degré la curiosité des enfants, c'était certains actes mystérieux qui se passaient chez Mme Minot. Personne n'en savait le premier mot, à l'exception de la maîtresse de la maison, de Mme Peck, de Ralph et de Frank. Ralph et Frank rendaient tous les autres à moitié fous par la manière dont ils leur parlaient à demi-mot de joies futures et d'oiseaux étranges et par le profond mystère dont ils s'entouraient.

Ils ne faisaient plus un pas sans avoir un mètre en main, et ils s'enfermaient des heures entières dans l'*Antre des garçons*. C'était ainsi qu'on appelait une grande chambre de débarras, destinée de tout temps aux jouets. Il semblait que ce fût là le centre des opérations, mais, en dehors de l'arbre annoncé, aucun rayon de lumière ne venait éclairer les curieux sur ce qui se passait dans ce secret laboratoire.

Il y entrait des ouvriers avec des pots de colle et des échelles, on y portait des meubles, et on en enlevaient toutes sortes de vieilleries qu'on reléguait au grenier ou à la cave. L'un des enfants y aperçut un jour Mme Minot absorbée dans la contemplation d'un énorme rouleau d'étoffe verte; on y entendit des coups de marteau répétés; on vit entrer des paquets sans fin, et des fleurs trahirent leur présence par leur parfum. On surprit aussi Mme Peck riant toute seule dans une petite chambre à coucher attenant à l'*Antre des garçons*, et qui ne servait plus depuis longtemps, mais ce fut tout.

« Après tout, dit un jour Molly Loo, vous verrez que c'est pour jouer la comédie, et que l'étoffe verte était le rideau. »

Merry et Molly étaient venues voir Jane, et les amies parlaient naturellement du mystère qui faisait le fond de toutes les conversations des enfants du village. Toutes trois se tournaient le dos. N'allez pas croire qu'elles fussent brouillées! Oh! non, bien au contraire; mais c'était afin de pouvoir terminer, sans être vues, certains travaux secrets. Chacun était sensé les ignorer; mais il leur paraissait si naturel de se demander à tour de rôle les renseignements nécessaires pour faire ces cadeaux au goût de ceux ou de celles à qui elles les destinaient, qu'il fallait de la bonne volonté pour ne pas les deviner.

Elles travaillaient avec acharnement; Merry tricotait le dernier des petits chaussons de laine blanche qu'elle voulait donner à Jane; Molly faisait un fichu au crochet pour Merry; Jane, cachée par ses oreillers, tressait des petits tapis de jonc qu'elle destinait à tous ses amis pour mettre sous leurs ustensiles de toilette, et, il faut tout dire, Mme Peck elle-même se détournait pour coudre je ne sais quel ouvrage en mousseline.

« Moi, je crois plutôt que ce sera un bal, déclara Merry. Je les ai entendus danser l'autre jour quand je suis allée savoir si Jack aimait mieux le jaune ou le bleu, afin d'être fixée pour son essuie-plumes.

— Mme Minot ne voudrait pas donner un bal quand Jack et moi ne pouvons danser, s'écria Jane. Je suis sûre que ce sera seulement un arbre de Noël étonnant, un arbre comme nous n'en avons jamais vu.

— Vous n'avez deviné ni les uns, ni les autres, dit Mme Peck en riant. A votre place j'y renoncerais. Vous perdez votre temps, car vous ne le devinerez jamais, quand même vous chercheriez pendant des mois.

— Eh bien, cela m'est fort égal, s'écria Jane. Nous aussi nous avons notre secret, mais nous ne le dirons jamais, quoi qu'il arrive, n'est-ce pas?

— Jamais! jamais! » répondirent à la fois Merry et Molly.

Et les trois amies se consolèrent de ne pas avoir découvert le secret de Mme Minot en pensant que leur secret à elles, celui de leur future société de secours, ne serait pas même dévoilé à Noël.

Quant à Jack, désespérant de deviner le secret de sa mère, il donna sa langue aux chats, après avoir successivement déclaré que c'était une nouvelle salle à manger dans laquelle on pourrait le transporter facilement; une salle d'études où il continuerait ses classes avec un précepteur, et enfin un théâtre sur lequel on jouerait ses comédies favorites.

« Cela deviendra la demeure de quelque chose que vous aimez beaucoup, lui dit un jour sa mère pour satisfaire sa curiosité.

— Des oiseaux ou des cygnes? » demanda Jack d'un air aussi surpris que content.

Il ne comprenait guère par quel prodige on ferait un lac dans une chambre, Frank ajouta à sa mystification en lui disant d'un ton moqueur :

« On y mettra un petit oiseau et un petit âne. »

Mais, cela dit, il partit avec précipitation, comme s'il craignait de s'être trahi, et on l'entendit braire dans l'escalier.

« On y mettra des créatures que j'aime beaucoup, moi aussi, et vous savez, Jack, que je n'ai pas grande affection pour les ânes, lui dit sa mère qui était auprès

de son lit, occupée à visiter et à réparer des effets qui, avec quelques bonbons, composaient les paquets qu'elle distribuait toujours la veille du Noël aux pauvres du village.

— J'ai trouvé! j'ai trouvé! s'écria Jack. C'est un hôpital pour d'autres malades. N'est-ce pas cela, dites, maman?

— Je n'aurais guère le temps de soigner beaucoup de malades, répondit évasivement Mme Minot. Il faudrait d'abord attendre que vous soyez complètement guéri. »

Elle ajouta vivement comme si, elle aussi, eût craint de laisser échapper son secret :

« Cela me rappelle un jour de Noël que j'ai passé auprès d'une bonne dame charitable, qui s'occupait d'hôpitaux et d'enfants pauvres depuis plus de trente ans. Elle s'était donné pour tâche de procurer à ces pauvres êtres au moins un jour de bonheur par an. Cette année-là nous leur avons distribué deux cents poupées, plusieurs caisses de jouets, de gâteaux et de bonbons, et je ne sais combien d'images et de vêtements. Quelle joie pour ces pauvres petits! je ne l'oublierai jamais! »

L'air ému dont ces paroles furent prononcées réussit à empêcher Jack de songer davantage au grand secret et en fit naître un autre. Le petit garçon résolut aussitôt d'employer tout son argent de poche à acheter des jouets pour les pauvres enfants qui n'auraient pas, eux, d'arbres de Noël, et il oublia tout le reste pour ne plus penser qu'aux nombreux objets qu'il leur achèterait.

CHAPITRE VI

LES SURPRISES

« Fait-il beau? s'écria Jane le matin du jour de Noël, avant même d'avoir complètement ouvert les yeux.

— Oui, ma chérie, aussi beau que possible, lui répondit sa mère. Vous allez d'abord commencer par tâcher de manger un peu, et puis nous ferons vite notre toilette, afin que vous soyez prête de bonne heure à jouir de tous les plaisirs qui vous attendent. Pourvu que cela ne vous fatigue pas trop! »

Mme Peck était inquiète au milieu de son bonheur; on devait transporter Jane chez Mme Minot, et cette première sortie l'effrayait.

Il semblait que neuf heures ne sonneraient jamais. Jane, tout habillée, avait presque la fièvre, d'impatience; le docteur tardait à venir; cependant il avait bien recommandé qu'on l'attendît, et il ne fallait pas songer à partir sans lui.

Il apparut enfin, examina sa petite malade, déclara que tout se passerait à merveille, l'enveloppa dans des couvertures, et, avec l'aide de Frank, la transporta dans une chaise longue jusque chez Mme Minot.

En un clin d'œil, miss Jane fut déposée dans l'*antre des garçons*, sans avoir eu le temps de sentir le moindre froid ou d'éprouver la moindre fatigue.

Mme Minot était là. Elle accueillit sa petite amie de la manière la plus cordiale, mais Jane ne l'entendait même pas : elle poussa un grand cri et resta muette de surprise et de bonheur.

Cette chambre était transformée. On eût dit un jardin d'hiver; on se fût cru dans un de ces endroits féeriques qui figurent dans les rêves de tous les enfants, et qui réunissent à la fois les agréments de l'extérieur et de l'intérieur.

Le plafond était peint en bleu azuré comme la voûte du ciel et étoilé comme un firmament; les murs étaient recouverts d'un papier représentant un treillis rustique, le long duquel s'enroulaient si naturellement des volubilis de toutes nuances, que leurs clochettes paraissaient se balancer au gré du vent. Des oiseaux et des papillons voltigeaient au milieu des fleurs. Ce monde ensoleillé formait un contraste frappant avec le paysage d'hiver que l'on apercevait au dehors. Les fenêtres, entourées de guirlandes de houx, n'avaient pour rideaux que des fleurs naturelles, et le regard s'étendait au loin sur la campagne couverte de neige. Le plancher était recouvert d'étoffe verte, formant comme un tapis de gazon; des tables et des chaises de jardin étaient disséminées partout, et un magnifique sapin, planté dans une immense caisse verte, trônait au milieu de la chambre en attendant sa cargaison de cadeaux et de bougies. Une énorme bûche flambait dans l'âtre, la cheminée était entourée de fleurs, et on y lisait ces mots formés

avec du houx aux baies rouges : *Un joyeux Noël à tous!*

« Comment trouvez-vous cela, ma chérie? demanda Mme Minot à Jane. Voilà la surprise que nous vous réservions, ainsi qu'à Jack. Nous espérons que vous passerez ici tous les deux des jours heureux.

— C'est si joli que je ne sais comment vous remercier, » lui répondit l'enfant en lui tendant les bras et lui offrant ses baisers les plus reconnaissants.

Le bonheur de Jane récompensait largement Mme Minot de ses peines.

« Désirez-vous encore quelque chose? reprit-elle.

— Il me manque encore Jack, répondit Jane avec un sourire et un éclair de malice dans ses grands yeux.

— Vous avez raison, chérie, dit Mme Minot en souriant aussi. Je vais me hâter de vous l'amener, car sans cela je crois vraiment qu'il viendrait à cloche-pied. »

En effet, on entendait un vacarme infernal dans la chambre de Jack. Des cris, des éclats de rire et des coups de sifflet d'appel prouvaient clairement que le prisonnier attendait son tour avec impatience.

Ce fut à grand'peine que Jane put rester tranquille en entendant rouler dans le corridor la chaise longue de Jack. Enfin il arriva sur le seuil de la porte.

« Voilà ce que j'appelle quelque chose de réussi! » s'écria-t-il.

Puis il poussa un cri de joie en voyant Jane qui lui tendait les bras et lui criait joyeusement :

« Me voilà! me voilà! Oh! venez vite! »

Les deux chaises longues furent mises côte à côte au coin du feu, et les deux amis s'écrièrent d'un commun accord :

« Est-ce assez joli ! »

Ralph et Frank exécutèrent autour de l'arbre une sorte de fandango; Mme Minot et Mme Peck contemplèrent leurs enfants les larmes aux yeux, et le Dr Whiting les regardait d'un air bénin. Quant à Jack et à Jane, ne sachant s'ils devaient rire ou pleurer, ils firent un peu tous les deux, et ils battirent des mains avec frénésie, en criant comme de vrais petits fous :

« *Un joyeux Noël à tout le monde!* »

C'était à ne plus s'entendre.

Quand cette première effusion de bonheur fut passée, on laissa les malades se reposer et jouir en paix de leur présence mutuelle.

« J'espère que vous vous êtes fait beau ! s'écria Jane après avoir admiré la jolie chambre dans ses moindres détails.

— Et vous donc! » répondit-il en la regardant de la tête aux pieds.

Le fait est qu'ils étaient très beaux tous les deux. Cependant le bonheur y avait une part beaucoup plus grande que leurs habits de fête.

Jane avait mis une robe de fin cachemire rouge, cadeau de Mme Minot, ornée d'une collerette blanche. A son cou étincelait un collier de perles. Ses cheveux noirs étaient réunis dans un filet rouge, et ses petits pieds, qui n'avaient pas marché depuis tant de longues journées, étaient emprisonnés dans des pantoufles aussi jolies et aussi mignonnes que celles de Cendrillon.

Jack s'était mis en frais. Sa robe de chambre d'étoffe turque lui allait à ravir. Il avait une chemise d'une blancheur immaculée, des boutons d'or et une cravate bleu de ciel. Un mouchoir, si bien imbibé d'eau de Co-

logne qu'il en était ruisselant, sortait de sa poche de côté et lui donnait l'air habillé, malgré le grand châle gris qui lui enveloppait les jambes. Ses cheveux blonds étaient ramenés sur son front pour cacher la cicatrice de sa blessure; ses joues avaient pâli, mais ses yeux étaient aussi bleus que sa cravate, et son sourire tout aussi radieux qu'autrefois.

« Ah! que je suis heureux de vous revoir! s'écria-t-il. J'imagine, Jane, qu'à présent nous avons passé le plus mauvais moment et que nous allons avoir du bon temps. Comme ce sera amusant d'être ici tous les deux!

— La journée sera si vite passée, soupira Jane. Ma chambre va me sembler encore plus triste demain.

— Mais vous n'y retournerez pas, vous resterez ici jusqu'à ce que vous soyez guérie. Maman ne vous l'a donc pas dit?

— Est-ce possible? Oh! quel bonheur! Mais non... On ne m'en a même pas parlé. Où coucherai-je? »

Et se reprenant :

« Mais que deviendra maman sans moi? Et moi que deviendrai-je sans elle?

— Rassurez-vous; ce que maman fait n'est jamais fait à moitié, lui dit Jack, votre mère restera avec vous. Vous coucherez toutes les deux dans la chambre à côté. Maman m'avait bien dit qu'elle me laisserait le plaisir de vous annoncer moi-même cette bonne nouvelle, mais je craignais qu'elle n'eût pas eu le courage de tenir sa promesse. J'avais bien tort. Je la remercierai de m'avoir gardé cette joie. Allons-nous nous amuser assez, Jane!... »

Avant que Jane fût revenue de sa stupéfaction, Frank

et Ralph rentrèrent avec deux énormes paniers pleins des trésors destinés à être attachés sur le sapin. Pendant qu'ils fixaient les bougies dans les branches, les enfants leur firent mille questions.

« Qui est-ce qui a eu l'idée de tout ça? demanda Jane.

— C'est maman, répondit Frank, mais c'est nous deux Ralph qui l'avons mise à exécution. C'est Ralph qui a imaginé de coller des oiseaux et des papillons dans les fleurs. C'est moi qui ai mis ces serins là-bas dans les liserons bleus. Regardez comme ils font bien dans le paysage. »

Frank leur désigna fièrement des volatiles jaunes, qu'avec beaucoup de bonne volonté on pouvait en effet reconnaître pour des serins. Ils étaient si drôlement placés qu'on se demandait comment ils faisaient pour se tenir ainsi perchés; mais n'importe, ils n'en faisaient pas moins très bon effet.

« Votre mère a dit que c'était une véritable volière, reprit Ralph du haut de son échelle. Le premier oiseau vivant que nous y avons mis est un joli petit rouge-gorge, ajouta-t-il en jetant un bonbon à Jane, qui, blottie dans sa chaise longue, semblait vraiment un oiseau frileux dans son doux nid.

— Bravo! s'écria Jack, le petit rouge-gorge restera prisonnier dans sa jolie cage, jusqu'à ce que nous puissions nous envoler ensemble. Dites donc, Jane, nous aurons de bonnes places quand nous retournerons ensemble en classe.

— Nous serions évidemment à la queue si nous continuions à ne rien faire, répondit Jane, mais ce n'est pas mon intention. Le docteur a dit que je pourrais tra-

vailler un peu si je voulais, et Merry m'a promis de venir tous les jours me donner les devoirs. Si je suis malade, ce n'est pas une raison pour que je perde mon rang! »

La petite fille accompagna ces paroles d'un mouvement de tête si décidé, que plusieurs boucles de cheveux s'échappèrent de sa résille et vinrent flotter sur son front.

« Frank m'a promis de m'aider pour mon latin, dit Jack, mais j'ai été paresseux jusqu'ici et je n'ai rien fait. Voyons, faisons un grand effort! Nous commencerons avec la nouvelle année, voulez-vous? »

Jack n'apportait pas dans ses études la même ardeur que sa petite amie, mais il ne voulait se laisser dépasser par elle en rien.

« Convenu, répondit Jane. En travaillant pendant que les autres sont en vacances, nous les aurons bien vite rattrapés. Ah! vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point je regrette mon vieux pupitre! ajouta-t-elle en poussant un long soupir.

— Voilà nos œuvres, Jane! Voyez donc que c'est joli, lui dit Jack, pendant que Mme Minot suspendait après l'arbre les cornets de bonbons, les noix dorées, les pommes et les oranges enveloppées de papier de couleur, les colliers de perles et les guirlandes de fleurs et de fruits secs qui avaient fait passer tant de bons moments aux enfants.

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau que cet arbre, s'écria Jane d'un ton d'admiration. Est-ce tout? demanda-t-elle lorsque le dernier paquet entouré de papier blanc et de ficelle rose ou bleue fut mis à sa place.

— C'est tout, répondit Mme Minot. Il ne manque plus à tout cela que le public auquel c'est destiné. »

Quand les malades se trouvèrent seuls de nouveau, Jack dit gravement à Jane :

« Il faudra être extraordinairement sage jusqu'à ce que nous soyons guéris. Cela ne peut pas tarder beaucoup, et nous allons être si heureux ensemble que ce ne sera pas difficile. Tout le monde est si bon pour nous que je ne vois pas d'autre moyen de prouver à nos mères et à Frank et à Ralph, à tous enfin, notre reconnaissance.

— Ce n'est pas facile d'être sage quand on est malade, dit Jane d'un air pensif. Je suis souvent si lasse d'être immobile que je m'impatiente malgré moi. Quelquefois j'ai si mal que cela me ferait du bien de crier. Je ne le fais pas pour ne pas effrayer maman, mais je pleure en demandant à Dieu d'être plus patiente. Et vous Jack, pleurez-vous?

— Les hommes ne pleurent jamais. Quelquefois je m'ennuie trop, moi aussi, et j'ai besoin de me mettre en colère, mais je me retiens. Quand Frank est là, il me dit : « Bats-moi, cela te fera du bien. » Et je le bats, mais c'est pour rire. Quel bon frère il a été pour moi pendant tous ces temps-ci!

— J'imagine que nous ne pouvons cependant pas avoir de peine à devenir très sages dans cette jolie chambre, dit Jane, ce serait trop mal d'y être méchante.

— Avec tout cela savez-vous que je meurs de faim, s'écria Jack tout à coup. Je n'ai pas déjeuné ce matin. Oh! j'ai été terrible, j'étais si pressé de vous voir et de connaître le secret. Frank me disait tant pour me taquiner que je ne devinerais jamais la surprise, que, dans un mouvement dont je me suis bien repenti, j'ai

fini par lui jeter mon œuf à la tête. Est-ce assez abominable, cela?

— C'est très laid, dit Jane. Mais est-ce que Frank l'a reçu, votre œuf?

— Non, il a heureusement baissé la tête, et l'œuf est allé s'écraser contre le mur. Ce n'était pas beau non plus. »

Le papier de la chambre de Jack portait la marque ineffaçable du défaut dominant du petit garçon, *la colère*.

« N'est-ce pas honteux, une chose pareille?

— Ce n'est pas une jolie chose, dit Jane.

— Frank m'a pardonné. Il est trop bon. Je ne méritais pas son pardon.

— Vous méritiez une punition, dit Jane.

— Je l'ai eue, répondit Jack. J'ai dû me passer de déjeuner, et c'était bien fait. Mais j'ai faim, oh, faim!... »

Les enfants partirent d'un éclat de rire. Mme Minot entra, tout heureuse d'entendre ce joyeux rire et de voir deux mines souriantes, au lieu de la figure morne et triste qu'avait habituellement son fils.

« Vous voyez que mon ordonnance fait déjà de l'effet, dit-elle à Mme Peck, qui la suivait avec un grand plateau sur lequel était le déjeuner des deux amis.

— Ah! madame, répondit celle-ci, cela fait de l'effet à tout le monde. Pour ma part, je ne me suis jamais senti l'esprit aussi libre qu'aujourd'hui. »

Vraiment Mme Peck semblait avoir laissé tout ses soucis dans le cottage, car elle était si gaie, si calme et si fraîche sous son bonnet blanc, que Jane la reconnaissait à peine.

« Les choses sont bien meilleures quand on ne les

mange pas tout seul, fit observer Jack en dévorant ses sandwiches.

— Ne mangez pas trop, mes enfants, fit Mme Minot, si vous voulez jouir d'une autre surprise qui vous attend encore.

— Encore une surprise, s'écria Jane, oh! quel bonheur! »

Pendant tout le reste de la matinée, dans l'intervalle des causeries et des jeux, les deux amis s'efforcèrent de deviner quelle pouvait bien être la nouvelle surprise qu'on leur ménageait.

Ils l'apprirent à deux heures de l'après-midi en voyant servir le dîner dans leur chambre, Mme Minot n'ayant pas voulu être séparée d'eux un jour de fête pareille.

Elle leur avait préparé un vrai festin, auquel ils prirent part, couchés comme des Romains sur leur chaise longue. Frank présidait le repas et il mangeait de manière à effrayer sa mère, si elle n'eût pas été absorbée, ainsi que Mme Peck, par la tâche de servir les malades.

« Merry et Molly me disaient qu'on ne s'amuserait pas à Noël cette année, dit Jane, en grignotant une noisette. Elles changeront d'avis quand elles verront tout ça.

— Voilà ce que j'appelle savoir rendre les maladies agréables, dit Jack à son tour. Je n'ai jamais passé de plus beau jour de Noël.

— Quel jour de tristesse il eût été pour tous sans votre mère, s'écria Mme Peck avec chaleur.

— Je propose un toast à nos mères, dit Frank en levant son verre.

— Hip, hip, hourrah! cria Jack, tandis que Jane envoyait des baisers à sa mère et à Mme Minot.

— A présent, il ne nous reste plus guère de temps à attendre les invités, » fit Jack en voyant arriver le crépuscule.

La fète du soir devait commencer de bonne heure pour finir de même afin de ménager les forces des invalides.

« J'espère que mes amis seront contents de leurs cadeaux, dit Jane. C'est moi qui ai dit leurs goûts, car je les connais bien. Mais je ne sais pas ce qu'on me donnera à moi, et je meurs d'envie de le savoir.

— En tout cas, vous aimerez l'un de vos cadeaux, dit Jack : le mien. Ça, j'en suis sûr.

— Oh! Est-ce que j'en aurai plusieurs?

— Je crois bien. Regardez plutôt. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept. Les voyez-vous ? Hier on a apporté toute la journée des paquets à votre adresse.

— Eh bien, moi aussi, je vais vous apprendre un secret, s'écria Jane. Ce gros paquet que vous voyez sous l'arbre, c'est quelque chose que vous désirez depuis très longtemps. Serez-vous content quand vous l'ouvrirez! C'est moi qui ai dit à Frank de vous le donner. Il est rouge et or à l'extérieur, et de toutes sortes de couleurs à l'intérieur!... Ce petit rouleau est pour vous aussi. C'est l'œuvre de mes propres mains, ajouta-t-elle en lui montrant du doigt un petit paquet entouré d'une faveur bleue, dans lequel étaient des mitaines qu'elle lui avait tricotées.

— J'aurai bien la patience d'attendre, » dit fièrement le petit garçon.

« Ce chien en carton est pour Boo, continua Jane. Ce petit traîneau jaune aussi. C'est afin que Molly puisse le

mener en classe quand le chemin est trop glissant pour lui. Vous savez comme il tombe souvent.

— Ne me parlez pas de traîneau, pour l'amour de Dieu! Je ne veux plus en entendre parler ni en toucher de ma vie! Vous penseriez de même s'il vous fallait avoir la jambe prise dans des barres de fer.

— Il me semble que des moxas, des ventouses, et toutes sortes de choses pareilles, ne sont pas plus amusantes que des barres de fer. Vous n'avez pas pu souffrir autant que moi.

— Vous ne diriez pas cela si vous aviez été martyrisée comme je l'ai été lorsqu'on m'a remis la jambe. Je frissonne rien que d'y penser.

— J'ai eu encore bien plus mal, car je me suis évanouie quand le docteur a voulu tâter mes vertèbres. »

Jane, comme bien des malades, tenait à prouver que ses propres souffrances étaient supérieures à celles des autres.

« Bah! les filles s'évanouissent pour des riens, reprit Jack inspiré par le même désir.

— Vous avez crié, vous, et le docteur me l'a dit. »

Les plaisirs et les émotions du jour avaient énervé les deux amis, et, aux agréables surprises qu'ils avaient eues jusque-là, ils en auraient ajouté une autre plus triste, celle d'une dispute, si Ralph n'était entré à ce moment même. Il venait allumer les bougies de l'arbre, et donner un dernier coup d'œil à la chambre des oiseaux.

« Eh bien, jeunes gens, leur dit-il en montant à l'échelle, son allumette à la main. Comment vous trouvez-vous ce soir? Vous êtes-vous bien amusés tous les deux?

VI



« OH! QUE C'EST BEAU! » S'ÉCRIÈRENT-ILS.

— Oui, répondit Jane d'un ton sec, » mais Jack ne dit mot.

Leurs figures rouges et maussades étaient cachées dans l'ombre. Ils regardèrent pensivement les bougies s'allumer une à une et scintiller dans les branches vertes. Enfin le dernier cercle de lumière fut allumé, et tous les coins de la chambre en furent éclairés.

« Jack va me voir maintenant, et je dois avoir l'air désagréable, » se dit Jane.

Jack pensa de même. Il tâchait d'effacer du revers de sa main les rides que la colère avait formées sur son front, lorsque Ralph s'approcha de la cheminée et y jeta une énorme bûche. La joyeuse flamme qui s'en éleva aussitôt vint briller devant les petits grognons, de manière à éclairer leur figure presque malgré eux.

Puis on entendit des coups de sonnette se succéder sans interruption et des voix d'enfants s'élever dans le corridor. Je vous demande un peu comment il eût été possible de rester fâché en écoutant la marche triomphale que jouait Édouard et la voix aiguë de Molly criant : « Où est Jane? »

Jack battit la mesure avec sa tête, et Jane sourit involontairement.

La joyeuse procession conduite par Frank arriva enfin. Un cri général s'échappa de vingt poitrines d'écoliers lorsqu'ils aperçurent l'arbre, la chambre féerique et ses habitants dans toute leur splendeur.

« Oh! que c'est beau! » s'écrièrent-ils avec unanimité.

Ralph fut chargé de distribuer les cadeaux. Il le fit avec tant de plaisanteries et de discours comiques, que les rires ne discontinuaient pas, et que les passants

s'arrêtaient surpris devant la maison illuminée en se disant que, là du moins, on fêtait dignement la grande fête de Noël.

Il serait absolument impossible de décrire toutes les surprises et le bonheur de chacun. Il suffit de dire que tout le monde fut ravi de son lot, et que le roi et la reine du jour furent tellement comblés de cadeaux que leur chaise longue semblait un petit bazar.

Jack ne se lassait pas de feuilleter le bel album contenant des timbres-poste de tous les pays et qu'il désirait depuis si longtemps. C'était le cadeau de Frank. Jane était de son côté en extase devant un couteau en argent, une jolie boîte à ouvrage et — quels remords pour elle! — devant une bague que lui donnait Jack. C'était un bijou bien modeste, un simple cercle d'or avec un tout petit NE M'OUBLIEZ PAS en turquoises, mais quelque chose comme une goutte de rosée tomba dessus, pendant que personne ne regardait Jane.

La petite fille eût donné volontiers la moitié de ce qu'elle avait reçu pour pouvoir s'approcher de son ami et lui dire : « Pardon, Jack, je regrette d'avoir été si peu gentille. » C'était impossible en ce moment. Elle soupira et admira ses autres cadeaux qui étaient les petits chaussons de Merry, les jacinthes et les géraniums que Gustave et ses sœurs lui avaient envoyés, le gâteau de forme bizarre apporté par Molly, et la guitare qu'Édouard lui avait donnée en lui promettant de lui apprendre à en jouer.

L'arbre une fois dépouillé de ses fruits de toutes sortes, les enfants commencèrent par se montrer réciproquement leurs trésors et par faire des échanges de

friandises, après quoi ils jouèrent à différents jeux. On ne dansa pas à cause des invalides, et on se sépara à neuf heures après des poignées de main et des bonsoirs sans fin.

Jack fut emporté dans sa chambre si précipitamment qu'il eut à peine le temps de crier : « Bonne nuit! » à Jane, et, cinq minutes après, celle-ci se trouvait couchée dans le grand lit blanc qui allait être son lit dans sa nouvelle chambre.

La maison semblait devenue muette. On entendait à peine un léger pas dans le corridor, un murmure indistinct de voix d'enfants, et, au loin, le tintement des clochettes des traîneaux qui emmenaient les invités.

Jane, trop agitée pour penser à dormir, rêvait aux plaisirs qu'elle avait eus. Sa mère était partie emportant la lumière, mais, par la porte entr'ouverte, la petite fille pouvait voir la jolie chambre des oiseaux à demi éclairée par la bûche de Noël. Ses yeux restèrent longtemps fixés sur les fleurs, sur l'arbre abandonné.

Cela lui rappela les résolutions qu'elle avait prises alors, et la rapidité avec laquelle elle les avait oubliées.

Des larmes de regret jaillirent de ses yeux.

« Je croyais que je ne pourrais jamais être méchante dans cette jolie chambre, pensa-t-elle. Et voilà que j'ai été maussade et ingrate, après tout ce qu'on a fait pour maman et pour moi. Ce pauvre Jack a eu encore plus de mal que moi, et son mal il l'a eu par ma faute. Voilà qui gâte ma journée. »

Un grand sanglot l'empêcha de continuer.

Tout à coup une porte s'ouvrit, et un nouveau mystère vint faire diversion à son chagrin. C'était Frank qui entrait avec précaution et qui installait quelque chose

dans la chambre des oiseaux. Qu'est-ce que cela pouvait être? Il tenait à la main une longue corde terminée par une sorte de cornet, et il riait tout seul de ce qu'il faisait.

« C'est sans doute un petit pétard ou quelque chose comme cela pour m'effrayer, pensa Jane. Je crierai bien fort quand cela partira; Jack croira que j'aurai eu très peur et il sera ravi. »

Elle ne s'imaginait guère que c'était une dernière surprise.

Frank s'approcha d'elle.

« Dormez-vous?

— Non.

— Êtes-vous seule?

— Oui.

— Eh bien, prenez ceci, posez-le tout contre votre oreille, et écoutez attentivement. »

Jane obéit, non sans une certaine appréhension. Jugez de sa stupéfaction en entendant assez distinctement ces paroles touchantes :

« Je suis fâché de ce qui s'est passé. Pardonnez et oubliez. Nous réparerons cela demain. »

Jane, ravie, fut un instant sans pouvoir parler, puis elle répondit de sa voix la plus douce :

Je suis fâchée aussi, j'ai eu plus de tort que vous, je ne recommencerai plus jamais, *jamais!* C'est fini à présent, j'ai votre bague, elle ne me quittera plus. Bonsoir. »

Frank partit, satisfait du succès de son téléphone, et Jane s'endormit, la joue appuyée sur la main qui portait sa petite bague, en se répétant encore :

« Je n'oublierai pas, je serai sage. »

CHAPITRE VII

LA MISSION DE JANE

Les plaisirs commencèrent dès le lendemain; mais, malgré les résolutions pleines de sagesse prises le jour de Noël par certains enfants de notre connaissance, il y eut fort peu de travail de fait pendant toute la semaine.

Comment aurait-on jamais pu avoir le courage de travailler dans cette ravissante chambre des oiseaux, avec tous les cadeaux de Noël à utiliser et une douzaine de visites par jour pour se distraire?

« Nous ne pourrons rien faire tant que les autres seront en vacances, dit Jack presque aussitôt; alors prenons-en notre parti : amusons-nous, nous nous mettrons au travail après la rentrée. »

Jack était dans tous ses états à la pensée de se lever. On lui avait ôté ses éclisses le matin même, et il espérait pouvoir bientôt se servir de sa béquille.

« Moi, dit Jane, je garderai ma grammaire auprès de moi et j'en apprendrai une page chaque jour, car c'est mon côté faible; mais mon intention est de me consacrer spécialement à vous, Jack. »

Jane voulait commencer son rôle d'institutrice et

surtout d'éducatrice, et elle croyait avoir trouvé en son ami un champ de travail assez vaste pour pouvoir s'y distinguer.

La petite fille se trompait de point de départ. Elle oubliait que c'était *elle* d'abord, plus encore que Jack, qu'il fallait convertir à la douceur et à la patience. Elle mit tous ses efforts au service de Jack, trouvant sans doute qu'il est beaucoup plus facile de corriger les défauts des autres que les siens.

Jack était pour Jane un jeune sauvage très séduisant. Il semblait n'exiger que peu de soins, et Jane trouva d'abord sa tâche très facile. Mais ce mois d'inaction et de gâteries avait produit un effet un peu démoralisant sur les deux malades, et sa tâche était moins facile que Jane ne l'avait supposé.

Tandis que Jack négligeait régulièrement son latin tous les jours, la grammaire de Jane, tout en étant mise chaque matin sous l'oreiller, n'était que très rarement ouverte. Tous deux lurent des livres uniquement amusants, tinrent cour plénière dans leur chambre, et employèrent leurs heures de loisir à apprendre à *Boule de Neige*, le beau chat angora de Mme Minot, à rapporter leur balle lorsqu'ils la laissaient tomber en jouant.

Quand le samedi arriva, ce régime ne semblait avoir été bon ni pour l'un ni pour l'autre.

Ce n'était pas étonnant. Les devoirs et les travaux de chaque jour sont pour ainsi dire le pain de l'esprit; mais les lectures frivoles et les jeux ne peuvent guère se comparer qu'à des gâteaux ou à des bonbons. Or, que deviendrait le corps si on ne le nourrissait pas un peu plus substantiellement qu'avec des friandises?

Il pleuvait ce jour-là, et les malades ne pouvaient guère attendre de visites. Ils s'occupèrent donc à mettre en ordre l'album de timbres-poste de Jack.

Les collections de timbres faisaient alors fureur. Les enfants comparaient, discutaient, achetaient, vendaient et échangeaient de vieux timbres avec autant de passion qu'en apportent les hommes dans leurs spéculations de bourse.

Jack en possédait déjà une certaine quantité. Il s'agissait de les arranger le mieux possible dans le bel album que Frank lui avait donné, grâce à Jane, et d'y ajouter les quelques spécimens hors ligne que leurs amis leur avaient apportés depuis peu.

Jane eut pour tâche de découper les timbres et de les enduire de gomme, et Jack se chargea de les mettre en place. C'était une grave opération, et elle ne se faisait pas sans de grandes discussions.

Mme Minot, s'étant absentée un moment, trouva en rentrant la figure des deux amis toute constellée de timbres de différents pays.

« Quel nouveau jeu avez-vous découvert, mes enfants? leur demanda-t-elle en riant. Voulez-vous imiter le tatouage des Indiens, ou bien êtes-vous des lettres qui auraient fait le tour du monde?

— Ils s'envolaient à chaque instant, répondit Jack d'un air affairé; comme nous ne pouvons pas les ramasser nous-mêmes, nous les avons collés là. C'est très commode. Nous trouvons tout de suite ce qu'il nous faut rien qu'en nous regardant. »

Il jeta un regard anxieux sur la figure de Jane.

« Je ne vois plus ma *Nouvelle-Grenade*, s'écria-t-il.

Où peut-elle être? Elle est si rare que je ne voudrais pas la perdre pour un dollar.

— Mais elle est sur le bout de votre nez, dit Jane en riant. Vous avez donc oublié que vous l'y avez mise parce que vous trouviez mon nez trop petit. »

Elle allongea le bras vers son voisin et détacha le timbre de l'endroit où il était. Jack fit la grimace, car la gomme rendait cette petite opération légèrement désagréable.

« A présent, nous allons mettre l'*Alsace-Lorraine*, répliqua-t-il; il y en a sept. Ne bougez pas, nous verrons l'effet que cela vous fera. »

La petite fille ne fit pas un mouvement pendant qu'il les détachait un à un de dessus son front. Elle se dit seulement en regardant le feu qui lui grillait la figure :

« C'est tout à fait comme si j'étais un missionnaire en face d'un sauvage tatoué. Je souffre comme ceux que l'on brûle et que l'on martyrise; mais je ne veux pas me plaindre, quoique je sois bien fatiguée, que mon front me cuise et que le feu me fasse mal à la joue. »

Jack ne se doutait guère du rôle qu'il jouait dans l'esprit de son amie.

« Regardez donc le timbre de la Corée, lui dit-il en lui montrant avec bonheur un large timbre bleu qui ornait seul une grande page vide. Il est magnifique. C'est celui que je préfère à tous.

— Je ne comprends pas pourquoi le cap de Bonne-Espérance a des pyramides. On aurait plutôt dû en mettre aux timbres d'Égypte. Ceux des îles Sandwich sont bien jolis avec leurs reines et leurs rois noirs.

— La Turquie a un croissant, l'Australie des cygnes, et l'Espagne des têtes de femmes avec des bandes noires.

Frank prétend que c'est parce que les Espagnols enferment leurs femmes, mais c'est une mauvaise plaisanterie!... J'aime bien mieux nos États-Unis, avec Washington et Franklin.

— Pourquoi l'Autriche a-t-elle Mercure sur ses timbres?

— C'est peut-être parce qu'il était le facteur des dieux. Les Prussiens ont des casques, mais ils ont aussi des piques comme les Romains.

— A propos de Romains, interrompit Frank, qui travaillait consciencieusement tous les jours comme un écolier modèle, il y a deux jours que vous ne m'avez récité de latin. Allons, grand paresseux, laissez là tous ces jeux et dépêchons-nous d'en finir. Voilà ma composition faite, j'ai juste le temps de vous écouter avant l'arrivée de Gustave.

— Je ne sais pas ma leçon, répondit Jack les sourcils contractés par la colère. Je travaillerai la semaine prochaine. Piochez votre vieux grec tant qu'il vous plaira, mais laissez-moi m'amuser en paix pendant les vacances. »

Frank adorait Xénophon et il ne voulait pas voir attaquer son vieil ami. Il s'empara du pot de gomme et confisqua du même coup tous les timbres qui se trouvaient sur la table.

« Monsieur Jack, lui dit-il, vous allez me réciter votre leçon à l'instant même, ou bien vous ne reverrez pas vos timbres de sitôt. Vous m'avez demandé de vous faire réciter tous les jours; je vous attends. »

Frank parlait de ce ton de commandement que Jack ne pouvait supporter et auquel il obéissait d'autant plus

difficilement qu'il savait qu'il y était forcé. Autrefois, lorsqu'il se sentait près de se fâcher, il courait faire un tour de jardin et en revenait au bout de quelques minutes tout essoufflé, mais de bonne humeur. Depuis sa maladie, ce calmant lui était interdit, et il avait pris l'habitude de jeter dans ses accès de colère tout ce qui se trouvait sous sa main.

Il avait grande envie d'envoyer son latin au feu; cependant il se contint, et répondit brusquement :

« J'ai eu tort de ne pas apprendre mon latin, mais ce n'est pas une raison pour fondre sur moi comme un aigle sur sa proie. Je ne le sais pas et je ne veux pas l'apprendre aujourd'hui. Rendez-moi mes timbres et mêlez-vous de ce qui vous regarde.

— Je vous rendrai un timbre à chaque leçon que vous me réciterez sans faute, mais autrement vous ne les reverrez jamais, » dit Frank en enfouissant les trésors de Jack dans les profondeurs de sa poche.

Pour le coup, la fureur de Jack ne connut plus de bornes. Il saisit son livre et le jeta au nez de son frère en lui criant :

« Tenez, le voilà, votre latin! Gardez-le. Je ne l'ouvrirai pas avant que vous ne m'ayez rendu mes timbres. »

Frank était heureusement déjà parti, et il ne fut pas atteint; mais le pauvre volume eut sa couverture déchirée et ses pages toutes froissées.

« Oh! Jack, s'écria Jane terrifiée de voir le précieux livre si maltraité par son propriétaire, ce n'est pas votre livre latin que vous avez jeté, c'est votre album.

— Je croyais que c'était l'autre, murmura Jack très rouge et très dépité. Il ne doit pas être bien abîmé. En

tout cas, je ne voulais pas faire de mal à Frank, mais aussi il m'agace trop! »

Mme Minot ramassa l'album et le posa devant lui sans rien dire. Il ne savait que faire de sa personne et il fut très heureux d'avoir la ressource d'arracher de sa figure les timbres qui y étaient encore. Jane le regarda faire, à la fois contente et fâchée de découvrir tant de férocité dans le sauvage qu'elle avait entrepris de civiliser; Mme Minot se remit à écrire, mais elle prit cet air sérieux qui faisait plus d'effet sur son fils que toutes les remontrances et toutes les punitions des autres personnes.

Le silence commençait à devenir pénible, lorsque Gustave apparut avec un livre pour Jack de la part de Laura, et un billet pour Jane de la part de Lotty.

« Gustave, lui demanda Jack quand il eut exécuté ses commissions, voudriez-vous avoir la bonté de me ramener dans ma chambre? Je suis fatigué et je désirerais me reposer. »

Jane s'écria après son départ :

« Je me rappelle qu'on m'a raconté un jour l'histoire d'un petit garçon qui avait jeté une fourchette à la tête de son frère et qui lui avait crevé un œil; il en a été bien fâché, et son frère, trop bon peut-être, lui a pardonné. La faute avait été d'un instant, mais le mal resta irréparable. »

Ces dernières paroles furent prononcées d'un ton convaincu pour bien montrer que, bien que Jane fût pleine de compassion pour son coupable ami, elle n'ignorait pas quelles suites funestes peut avoir la colère.

« Et croyez-vous que ce petit garçon ait jamais pu se pardonner à lui-même? lui demanda Mme Minot.

— Non, madame, je ne le crois pas; mais, grâce à

Dieu, Jack n'a pas atteint Frank, et il se repent maintenant, j'en suis sûre.

— Il aurait pu lui faire grand mal. Nous sommes libres de nos actions, mais non pas des résultats de nos actions. Rappelez-vous cela, chérie, et réfléchissez avant d'agir.

— Je m'en souviendrai, madame. »

Jane ferma les yeux pour mieux se livrer à ses méditations.

Elle se demandait naïvement ce que devaient faire les personnes civilisées, missionnaires et autres, lorsque les naturels du pays où ils étaient se lançaient leurs tomahawks à la tête les uns des autres.

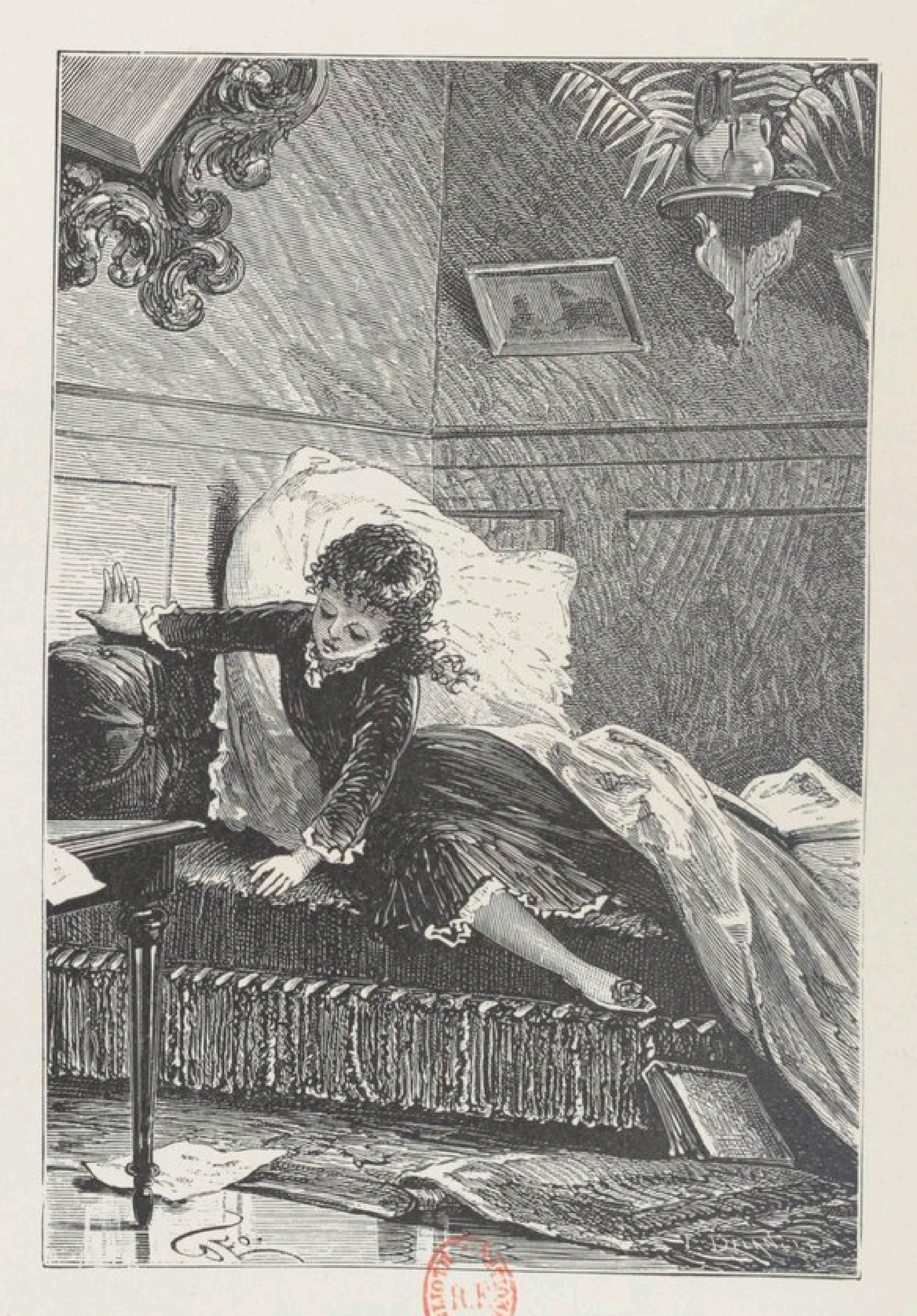
Mme Minot commença une autre lettre. Après avoir écrit quelques lignes, elle posa sa plume, repoussa son papier loin d'elle, resta un instant perdue dans ses réflexions et finit par se lever en disant à Jane :

« Je vais voir si Jack est assez couvert. Vous ne bougerez pas avant mon retour, n'est-ce pas?

— Non, madame. »

La tendre mère trouva son fils qui apprenait sa leçon de latin avec acharnement. Il était d'une humeur d'autant plus charmante que son absurde accès de colère avait épuisé toute son irritation. Les amis des deux frères les avaient surnommés le *Tonnerre* et l'*Éclair*. Frank, lorsqu'il se fâchait, grognait, tempêtait et était assez longtemps avant de revenir à son état normal; Jack, au contraire, s'emportait avec la rapidité de l'éclair, et son atmosphère morale était d'autant plus claire et plus sereine qu'il venait de se produire une détente de cette électricité dangereuse.

VII



JANE NE PENSA PLUS QU'A S'EMPARER DU PAPIER.

Mme Minot fit à son fils un petit sermon parsemé de récits de malheurs arrivés par la faute des enfants colères, et entrecoupé de baisers destinés à en atténuer un peu la sévérité.

Cela lui prit naturellement un certain temps. Que devenait Jane pendant ce temps-là?

Elle constatait avec complaisance la supériorité de son propre caractère. Mais, hélas! au moment même où elle se glorifiait ainsi, elle tomba de la manière la plus déplorable.

Voici comment : en cherchant de quoi s'occuper, elle aperçut une feuille de papier à lettre sur le tapis. C'était justement hors de sa portée. Elle regarda d'abord ce papier aussi machinalement qu'un des timbres de Jack, qui était à côté mais un peu plus près d'elle. L'idée lui vint tout à coup que c'était la composition de Frank, ou, ce qui valait mieux encore, une lettre de lui à un de ses amis.

« Que cela me ferait plaisir de la confisquer, pensa-t-elle, je ne la lui rendrais qu'en échange des timbres de Jack. »

Elle oublia sa promesse de ne pas bouger; elle oublia aussi comme c'est mal de lire les lettres qui ne vous sont pas adressées, et elle ne pensa plus qu'à s'emparer du fameux papier.

Elle saisit le crochet de fer de Jack et voulut s'en servir; mais elle n'y était pas habituée, c'était trop lourd pour elle, et elle ne voulait pas froisser le papier. Elle s'impatienta, se pencha un peu plus, perdit l'équilibre et tomba.

« Oh! mon dos! » s'écria-t-elle en ressentant subitement une douleur aiguë dans tout le corps.

Il lui fut impossible de remuer pendant quelques minutes. Elle avait grand'peur que quelqu'un vînt et découvrît la double sottise qu'elle venait de faire; aussi, la douleur diminuant, elle se mit à examiner si elle ne pourrait pas se remettre toute seule sur son sofa.

Au moment d'essayer, elle aperçut près d'elle le papier qui était la cause innocente de son accident. Elle s'en saisit vivement et oublia sa douleur dans la pensée de taquiner Frank. Un seul coup d'œil lui montra que ce n'était ni une composition ni une lettre de l'écolier. C'était le commencement d'une lettre de Mme Minot à sa sœur. Jane allait la laisser retomber désappointée, lorsque son propre nom attira son attention. Elle ne put s'empêcher de la lire.

C'étaient de tristes paroles à dire d'une enfant aussi jeune; c'était encore plus triste de les lire, et impossible de les oublier jamais.

« Chère Lizzie, Jack continue à aller bien; il sera bientôt sur pied, mais nous commençons à craindre sérieusement que la petite Jane ne soit gravement atteinte et que son état ne devienne permanent. Elle est ici maintenant, et nous faisons tout notre possible pour la soulager; mais jamais je ne la regarde sans penser à Lucile Snow qui passa vingt années de sa vie au lit, à la suite d'une chute faite à l'âge de quinze ans. Notre pauvre petite Jane ne sait encore rien, et j'espère... »

Ici la lettre était interrompue.

La désobéissance de la *pauvre petite Jane* reçut aussitôt sa punition. La petite fille croyait qu'elle allait mieux parce qu'elle ne souffrait plus autant, et que

chacun lui disait qu'elle serait bientôt guérie. A présent elle savait la vérité. Elle frissonna en s'écriant :

« *Vingt ans!* Jamais je ne pourrai le supporter *Jamais!! jamais!!* »

C'était une bien malheureuse petite Jane que celle qui était là étendue sur le tapis, sanglotant de toutes ses forces, et se souciant fort peu d'être découverte par qui que ce fût, en flagrant délit de désobéissance. Enfin les deux derniers mots de la lettre de Mme Minot, ces deux consolants mots : *J'espère*, semblèrent éclairer les ténèbres des terribles *vingt années au lit*, et remettre un peu de calme dans l'esprit de Jane.

Le désespoir n'habite jamais longtemps dans les jeunes cœurs, et, d'ailleurs, Jane était très courageuse.

« Voilà donc pourquoi maman soupire si souvent en m'habillant, se dit-elle. Et c'est pour cela que tout le monde est si bon pour moi!... Mais Mme Minot se trompe peut-être! Elle s'est bien tourmentée pour Jack pendant les premiers jours, et il est presque guéri maintenant. Je voudrais bien pouvoir demander la vérité au docteur, mais il faudrait lui avouer que j'ai lu cette lettre! Pourquoi l'ai-je touchée?... »

Jane repoussa loin d'elle le malencontreux papier, se releva tant bien que mal, et, après des efforts et des douleurs inouïs, parvint à se remettre sur son sofa. Alors elle poussa un gémissement lugubre. Il lui semblait que les vingt années de maladie, dont parlait Mme Minot, s'étaient déjà écoulées depuis le moment où elle avait quitté sa place.

« J'ai désobéi, se dit-elle, car j'avais promis à Mme Minot de ne pas bouger; je me suis fait mal au dos de nou-

veau; j'ai très mal agi en lisant une lettre qui ne m'appartenait pas, et je suis justement punie de toutes mes fautes!... Ah! je ne suis pas faite pour améliorer les autres vraiment! J'aurais mieux fait de commencer, suivant le conseil de maman, par me corriger moi-même!... »

Elle poussa un second soupir non moins profond que le premier.

« Voilà maintenant que j'ai un autre secret à garder, et je ne voudrais même pas le dire à Merry ou à Molly, car j'en ai trop honte! Mon Dieu, mon Dieu, que j'ai eu tort! Je vais tâcher de me retourner du côté du mur pour apprendre ma leçon, afin que personne ne voie ma figure, car bien sûr ma faute s'est écrite dessus! »

Jane semblait être un petit modèle de sagesse avec son livre, ne laissant de visible que deux petites lèvres rouges qui murmuraient tout bas les règles de la grammaire.

Il est heureusement très difficile aux jeunes coupables de bien jouer la comédie; quand même leurs yeux baissés ne les trahiraient pas, quelque chose d'indéfinissable semble toujours montrer leurs remords et leur honte.

Ordinairement, Jane se tenait étendue bien à plat et bien tranquille. En ce moment, elle était un peu de travers; son pied s'agitait nerveusement, et sur son menton s'étalait un timbre espagnol qui n'y était pas auparavant.

Que ces minutes d'attente lui furent longues et que son cœur battit fort lorsque Mme Minot revint en lui disant gaiement :

« Jack est devenu très sage, et je vois que son amie est de même. Je crois décidément qu'il y a entre vous

une sorte de télégraphe invisible et que chacun de vous est au courant des pensées de l'autre, sans avoir besoin de parler.

— Je n'avais rien d'autre à lire, » répondit Jane toute honteuse de ce compliment immérité.

La petite fille enfouit sa figure dans son livre en voyant Mme Minot chercher sa lettre commencée, et elle ne s'aperçut pas du regard qui lui fut jeté lorsque celle-ci découvrit, collé sur le papier, un petit timbre rouge, témoin de toute l'affaire.

Mme Minot savait que ce timbre était tout près de Jane lorsqu'elle était allée retrouver Jack. Elle avait été au moment de le ramasser pour le porter à son fils, et ne l'avait laissé là que parce qu'elle avait réfléchi que la punition de Frank avait bien son mérite. Elle était donc parfaitement sûre de ne pas se tromper. En outre, elle se rappelait qu'une feuille de papier s'était envolée de dessus la table à ce moment, et était tombée à quelque distance. Or, le timbre et la lettre n'avaient pu se réunir tout seuls. De plus, sur la marge, on voyait la marque d'un petit doigt bleu, et Jane venait justement de dévider de la laine qui déteignait un peu. Tout cela était très clair, et la voix et l'attitude contraintes de Jane ne l'étaient pas moins.

La bonne Mme Minot était toute disposée à lui pardonner son indiscrétion, et cela d'autant plus facilement que la petite fille en était déjà suffisamment punie. Mais la désobéissance avait de grands dangers pour Jane dans l'état de santé où elle se trouvait, et son amie vit aussitôt qu'elle souffrait de corps ou d'esprit, et peut-être des deux.

« J'attendrai qu'elle me le dise, pensa Mme Minot; elle est franche et elle ne tardera pas à m'avouer la vérité. Jane, lui demanda-t-elle bientôt, voulez-vous que je vous fasse réciter votre leçon? Jack a l'intention de se débarrasser de la sienne aussitôt que Frank reviendra. Si vous suiviez son exemple?

— Je veux bien essayer, répondit Jane, mais je ne suis pas très sûre de la savoir. »

Elle s'en tira cependant assez bien, mais le mot *permanent* se trouvant dans sa leçon, elle se souvint de l'avoir vu dans la lettre de Mme Minot, et s'arrêta court.

« Savez-vous ce que cela veut dire? lui demanda Mme Minot pour lui venir en aide.

— Toujours... très longtemps... ou quelque chose comme cela, balbutia Jane, la gorge serrée, les joues en feu.

— Vous souffrez, mon enfant? lui dit affectueusement Mme Minot. Qu'avez-vous? Laissez votre leçon et confiez-moi votre chagrin... »

C'était trop pour Jane. Elle éclata en sanglots et confessa ses méfaits avec componction.

« Je ne l'ignorais pas, répondit Mme Minot, mais j'étais sûre que vous ne me le cacheriez pas longtemps, car sans cela vous ne seriez plus la petite fille franche et honnête que nous aimons. »

Tout en consolant Jane de son mieux, elle lui montra le timbre attaché à la lettre et lui expliqua comment il lui avait tout appris.

« Oh! le vilain vieux timbre d'être allé raconter tout cela, quand je voulais tâcher de me faire pardonner par une confession complète, s'écria Jane en souriant à travers ses larmes.

— Vous devriez le coller dans votre grammaire afin de vous rappeler toutes les conséquences de votre désobéissance, lui dit Mme Minot. De cette façon, cette leçon laisserait peut-être une impression *permanente* sur votre esprit, » ajouta-t-elle, heureuse de voir revenir la gaieté naturelle de la petite fille, et croyant qu'elle avait oublié le contenu de la lettre.

Il n'en était rien, cependant, car Jane ne fut pas plus tôt certaine d'avoir obtenu son pardon qu'elle lui demanda gravement :

« Madame, voulez-vous me parler un peu de cette demoiselle *Lucile Snow?* Si je dois être comme elle, il est bon que je tâche de l'imiter.

— Je suis très contrariée que vous ayez jamais entendu parler d'elle, ma chérie, et cependant, quoique j'espère bien que votre épreuve ne sera pas aussi lourde que la sienne, je crois que son exemple pourra vous aider à la supporter. J'ai connu Lucile pendant bien des années. Tout en ayant cru d'abord qu'elle était très malheureuse, je suis arrivée bien vite à comprendre combien, malgré sa maladie, elle était bonne, utile et même *heureuse.*

— Comment est-ce possible? Qu'est-ce qu'elle faisait donc? demanda Jane oubliant ses propres chagrins, tant elle était étonnée.

— Elle était si patiente que les autres avaient honte de se plaindre de leurs misères, continua Mme Minot, si gaie que sa peine en devenait plus légère, et surtout si bonne et si douce qu'elle semblait tout changer en bien autour d'elle, et qu'elle avait transformé sa demeure en une sorte de sanctuaire, où chacun trouvait de l'aide et des conseils et un modèle de vie exemplaire. Vous voyez,

Jane, que, tout bien considéré, Lucile n'était pas trop à plaindre.

— Si je ne puis pas redevenir ce que j'étais, je tâcherai de lui ressembler, répondit Jane avec émotion. Mais j'espère que je n'en aurai pas besoin, s'écria-t-elle d'un air si décidé, qu'il était évident qu'elle ne se sentait nullement la vocation d'être une sainte malade.

— Je l'espère comme vous, chérie, mais il vous faudra tâcher quand même de rendre aussi profitables que possible les journées qui s'écouleront encore avant votre complet rétablissement. Votre pauvre petit dos est devenu pour vous une sorte de conscience vivante, qui vous apprendra bien vite à obéir, si vous voulez l'écouter, et, quand vous serez remise, vous aurez pris toutes sortes de bonnes habitudes. C'est ainsi que notre petite Lucile, à nous, peut, si elle le veut, donner le bon exemple à tous sans sortir de sa chambre.

— Vous croyez, madame! » s'écria Jane, les yeux pleins de larmes moins amères en entendant ces bonnes paroles qui devaient germer dans son cœur et y fructifier.

Un peu plus tard, les deux frères revinrent ensemble dans la chambre des Oiseaux. La leçon de latin était récitée et la paix rétablie; aussi Jack montra-t-il fièrement à sa petite amie le timbre qu'il avait regagné, car Frank était aussi juste que sévère.

Jane, sans lui en dire la raison, lui demanda le vieux timbre rouge, et le colla dans sa grammaire comme un sceau apposé sur une promesse qu'elle devait tenir.

CHAPITRE VIII

MERRY ET MOLLY

Voyons maintenant comment les deux autres petites filles s'acquittèrent de leur tâche.

Commençons par Merry : son père, M. Grant, était un bon gros fermier actif et laborieux qui n'avait pas d'autre préoccupation que de cultiver ses terres et de procurer à ses enfants plus d'instruction et de bien-être qu'il n'en avait eu lui-même. Sa femme était une maîtresse de maison émérite. Elle ne perdait pas une minute de la journée; mais les soins du ménage l'absorbaient tellement qu'il ne lui restait plus de temps pour penser à des choses plus élevées. Cependant elle était toujours prête à venir en aide aux pauvres et aux malades.

Tom, Dick et Harry, les frères de Merry, étaient trois grands garçons de seize, dix-huit et vingt ans. Les deux premiers s'occupaient de la ferme, et l'aîné, Harry, s'était mis dans le commerce depuis peu. Tous trois avaient bon cœur, et ils ne manquaient pas de qualités; mais ils étaient brusques et mal élevés, et, tout en aimant beaucoup Merry, ils la taquinaient sans cesse à cause de ses *airs de belle dame*. C'est ainsi qu'ils appelaient la

distinction naturelle de leur petite sœur et son amour du *beau* sous toutes les formes. Merry elle-même était une jolie jeune fille d'une quinzaine d'années. On se demandait comment cette plante délicate avait fait pour fleurir dans ce rude milieu; elle ressemblait si peu à ceux qui l'entouraient, qu'on eût dit une rose rare éclose au milieu d'un champ de trèfle.

Les goûts artistiques de Merry, que personne ne comprenait dans sa famille, la rendaient un peu malheureuse. Cependant chacun l'aimait à sa manière, et son père l'adorait. Il n'avait pas de plus grand plaisir que de la regarder; mais il ne se doutait nullement de ce qui lui manquait, et la fillette elle-même ne le savait peut-être pas très bien.

Lorsque ses amies fondèrent leur nouvelle société, Merry résolut non seulement de s'efforcer d'aimer le travail pour son propre compte, mais encore d'amener toute sa famille à partager son goût pour *les jolies choses*. Merry aimait aller en classe, lire des histoires et même s'essayer à en écrire; mais elle n'aimait ni balayer les chambres, ni essuyer les meubles, ni coudre; et tous les ouvrages domestiques que sa mère voulait lui faire apprendre étaient pour elle autant de corvées.

« Je commencerai aujourd'hui même, se dit-elle un soir pendant le souper, et il faudra que je leur prouve ainsi à tous que je tiens tout autant à faire mon devoir qu'à être distinguée. »

Elle regarda autour d'elle d'un air pensif. Certainement il n'y avait rien de bien attrayant pour un admirateur du beau.

La grande chambre qui servait de salle à manger bril-

lait de propreté; mais, excepté un charmant géranium posé par Merry devant la fenêtre, rien n'y était joli. Ceux qui y dînaient n'étaient peut-être pas non plus ce que l'on pouvait désirer sous le rapport de l'élégance. Ils mangeaient avec leur couteau, parlaient la bouche pleine, et riaient à tout propos un peu gai à gorge déployée. Cependant Tom, Dick et Harry étaient de remarquables spécimens de la race américaine; le fermier, hâlé par le soleil, n'en avait pas moins la figure la plus bienveillante qu'on pût voir, et la maîtresse de maison était le type d'une bonne ménagère. Cette dernière regardait souvent sa fille et semblait prendre plaisir à contempler ce front intelligent, ces yeux limpides et cette bouche souriante; c'était une joie pour elle d'écouter la voix douce de sa fille, qui résonnait d'autant plus harmonieusement au milieu des grosses voix du fermier et de ses fils.

Le soir dont nous parlons, Merry avait l'air si absorbée que son père le remarqua aussitôt.

« A quoi pensez-vous, mignonne? lui demanda-t-il. Qu'est-ce qui vous préoccupe comme cela? Venez me confier vos secrets. »

Il se leva et alla s'installer devant le poêle où séchaient trois paires de gros souliers crottés. Ces souliers en évidence faisaient le désespoir de Merry, mais il n'y avait pas moyen de faire entendre raison à ses frères.

« Papa, lui dit-elle, je vous dirai mes secrets aussitôt que j'aurai aidé la bonne à débarrasser tout cela. Reposez-vous donc aussi, maman. Roxy (c'était le nom de la bonne) et moi nous pourrons bien faire l'ouvrage toutes seules. »

La petite fille avança si gentiment le fauteuil à bascule auprès du poêle que Mme Grant se laissa tenter.

« Ce n'est pas de refus, dit-elle, car je suis sur pied depuis cinq heures du matin, et je commence à être fatiguée. Mais rangez bien les provisions dans le garde-manger et ne laissez pas la porte ouverte. Surtout n'y laissez pas entrer Minette. »

Mme Grant prit son tricot; elle ne savait pas rester inoccupée un seul instant. Tom se balança sur sa chaise en se servant d'un brin de paille en guise de cure-dent. Dick se munit d'un petit pot d'huile spéciale d'une nouvelle invention et en enduisit les souliers pour les rendre imperméables. Harry prit son livre de compte d'un air affairé, et M. Grant bourra sa pipe.

Merry, par extraordinaire, s'acquitta consciencieusement de sa tâche. Quand elle revint enfin, tous l'accueillirent avec cette sorte de sympathie muette qu'ils en avait toujours pour « la petite. » Mais elle alla s'asseoir sur les genoux de son père.

« Eh bien, Merry, je vous écoute, lui dit M. Grant en l'embrassant.

— Je suis sûre que vous allez trouver cela bête, balbutia-t-elle.

— Je ne serais pas étonné qu'il s'agît d'une poupée, dit son père en caressant ses cheveux soyeux.

— Oh! papa, il y a au moins deux ans que je n'ai touché une poupée! Non, ce n'est pas cela, mais je voudrais avoir une jolie chambre comme celle que Mme Minot a arrangé pour Jane Peck. Je ferais tout moi-même, et il ne me faudrait pas grand'chose, car je n'ai pas la prétention de la rendre aussi jolie que la sienne. »

Merry avait trouvé le courage d'exprimer hardiment ses désirs, quoiqu'elle sût fort bien que ses frères allaient rire à ses dépens. Ils n'y manquèrent pas, et Mme Grant s'écria toute surprise :

« Mais que pouvez-vous désirer comme chambre, Merry? Je vous ai, Dieu merci, appris à bien tenir celle que vous avez, et vous avez même la permission d'y faire du feu toutes les fois que vous le voulez.

— Elle est propre, oui, mais elle est si nue, et j'aimerais tant qu'elle fût jolie! »

Les yeux de Merry, tandis qu'elle parlait ainsi, se tournèrent vers son géranium. Son père avait suivi son regard.

« Je suis de votre avis, mignonne, lui répondit-il, cette plante est jolie, mais je préfère ma petite Merry à toutes les fleurs du monde.

— Oh! papa, interrompit la petite fille, tout heureuse de trouver l'occasion de demander l'une des choses qui lui tenaient le plus au cœur, je voudrais tant que vous eussiez aussi le goût des fleurs. Si vous m'en donniez, je les mettrais devant la fenêtre, et je suis sûre que vous finiriez par les aimer. Maman dit que ce n'est pas propre dans un appartement, mais je les soignerais si bien que cela ne salirait rien du tout.

— La première fois que j'irai en ville, vous viendrez avec moi et vous choisirez toutes celles que vous voudrez, lui dit son père avec bonté.

— Oh! merci, papa, s'écria Merry en l'embrassant. A présent, si maman me permettait de son côté d'arranger ma chambre à ma guise, je ne demanderais plus rien, et je ferais toutes mes corvées de ménagère de

bonne grâce, pour bien vous montrer que je ne suis pas ingrate. »

Mme Grant se laissa toucher.

« Vous pourrez prendre tout ce qu'il vous plaira dans la grande armoire du grenier, lui dit-elle. Il y a là une masse de vieilleries qui viennent de votre grand'-mère, et que je laisse manger aux mites parce que je n'ai pas le courage de m'en débarrasser à cause d'elle. Faites-en tout l'usage qu'il vous plaira, mais n'oubliez pas vos promesses.

— Soyez tranquille, mère, j'arrangerai ma chambre dès demain, et le soir je serai prête à vous montrer ce que j'entends par une *jolie chambre.* »

Merry était radieuse de bonheur. On eût dit qu'une nouvelle fleur venait d'éclore dans la vieille salle de la ferme.

Le lendemain, pendant cette même journée de pluie où Jane s'attira tant de chagrins, Merry était absorbée dans ses arrangements. Elle avait trouvé au grenier des trésors infinis, et, sans s'inquiéter des nombreux trous produits par les mites, elle tâcha d'imiter de son mieux le confortable et l'élégance qui régnaient chez Mme Minot.

De vieux rideaux de damas rouge furent posés aux fenêtres et donnèrent un joyeux reflet au papier gris qui couvrait les murs. Une couverture de même couleur fut étendue sur le lit; un joli châle placé sur la table fit un tapis merveilleux; il fut utile de cacher quelques parties un peu avariées sous des livres et des boîtes, mais c'était là un détail insignifiant, et le résultat n'en était pas moins charmant. Le petit poêle qui était dans la che-

minée fut relégué à la cave et remplacé par des chenets brillants. Des flambeaux de cuivre poli furent mis sur la cheminée. Le cadre de la glace qui la surmontait, recouvert de velours vert, fut relevé par quelques nœuds rouges qui firent miracle aux yeux de Merry. A côté des flambeaux, la petite fille plaça un brillant flacon d'eau de Cologne presque vide, une pelote toute neuve et un coquillage rose dans lequel elle avait mis ses quelques bijoux. C'était superbe.

En attendant de plus jolis tableaux, Merry emprunta au grenier trois vieilles gravures. La première n'était pas précisément gaie, c'était un mausolée entouré de saules pleureurs. La seconde était une éruption du Vésuve d'un effet tragique. La baie de Naples tout entière semblait éclairée par des feux de bengale; le Vésuve et le ciel étaient d'un rouge violet, et des formes indistinctes, qui pouvaient être à volonté des hommes ou des animaux, étaient étendues sans vie sur le rivage. La troisième seule rachetait la sévérité des autres : elle présentait une ronde d'enfants autour d'un *mai*.

Ceci fait, Merry mit une bûche dans la cheminée et regarda son œuvre avec complaisance.

« A présent, se dit-elle, je vais aller chercher tout mon monde. Je serai bien surprise si je ne récolte pas des compliments, car c'est charmant. Dorénavant, quand tout me paraîtra sombre et triste autour de moi, je viendrai me remettre de bonne humeur *chez moi*. »

La nuit était à peu près venue, la petite fille alluma ses deux bougies. Cela devait lui permettre de montrer toutes ses richesses à la fois. Malheureusement le feu fumait; elle dut entr'ouvrir nne fenêtre, et pendant son absence,

un vent mal intentionné fit voltiger l'étoffe d'un rideau près des lumières, et quand, ayant été chercher « tout son monde, » Merry revint en triomphe suivie de toute sa famille, elle trouva la chambre en feu. La moitié de son travail était perdu.

L'incendie fut éteint en un clin d'œil, mais les moqueries ne furent pas épargnées à la coupable.

Sa mère la gronda sur son étourderie et gémit des dégâts; ses frères la taquinèrent sans pitié, et la pauvre Merry courut se réfugier dans les bras de son père qui eut toutes les peines du monde à la consoler.

Tel fut le résultat des efforts de Merry.

Molly eut encore plus de peine et moins de succès que ses amies.

Elle était orpheline; son père, M. Bemis, était un riche meunier, tout occupé de ses moulins. Il partait chaque matin avant l'aurore, et, lorsqu'il revenait le soir, il avait toujours tant de journaux à lire, de comptes à régler ou de personnes à voir qu'il apercevait à peine ses enfants. Il avalait son thé en quelques minutes, disait un mot à Molly, donnait un baiser à Boo et repartait aussitôt.

Miss Bat était si active et si capable, quand Mme Bemis l'avait prise à son service quinze ans avant, que le meunier s'imaginait qu'elle était toujours la même. Une femme se serait vite aperçue qu'elle était devenue vieille et insouciante, que'lle négligeait les enfants et que tout allait de travers dans la maison, mais M. Bemis ne s'en doutait même pas.

Miss Bat trouvait qu'elle avait suffisamment rempli son devoir de gouvernante, quand elle avait préparé les

repas et veillé à ce que le feu ne prît pas à la maison. Elle soignait les enfants lorsqu'ils étaient malades, mais elle ne s'en inquiétait pas autrement.

Mme Bemis étant morte peu après la naissance de Boo, le frère et la sœur avaient toujours été privés des soins et des caresses d'une mère. Cependant Molly avait eu une enfance très heureuse; elle avait pleinement joui de sa liberté, et Boo et ses animaux favoris avaient suffi jusque-là à son bonheur.

Mais depuis quelque temps, elle commençait à s'apercevoir de ce qui lui manquait et à en souffrir.

« Papa est trop occupé, se disait-elle souvent, mais miss Bat devrait avoir plus de soin. Elle est payée pour cela, et Dieu sait qu'elle n'a pas trop d'ouvrage; mais si je lui demande la moindre des choses, elle gronde et me répond que *la jeunesse doit apprendre à se servir elle-même.* Ce n'est pourtant pas ce qu'elle fait pour papa qui lui prend bien du temps!... J'ai beau soigner Boo autant que possible, je ne peux pas laver ses affaires et je n'ai rien de propre à lui mettre! Je me plaindrais bien à papa, mais à quoi cela servirait-il? Il me répondrait : « Oui, mon enfant, oui, je m'en occuperai, » et il n'en ferait ni plus ni moins. »

C'est ainsi que se lamentait Molly quand elle avait quelque nouveau sujet de chagrin. Si ses amies n'étaient pas là pour écouter ses doléances et la consoler, elle se réfugiait dans le hangar, appelait, ses neuf chats, s'installait dans un grand panier à vanner le blé, se voilait la figure de ses cheveux et se livrait toute seule à son chagrin.

Les chats de Molly avaient vite appris à connaîter

cette habitude et ils faisaient de leur mieux pour chasser les nuages qui obscurcissaient, de temps à autre, le bonheur de leur petite maîtresse. Les uns grimpaient sur ses genoux et faisaient entendre un sympathique *ronron;* d'autres s'asseyaient gravement en face d'elle et la regardaient avec des yeux clignotants et un regard si profond qu'il lui semblait avoir devant elle de vrais Salomons prêts à lui donner les meilleurs conseils. Enfin, les plus petits chats folâtraient autour d'elle et exécutaient tant de cabrioles qu'il arrivait un moment où elle était distraite malgré elle et partait d'un éclat de rire. Alors son accès de tristesse était à moitié passé; elle sortait de son panier, arrangeait ses cheveux et renvoyait ses consolateurs en leur distribuant force caresses et victuailles, et en leur adressant les paroles suivantes :

« Mes chéris, nous perdons notre temps; quand même nous pleurerions jusqu'à demain, cela ne nous avancerait à rien; mais j'imagine que si nous sommes bien sages, tout finira par aller mieux. »

Elle allait ensuite faire une partie de cache-cache avec Boo, ou une promenade en bateau, ce qui ne manquait pas de la remettre tout à fait de bonne humeur.

La tâche que Molly s'était imposée consistait à réformer non seulement l'état particulier de Boo, mais aussi l'état général de la maison.

Ce fameux samedi où les trois amies commençaient leurs essais chacune de leur côté, Molly se mit à penser :

« Je vais m'imaginer que je suis à Siam, dans la maison d'un naturel du pays, et que j'ai à lui apprendre bien des choses. Miss Bat va être stupéfiée, mais je ne lui dirai rien. Ce sera très drôle! »

Elle jeta les yeux autour d'elle. La salle à manger était dans un tel désordre que, si les Siamois vivent ainsi, il est grand temps qu'on aille les civiliser. La table n'était pas débarrassée; il y avait du café, du pain, des coquilles d'œufs et des épluchures de pommes de terre tout au travers de la nappe. Une unique saucisse trônait au milieu d'un grand plat, le chat ayant déjà emporté la moitié de ce qui restait sur la table, ce qui n'avait rien de surprenant. Les meubles étaient couverts de poussière, le poêle malpropre et le tapis plein de miettes de pain. Boo, assis sur le sofa, la main passée dans un trou du dossier, était très occupé à chercher les trésors qu'il y avait cachés comme une vraie petite pie voleuse. Molly s'imaginait avoir suffisamment soigné et arrangé son petit frère le matin; mais je ne sais comment il se fit que, ce jour-là, elle le vit tel qu'il était en réalité. Elle soupira en songeant à la corvée qui l'attendait. Ce n'était pas une petite affaire de laver Boo de fond en comble et de démêler complètement chacune de ses boucles de cheveux.

« Je vais d'abord débarrasser tout cela, » se dit Molly en prenant une pile d'assiettes avec une énergie qui promettait de nombreux dégâts.

Miss Bat, qui se traînait languissamment dans la cuisine, fut tellement surprise d'entendre Molly lui demander poliment de l'eau chaude et des torchons propres, qu'elle faillit en laisser tomber sa tabatière.

« Quelle est cette nouvelle lubie? lui demanda-t-elle. Vous ne vous inquiétez pas de cela habituellement. Enfin! cet accès d'ordre ne durera pas. Je ferai aussi bien d'en profiter aujourd'hui. »

La vieille fille lui donna les objets demandés, puis rajusta ses lunettes sur son nez et examina Molly des pieds à la tête. Quel spectacle extraordinaire! Molly avait un tablier blanc, et ses longs cheveux étaient nattés au lieu de flotter en désordre sur ses épaules.

« Hem! » fit miss Bat sans autre conversation.

Molly, tout heureuse de voir cette stupéfaction, se mit à l'ouvrage en riant. Une heure après, il y avait de nombreux changements dans la demeure des *Siamois* : la table était débarrassée, la cheminée balayée et essuyée, et les déchirures du sofa relevées avec des épingles, en attendant qu'on eût le temps de les raccommoder d'une manière moins sommaire. Je ne dis pas qu'il n'y eût pas encore des miettes de pain dans quelques coins, ni un peu de cendres autour du poêle et de la poussière sur certains bâtons de chaises; mais il ne faut pas trop exiger des commençants, et Molly avait fait de son mieux.

Ravie de son œuvre, et toute prête à continuer aussitôt qu'elle aurait décidé par quel bout commencer, Molly s'assit pour mieux réfléchir à ce qui lui restait à faire. La vue de Boo lui fit pousser un gémissement lugubre.

« Que de peines il va me donner! pensa-t-elle. Il s'amuse trop bien pour le déranger en ce moment. Je vais commencer par ranger ma chambre, et après je chercherai pour Boo des habits propres. »

Mais elle fut si découragée de trouver le feu de sa chambre éteint, qu'elle s'accorda encore quelques instants de repos. Elle se pelotonna toute frissonnante dans un manteau et se mit à lire un des livres qu'elle avait

reçus le jour de Noël : *La Mine d'or de Nelly*. Le temps passa si vite dans cette agréable occupation, que la cloche du dîner la surprit ainsi. Elle tressaillit, jeta son livre de côté et se précipita à bas de son canapé. En arrivant dans la salle à manger, elle constata que Boo y avait construit un chemin de fer avec des livres et des morceaux de charbon. Sur ces rails d'une nouvelle espèce, le petit garçon faisait voyager son traîneau chargé du chien de carton, d'un des malheureux petits chats de Molly et des restes de la saucisse. La chambre, propre il y a quelques heures, ne l'était plus.

« Hélas! soupira Molly, pourquoi les enfants ne peuvent-ils pas jouer proprement? Je laverai Boo tout de suite après le dîner; cela l'empêchera de faire des bêtises pendant quelque temps. »

Elle ajouta tout haut :

« Miss Bat, voudriez-vous avoir la bonté de me donner deux seaux d'eau chaude et la petite baignoire de Boo? j'en aurai besoin tout à l'heure.

— Qu'en voulez-vous faire, Molly?

— Je veux laver Boo, il en a assez besoin. »

Molly ne put s'empêcher de rire; son petit frère venait encore de se barbouiller en mangeant, et sa figure était de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

« *Mademoiselle Molly*, dit miss Bat en scandant ses paroles, vous allez me faire le plaisir de laisser votre frère tranquille. Vouloir faire prendre un bain à un enfant au beau milieu de la journée quand il vient de dîner et qu'il a mal à la gorge par-dessus le marché, c'est insensé. Débarbouillez-le tant que vous voudrez, mais je ne vous permettrai jamais de lui faire prendre un

bain par un froid pareil. C'est vouloir le rendre malade! »

Molly dut se soumettre, mais elle le fit bien à contre-cœur. En partant avec Boo, elle dit fièrement à miss Bat :

« Quoi que vous fassiez, je baignerai Boo. Il en a besoin, et je ne veux pas qu'il ressemble à un animal sauvage!... J'en demanderai ce soir la permission à papa; il ne me la refusera pas! »

Après avoir refait son feu et débarbouillé Boo, Molly regarda sa propre chambre en désordre et s'écria :

« Miséricorde! Il faut d'abord ranger tout cela, et puis je m'occuperai des raccommodages, si je puis retrouver mon dé. »

Elle passa en revue son cabinet de toilette, sa commode, sa table, et trouva partout une telle confusion que le courage faillit lui manquer.

Rien n'était en état, pas même sa robe des « dimanches, » à laquelle il manquait deux boutons, ni son chapeau habillé, qui n'avait plus d'élastique. Des jupons, des bottines, des livres, des jouets, traînaient dans tous les coins; ses tiroirs étaient un vrai chaos de cols froissés, de gants dépareillés, de rubans fanés, de crayons et de bouts de papier.

« Mme Minot n'aurait guère bonne opinion de moi si elle voyait ce fouillis! » s'écria Molly en se rappelant que cette dame avait dit un jour qu'elle jugeait le caractère d'une petite fille rien qu'en inspectant l'un de ses tiroirs.

« C'est honteux, Molly, rangez vite tout cela, » continua-t-elle en prenant tous ses tiroirs les uns après les autres et en les renversant sur le tapis.

C'était une besogne longue et fastidieuse; la nuit vint

avant qu'elle fût finie. Une grande pile d'objets à raccommoder s'accumula sur la table de Molly, sans qu'on pût savoir comment elle ferait pour les réparer, car la boîte à ouvrage de la petite fille était pleine de noisettes et son dé était décidément égaré.

Cependant, à la fin, tout fut rangé.

« Il faudra que je demande de l'argent à papa pour acheter tout ce qui me manque, dit Molly. Je n'ai plus rien. Ah! que je suis contente d'avoir fini! Je n'en peux plus! C'est bien difficile d'avoir de l'ordre. »

Aussitôt que M. Bemis eut fini de souper, sa fille se hâta de lui dire avec volubilité :

« Papa, voudrez-vous me donner de l'argent pour acheter un dé, des ciseaux, des boutons, des crochets et toutes sortes d'autres choses comme ça pour arranger les affaires de Boo? Il avait hier un trou à son pantalon neuf! Et n'est-ce pas que je puis le laver et le baigner? Il est par trop malpropre. Miss Bat ne veut pas me donner de baignoire. Voulez-vous, dites?

— Certainement, Molly, répondit M. Bemis. Faites tout ce que vous voudrez, mais ne me retenez pas. Si je ne pars pas à l'instant, je manquerai Johnson, et il faut absolument que je le voie. »

M. Bemis tira sa bourse, donna deux dollars à Molly et partit à la hâte. Il avait à peine entendu ce que lui avait dit sa fille, et il avait une idée vague que Boo avait avalé des boutons, et que miss Bat s'était promenée on ne sait où dans une baignoire; mais c'était si important de retrouver Johnson qu'il ne chercha même pas à éclairer ces mystères.

Molly, forte de la permission de son père, se fit obéir.

Quelle terrible soirée pour le pauvre Boo! On l'arracha à ses jeux une heure plus tôt que de coutume; on le mit dans l'eau de vive force, et il fut vigoureusement frotté, savonné, lavé et essuyé, malgré des cris perçants qui amenèrent miss Bat à son secours.

La vieille fille trouva la porte fermée.

Elle gémit de loin avec la victime, gronda le tyran par le trou de la serrure et prédit une attaque de croup.

« Il grogne toujours quand on le lave, lui cria Molly par l'autre côté du trou de la serrure; mais, puisque vous ne vous décidez pas à le tenir convenablement, je m'en chargerai, et il faudra bien qu'il s'y habitue. Je ne veux pas entendre dire autour de moi qu'il est abandonné. »

De grosses larmes tombèrent des yeux de Molly dans la baignoire. Cette corvée lui était aussi pénible qu'à Boo, mais elle voulait aller jusqu'au bout coûte que coûte.

Quand l'opération du lavage fut terminée, Molly entreprit celle non moins longue et non moins difficile du démêlage des boucles rebelles de Boo. Cela réussit mieux, grâce à des bonbons et à des histoires à l'infini. Enfin, elle lui mit la robe de nuit à laquelle elle avait recousu tous les boutons partis, et le déposa dans son berceau, exténué, mais frais comme une rose de mai.

Molly, très fatiguée elle-même de sa journée, ne tarda pas à se coucher. Elle croyait ses peines finies; mais, au milieu de la nuit, elle fut réveillée en sursaut par des accès de toux. Elle courut au berceau de Boo, et de là dans la chambre de miss Bat pour chercher du secours.

« J'en étais sûre! s'écria celle-ci. Apportez-moi votre frère et ne vous désolez pas comme ça. Ce ne sera rien,

VIII



MERRY ET MOLLY

j'espère, mais cela vous apprendra à m'obéir. On ne baigne pas impunément ni les autres ni soi même, tant qu'il n'y a pas trois heures au moins écoulées depuis le dîner. »

Molly, très peinée, remit son petit malade aux soins de miss Bat et alla se recoucher. Elle versa des larmes amères avant de se rendormir et se promit pour la suite de s'informer du danger des choses avant d'agir. Il faut de la lumière en tout, même dans les bonnes intentions. Heureusement son imprudence n'eut pas de suites graves.

C'est ainsi que se terminèrent les premiers essais des trois petites filles. Leurs efforts avaient abouti à un échec, mais elles n'abandonnèrent pas pour cela la partie. Réussirent-elles mieux une autre fois? C'est ce que la suite va nous apprendre.

CHAPITRE IX

LE CLUB DES DÉBATS

« Les vacances sont finies, dit un jour Frank à Gustave, il faut penser aux choses sérieuses. Si nous convoquions le club pour ce soir? Qu'en dites-vous?

— C'est une bonne idée. Chez qui et sur quel sujet? demanda laconiquement Gustave.

— Chez qui? Chez les Minot donc. Quel sujet? *Les filles ont-elles le droit d'aller au collège avec nous? Leur éducation, par l'externat, peut-elle être commune avec la nôtre?* C'est là un problème qui préoccupe tous les esprits. Puisqu'il faut que nous arrivions à voter *pour* ou *contre*, autant l'examiner tout de suite sous toutes ses faces, de manière à nous faire une opinion réfléchie sur une question si importante. »

Frank et les autres membres du club avaient la conviction que leurs débats ne pourraient manquer de jeter une grande clarté sur cette matière délicate.

« C'est entendu, dit Gustave. Holà, Edouard, le club des Débats se réunira ce soir à sept heures précises chez les Minot. Faites-le savoir autour de vous.

— Je n'y manquerai pas, » répondit Edouard.

Gustave reprit d'un ton paternel :

« Les dames ne seront pas admises ce soir. Ne comptez ni sur leur présence, ni sur leurs applaudissements, mon fils.

— Tant pis, fit Édouard.

— Impossible de faire autrement, dit Frank. Les autres ne tiennent pas à avoir des auditrices et prétendent qu'elles les gênent et qu'elles gâtent leur plaisir. Je suis bien obligé de faire de temps en temps ce qu'ils veulent; mais, quant à moi, la présence des filles ne me gêne nullement, elle m'est au contraire très agréable, » ajouta-t-il.

Ses amis se mirent à rire. Le *triangle*, comme on appelait souvent Édouard, Gustave et Frank, était renommé pour sa gaieté.

« En revanche, reprit Gustave, il faudra avoir une soirée dansante à la maison, la semaine prochaine. Cela amusera les petites et nous aussi. »

Gustave Burton avait trois sœurs, deux cousines et quatre tantes, sans compter une mère et une bonne grand'mère, toujours prêtes à contenter le moindre de ses désirs. Aussi la joyeuse jeunesse de Harmony se réunissait souvent pour s'amuser dans les grands salons de Mme Burton.

« Comment vont les affaires? demanda Frank à Édouard, qui était dans une maison de commerce depuis quelques mois.

— Assez mal. On dit qu'elles reprendront au printemps. M. Paul est content de moi, mais vous me manquez terriblement, mes amis. »

Édouard passa l'un de ses bras autour du cou de Gus-

IX



FRANK FRAPPA TROIS COUPS SUR LA TABLE.

tave et l'autre autour de celui de Frank, et il soupira comme s'il regrettait profondément de ne plus être des leurs.

« Vous devriez abandonner tout cela et venir au collège avec moi l'année prochaine, lui dit Frank, qui se préparait à entrer à l'université de Boston.

— Non, mille fois *non;* j'ai fait mon choix et je ne veux pas changer maintenant. N'essayez pas de me tenter, ce serait inutile... Adieu et à ce soir. »

Le soir venu, la salle du club fut éclairée. Frank et Édouard arrivèrent bientôt en transportant Jack dans sa chaise longue; Ralph entra derrière eux, et ils furent suivis de près par Joë et par les deux derniers membres du club, Walter Smith et Grif Bark.

Quand sept heures sonnèrent, le président Frank s'assit dans le grand fauteuil qui lui était destiné. Chacun de ses collègues prit sa place autour de la table et Gustave alla chercher un gros livre relié. Gustave était secrétaire du club, mais ses amis prétendaient qu'il était trop prodigue d'encre. Les pages du registre public en faisaient foi.

Chacun se renversa sur son siège et mit ses mains dans ses poches. La précaution était nécessaire, car personne n'ignore qu'il est impossible qu'un garçon ne fasse pas de bêtises s'il a la libre disposition de ses mains.

Frank frappa trois coups sur la table avec un vieux maillet de crocket qu'on avait diminué de la moitié de son manche.

La séance était ouverte.

« Messieurs, dit le président avec dignité, nous allons

d'abord nous occuper des affaires du club. Après cela, nous passerons à l'ordre du jour. Le secrétaire va nous lire le compte rendu de la dernière séance. »

Gustave se leva, toussa et lut ce qui suit :

« Le club s'est réuni le 18 décembre chez M. Gustave « Burton. Le sujet des débats était : *Lequel est le plus « amusant, l'hiver ou l'été?* La séance a été orageuse. Les « votes ayant été égaux pour ou contre, rien n'a été ré- « solu.

« Joë Flint a eu cinquante centimes d'amende pour « avoir manqué de respect au président.

« On a réuni une somme de huit francs pour « payer des vitres cassées en jouant par les membres « du club.

« Walter Smith a été nommé *secrétaire* pour l'année « suivante, et le président *Frank Minot* a fourni un nou- « veau registre. »

« C'est tout, dit Gustave en se rasseyant.

— Personne n'a rien à ajouter? » demanda Frank.

Edouard se leva, et dit d'une voix mal assurée, comme s'il eût craint de voir mal accueillir sa motion :

« Messieurs, je demande l'adjonction d'un nouveau membre. Bob Walker voudrait faire partie de notre club. Cela lui serait bon. Nous devrions l'accepter. Le voulez-vous? »

Chacun prit un air soucieux et Joë s'écria d'un ton brusque :

« Non, Bob est un méchant garnement : nous n'avons pas besoin de lui, qu'il aille avec ses pareils.

— C'est justement là ce que je voudrais éviter, reprit Edouard. Bob a beaucoup de cœur; mais il est orphelin,

personne n'a veillé sur lui, et il a fait des sottises comme nous en aurions sans doute fait nous-mêmes dans sa triste situation. Je suis persuadé qu'il changerait si nous lui permettions d'être des nôtres. Voyons, donnez-lui cette chance de se réchapper. »

Édouard jeta un regard de supplication sur Gustave et Frank. Il savait que, si ces deux-là voulaient le soutenir, sa cause serait gagnée. Mais Gustave hocha la tête, et Frank répondit seulement :

« Édouard oublie que notre règle nous interdit d'être plus de huit. Nous sommes au complet.

— Je suis trop occupé pour venir à toutes les réunions, dit Édouard; je donnerai ma démission, et Bob prendra ma place. »

Il fut interrompu par des protestations énergiques.

« Non, non! Nous ne voulons pas de cela. Nous n'acceptons pas votre démission ! » crièrent ses amis tous à la fois.

Joë, qui ne savait jamais être agréable tout à fait, s'écria :

« Vous nous préparez là une mauvaise opération; l'échange d'un cheval borgne contre un aveugle ne peut tenter personne.

— Grand merci, dit Édouard; le fond de votre avis est flatteur, mais la forme ne l'est guère. »

Jack demanda la parole :

« Je suis le plus jeune et je ne vous manquerai pas : que Bob prenne ma place! » s'écria-t-il.

Il voulait soutenir Edouard à tout prix.

« Cela pourrait sans doute aller comme cela, murmura Frank d'un air indécis, cependant... »

Ralph l'interrompit :

« Il vaudrait mieux, dit-il, faire une nouvelle loi qui porterait notre nombre à dix, et admettre avec Bob, Tom Grant, qui a demandé aussi à se joindre à nous. »

Walter applaudit et Joë grommela. L'un aimait le grand frère de Merry et l'autre, non.

« Voilà une bonne idée, cria Gustave. Aux voix!

— Auparavant, reprit Édouard d'une voix sérieuse, je voudrais demander à tous si vous êtes disposés à voir Bob en bons camarades, même en dehors du club. A quoi servirait-il de l'accueillir ici, si vous devez lui tourner le dos partout ailleurs?

— Moi, je vous le promets, » s'écria Jack prêt à imiter en tous points son ami bien-aimé.

Les autres donnèrent alors leur adhésion pour ne pas se laisser dépasser par leur plus jeune collègue.

« Bravo! cria Édouard enchanté, à nous tous nous pourrons faire grand bien à Bob; mais, entre nous soit dit, il n'y avait pas de temps à perdre. Ce pauvre garçon s'est tant vu repousser par nous tous qu'il est allé chercher de mauvaises distractions partout. Ainsi, il s'est mis a fumer. Nous ne l'accepterons que s'il s'engage à abandonner et son cigare et ceux qui lui en ont donné la mauvaise habitude. Gustave, vous pourrez l'aider de vos conseils.

— Bien volontiers, répondit Gustave avec chaleur. N'ai-je pas eu la sottise de vouloir fumer, moi aussi, autrefois? Heureusement, j'ai eu la raison de cesser pour faire plaisir à mon père. »

Édouard ne pouvait mieux s'adresser.

« Vous, messieurs, continua-t-il en se tournant vers

les autres, vous ferez beaucoup pour Bob, rien qu'en ne lui reprochant pas son passé et en l'accueillant gentiment. Et quant à moi, mes amis, je suis prêt à faire tout ce que vous voudrez pour vous remercier de m'avoir accordé son admission. »

Édouard reprit sa place d'un air radieux. Son procès était gagné. Le vote fut unanime. Toutes les mains se levèrent sans en excepter même celle de Joë. Bob et Tom furent dûment élus, et comme nous n'aurons pas l'occasion d'assister à une autre séance du club, nous dirons dès à présent qu'ils se montrèrent dignes de l'honneur qui leur avait été fait, et que leurs collègues n'eurent pas à se repentir d'avoir accédé aux désirs du bon Édouard.

Cet incident clos, le président passa à l'ordre du jour. Les débats du club n'étaient jamais bien longs. Ce n'était le plus souvent qu'un prélude aux rires et aux jeux.

Mais cette fois la question était grave.

« *Les filles ont-elles le droit d'aller au collège avec nous?* dit Frank d'un ton solennel. Délibérons : Ralph, Gustave et Édouard sont sans doute *pour*, et Joë, Walter et Grif *contre*.

— Mais non, monsieur le président, interrompit Walter, je suis au contraire de votre côté. »

Cette déclaration, faite avec une évidente conviction, fut accueillie par un franc éclat de rire.

Mais alors Joë se leva.

« Je parlerai donc pour deux seulement, dit-il, car il est évident que Jack va prendre le parti des filles. Elles le gâtent trop pour qu'il puisse en être autrement. »

Joë n'avait pas un caractère des plus aimables; les

petites filles ne l'aimaient guère, et lui les considérait comme un fléau. Il ne perdait pas une occasion de leur dire son opinion, ce qui ne contribuait pas à modifier leur manière d'être à son égard.

« Parlez, on vous écoute, s'écria le président.

— Eh bien, dit Joë un peu interloqué (il s'apercevait un peu tard des difficultés que présentait son entreprise), eh bien, je ne crois pas que les filles puissent venir au collège avec nous. A quoi bon d'ailleurs? Personne ne les désire et elles feraient bien mieux de rester chez elles à raccommoder leurs bas.

— Et les vôtres aussi, sans doute, interrompit Ralph, qui avait tant de fois entendu mettre en avant cet argument, qu'il en était las.

— Certainement, c'est pour cela qu'elles sont au monde. J'admets qu'on leur donne une certaine instruction, mais, même dans ce cas, j'aimerais autant qu'elles ne fussent jamais mêlées à nos propres études.

— Vous l'aimeriez même *mieux,* dit Édouard avec animation. Si Mabel n'était pas toujours avant vous, vous auriez une chance d'être quelquefois le premier de votre division.

— Si vous continuez à m'interrompre ainsi, je n'aurai pas fini avant une demi-heure, » continua Joë, qui savait parfaitement que l'éloquence n'était pas son fort, mais qui voulait aller jusqu'au bout, puisqu'il avait tant fait que de commencer.

Cette menace fit taire les plus impétueux, et Joë acheva son « discours » au milieu d'un silence glacial.

« Pour moi, dit-il en bredouillant, il est certain que les filles ne peuvent être d'aucune utilité au collège. Vous

dites qu'elles sont aussi intelligentes que nous? Cela n'est pas prouvé du tout. Voyez combien il y en a qui pleurent pour apprendre leurs leçons, qui ont des maux de tête après le moindre travail, et qui crient tout le temps de la récréation, qu'on leur a fait « des injustices!... » Non, messieurs, les filles ne sont pas faites pour apprendre grand'chose, et, quand même elles voudraient nous imiter, elles ne le pourraient pas. Moi je n'ai pas de sœur, mais je ne le regrette nullement, car, si j'en juge par ceux qui en ont, elles ne servent à rien du tout. »

Telle fut l'aimable péroraison de Joë. A cette allusion délicate, Édouard et Gustave poussèrent un grognement.

Joë s'assit en haussant les épaules. Grif alors se leva d'un bond. Le grand bonheur de ce garçon était de faire des niches à tout le monde. Cette manie faisait de lui le cauchemar des petites filles; mais, à cela près, il n'était pas méchant.

« Monsieur le président, dit-il, ma manière de voir, la voici : Les filles n'ont pas la force suffisante pour aller au collège avec nous. Comment voudriez-vous qu'elles puissent jamais prendre part à des régates ou à de vraies parties de plaisir? Elles sont gentilles dans leur intérieur et en soirées ou dans des pique-nique, j'en conviens; mais autrement je n'en donnerais pas *ça*. »

Grif fit claquer son ongle contre ses dents, et s'arrêta pour retrouver sa respiration. Il était évident qu'il considérait la vie de collège au seul point de vue des récréations. Il reprit :

« J'en ai fait l'expérience. Tout les met en l'air. Elles ne peuvent rien supporter. Si vous leur dites qu'il y a

une souris dans la classe, elles se mettent toutes à crier comme si on leur annonçait qu'un tigre est à leurs trousses, et si elles aperçoivent une vache, elles prennent leurs jambes à leur cou en disant que c'est un rhinocéros. J'ai mis une pauvre fois un tout petit pétard dans le pupitre de Molly. Je la vois encore sauter. On eût dit que la maison venait de tomber sur elle. »

Ceci dit, Grif s'assit d'un air modeste, tira la langue, et, les yeux levés au ciel, se tint raide comme un petit saint.

Édouard prit la parole. Le son de sa voix calma instantanément ses auditeurs.

« Je pense, dit-il, que la société des jeunes filles a pour effet de nous forcer à être plus polis et moins égoïstes. J'aime tout autant jouer que vous, mais je préfère à tous les autres les jeux auxquels elles peuvent prendre part. Je plains ceux qui n'ont pas de sœurs, » continua-t-il en s'animant.

Toute sa timidité disparaissait devant la pensée de ses gentilles petites sœurs qu'il adorait, et pour lesquelles il était un frère comme on en voit trop peu.

« Oui, messieurs, répéta-t-il, je plains de tout mon cœur ceux qui n'ont ni sœurs, ni tantes, ni cousines pour les aimer, les aider dans les moments difficiles, et rendre leur maison agréable pour eux-mêmes et pour leurs amis. A cela j'ajouterai que plus on voit de jeunes filles bien élevées, mieux cela vaut; on tâche de leur ressembler, on devient peu à peu moins brutal et moins turbulent : leur présence dans nos classes ne peut que nous civiliser.

— Bravo! » cria Frank avec chaleur.

L'orateur se rassit au milieu des applaudissements de ses amis.

Jack, en particulier, l'applaudit si fortement en frappant le parquet de sa béquille, que Mme Peck entr'ouvrit la porte pour savoir s'il lui était arrivé quelque chose de fâcheux.

Dès que la porte fut refermée, Gustave se leva à son tour.

« Mon honorable collègue a si bien parlé, dit-il, qu'il ne me reste que peu de choses à ajouter. Je suis absolument de son avis. Si vous voulez avoir une preuve de ce qu'il vous a dit et un exemple de ce que peuvent faire les petites filles, regardez Jane Peck. N'est-elle pas aussi instruite que le meilleur écolier de son âge? N'a-t-elle pas autant de courage et presque autant d'adresse? Certainement, elle ne peut pas jouer à tous nos jeux; les bras des filles ne sont pas assez forts pour cela; mais est-ce de sa faute? Jane nous vaut; et ce que je dis d'elle je pourrais le dire aussi de Mabel et de bien d'autres. Si donc toutes celles-là sont aussi avancées que nous à notre âge, je ne vois pas pourquoi elles n'iraient pas aussi loin que nous. Quant à moi, je ferai tout ce que je pourrai pour aider les sœurs des autres comme je voudrais qu'on aidât les miennes, et ceux qui ne traiteront pas bien Laura et Lotty auront affaire à moi! »

Cette véhémente péroraison fut vivement applaudie.

« Nous serons heureux d'avoir maintenant l'avis de notre doyen, dit Frank en adressant un profond salut à Ralph.

— Mon avis, à moi, dit le doyen d'un ton grave, est que, l'homme et la femme étant destinés à porter en-

semble les charges de la vie, il est bon qu'une éducation commune les y prépare dès l'enfance. Quand on doit avoir à pratiquer les mêmes devoirs, il me paraît naturel qu'une instruction égale y dispose les dames ainsi que les messieurs. L'éducation séparée ne peut rendre propres ni les uns ni les autres à l'accord d'idées nécessaire à la vie de famille qui les attend. Je vote contre l'éducation séparée. »

Cette conclusion enleva tous les suffrages; elle fut couverte par un tonnerre de hourras et de bravos, et il ne fallut pas moins que l'arrivée d'une bonne portant un plateau de rafraîchissements pour faire diversion au succès de Ralph.

Le président mit fin à la séance en invitant les membres du club à se servir d'abord, puis à s'amuser.

Ils s'amusèrent si bien, pour le dire en passant, que la cérémonie se termina par l'exécution d'une danse de guerre indienne.

CHAPITRE X

LE CLUB DRAMATIQUE

Tandis que Jack commençait à se servir de sa béquille, Jane supportait les conséquences de sa seconde chute. Au lieu d'aller mieux, elle souffrait davantage, et le médecin la condamna à passer deux heures par jour étendue sur une planche. Il espérait de grands résultats de ce nouveau traitement, mais ce n'était pas une pénitence facile. Vous figurez-vous un pareil supplice? Rester deux longues heures immobile sur une dure planche, et cela sans pouvoir même tenir un livre, c'était un vrai martyre. La première fois que la pauvre Jane l'endura, elle sanglota pendant une heure entière; mais, en entendant Mme Peck et Mme Minot, désespérées, déclarer que ce spectacle était au-dessus de leurs forces, la courageuse petite fille se mit à chanter.

Sa mère l'embrassa tout émue et Jack s'écria, brandissant sa béquille contre des ennemis imaginaires :

« Bravo, Jane! Chantez encore. Figurez-vous que vous êtes un Indien captif, trop fier pour pousser un seul cri, malgré ses tortures. Je vais suivre l'aiguille de la pendule, et au moment même où elle mar-

quera l'heure, je viendrai mettre fin à vos tourments. »

Jane sourit; cette idée lui plaisait. Elle se raidit contre la souffrance et poursuivit d'une voix plaintive une petite chanson en français :

J'avais une colombe blanche,
J'avais un blanc petit pigeon.
Tous deux volaient de branche en branche
Jusqu'au faîte de mon donjon.
Mais, comme un coup de vent d'automne,
S'est abattu là l'épervier,
Et ma colombe si mignonne
Ne revient plus au colombier.

« Mon pauvre mari avait une très belle voix, dit Mme Peck les larmes aux yeux. J'ai toujours pensé que sa fille lui ressemblerait. Qu'il serait malheureux, le pauvre homme, s'il entendait Jane chanter, pour tromper ses souffrances, ces chansons qui lui servaient autrefois à l'endormir! »

Mme Minot consola à la fois la mère et la fille en leur disant :

« Jane a de grandes dispositions pour la musique. Nous lui donnerons un professeur aussitôt que cela ne la fatiguera pas trop, et je suis sûre qu'elle deviendra une bonne petite musicienne. »

Jane tenait à se tirer à sa gloire de son rôle d'Indien captif. Elle entonna le chœur des Marins du Canada. Chacun se mit de la partie. Jack cria à pleins poumons le refrain : *Ramez, frères, ramez*, et fit un si beau couac sur une note haute, que les autres s'arrêtèrent en riant. Les deux heures de supplice, commencées par des larmes, finirent au milieu des chants et des rires.

Depuis ce moment, Jane fit appel à tout son courage pour supporter patiemment ses deux heures de planche. Elle découvrit qu'elle pouvait jouer de la guitare dans cette position incommode, et, tous les jours à la même heure, sa jolie musique résonnait dans la maison. Chacun l'écoutait avec plaisir. Il n'était pas jusqu'à la vieille négresse qui ne laissât la porte de sa cuisine ouverte pour n'en rien perdre, et qui ne répétât à tout venant :

« La pauvre mignonne est-elle assez gentille de chanter comme cela sur cette vilaine planche! C'est une vraie petite sainte. Puisse-t-elle être bientôt guérie! »

Tous les enfants voulaient lui prouver combien ils admiraient sa patience. Frank avait mille attentions pour elle. Édouard laissait là ses jeux et ses amis pour venir lui apprendre de nouveaux airs. Ralph lui demanda la permission de venir faire à côté d'elle ses travaux de sculpture. Il venait tous les jours sous ce prétexte, et, lorsqu'elle avait épuisé tout son répertoire ou qu'elle était fatiguée de tenir sa guitare, il lui racontait toutes sortes de choses amusantes et lui apprenait à modeler dans de la terre glaise des oiseaux et des animaux de toute espèce.

Ses compagnes étaient pleines d'attentions pour elle. Merry et Molly lui apportaient sans cesse quelque nouvel objet. Afin que Jane pût se distraire sans avoir la peine de tenir un livre, elles piquaient tous les matins de nouvelles images sur la toile du paravent qui la préservait des courants d'air; l'un des feuillets du paravent, celui qui était le plus près de ses yeux, était réservé pour des fleurs et des animaux, et même des énigmes, des cha-

rades, de petites pièces de vers, et jusqu'à de courtes histoires.

Tout cela se fit graduellement et non pas en quelques jours, bien entendu. Mais rien ne fit plaisir à Jane comme la conduite de son ami Jack. Il resta en chambre pour lui tenir compagnie près de quinze jours de plus qu'il n'était nécessaire.

Voici comment cela se fit. Le jour où il eut la permission de sortir, il était dans un grand état de surexcitation. Il ne tenait pas en place. Il réunit ses cahiers et ses livres de classe, et, pendant que sa mère y remettait des couvertures neuves, il ne cessait de lui répéter sur tous les tons combien il était heureux de retourner à l'école et combien ses camarades seraient surpris de le voir si vite guéri. Mais il songea tout à coup à la pauvre Jane qui ne disait mot.

« Elle dort peut-être, » se dit-il en regardant doucement derrière le paravent.

Non, Jane ne dormait pas. Elle était couchée sur sa planche et tenait les yeux fixés sur la fenêtre à travers laquelle on apercevait la neige étinceler au soleil. On entendait des clochettes de traîneaux, des voix d'enfants, tout le tumulte d'une vie animée et bruyante. Il comprit que la vie de la pauvre petite malade allait lui sembler d'autant plus triste et sombre, que son compagnon d'infortune était autorisé à reprendre sa liberté.

Jack, averti par ce regard douloureux et patient, retourna à sa place tout pensif.

Il resta si longtemps perdu dans ses réflexions, que Mme Minot finit par dire à son fils :

« Quelles sont donc les graves pensées qui vous préoccupent ainsi?

— Je me demande si je ne ferais pas mieux de ne pas retourner tout de suite en classe, » répondit Jack d'une voix un peu indécise. Il lui en coûtait fort de renoncer à ce plaisir tant désiré.

« Pourquoi ne pas profiter de la permission du docteur? » s'écria sa mère étonnée.

Jack lui désigna du doigt le paravent, fit une mine longue d'une aune pour lui faire remarquer le chagrin de Jane et dit gaiement tout haut :

« Je crois que ce serait plus prudent. Le docteur me l'a permis parce que je l'ai trop tourmenté; mais, si je sortais, je serais sûr de me faire du mal. Alors, tout le monde me répéterait : *Je vous l'avais bien dit*, et je ne vois rien de plus agaçant! J'aime mieux attendre encore une huitaine de jours. N'ai-je pas raison, ma mère? »

Mme Minot lui sourit d'un air d'approbation et lui répondit seulement :

« Vous êtes complètement libre. Je suis toujours heureuse de vous voir à mes côtés, vous le savez bien.

— Dites donc, Jane, cria Jack en riant sous cape, cela vous gênerait-il beaucoup si je restais jusqu'au 1er février?

— Pas trop, répondit vivement une petite voix heureuse, pas du tout. »

Et quoique Jack ne vît pas les yeux noirs de son amie, il savait qu'ils rayonnaient de bonheur.

« Eh bien, je reste, c'est décidé. Maman, je me mettrai à piocher mon latin aussitôt que vous aurez fini. »

Mme Minot lui rendit ses livres en l'embrassant plus

tendrement encore que de coutume. Elle appréciait plus ce petit sacrifice que tous les prix qu'il aurait pu remporter en classe.

Cinq minutes après, Jane chantait comme une petite fauvette. Elle n'apprit que beaucoup plus tard pourquoi Jack avait voulu rester, mais nous verrons qu'elle sut prendre sa revanche.

Jack eut d'autant plus à se féliciter de sa résolution, que le temps devint très mauvais à la fin de janvier. Il n'aurait pas pu sortir la moitié du temps s'il en avait eu envie.

Pendant que la neige tourbillonnait contre les vitres et que le vent sifflait au dehors, il chercha chaudement au coin du feu à amuser Jane et à faire de grands progrès en latin.

Enfin le beau temps revint. Le 1[er] février, Jack, encouragé par Jane elle-même, partit gaiement pour l'école, ses livres sous le bras, ses mains dans les gants tricotés par sa petite amie. Sa mère le regarda partir et Frank le suivit avec un traîneau neuf, tout prêt à lui venir en aide si la course devenait trop longue pour sa jambe malade.

Quand Mme Minot revint près de Jane avec l'intention de distraire sa solitude, elle fut toute surprise de l'entendre dire en souriant :

« Je n'aurai pas le temps de m'ennuyer malgré le départ de Jack, car nous allons avoir bien à faire pour le 22. Le club dramatique doit se réunir ce soir. Ces demoiselles m'ont chargée de vous demander si vous voulez que ce soit ici, afin que je puisse assister à la séance. »

Mme Minot lui accorda volontiers sa demande, et lui

promit en outre une provision d'objets de déguisement.

En arrivant le soir, les petites filles trouvèrent Mme la présidente Jane entourée de trésors. Elles-mêmes apportaient tout ce qu'elles avaient pu découvrir chez elles. Que de merveilles!

Naturellement, Jane ne pouvait pas jouer, mais elle avait tant de goût que chacun la consultait à tout propos.

Tout le monde était dans l'enthousiasme en pensant à un certain « tableau » qui devait être le *bouquet* de la fête. C'était une scène de *la Belle au Bois dormant.* Ce tableau extraordinaire devait représenter la cour endormie et le prince Charmant venant réveiller la princesse.

Jack était le prince, et les autres garçons avaient des rôles plus ou moins importants. Mais chacune des petites filles voulait faire le rôle de *la belle*, et les disputes commencèrent bientôt.

« Mabel a de si beaux cheveux qu'elle devrait être la *princesse*, dit Juliette qui était très satisfaite de son propre rôle de *reine* et n'en désirait pas d'autre.

— Non, dit Molly qui devait être dame d'honneur avec Boo comme page, il faut que ce soit Merry qui ait ce rôle-là. C'est elle la plus jolie, et du reste personne n'a d'aussi beau voile que le sien.

— Moi, je n'y tiens pas, dit Annette, mais ma plume conviendrait parfaitement pour la Belle au Bois dormant, et je crois qu'Emma ne voudrait pas la prêter à d'autres qu'à moi. »

La petite fille agita en triomphe le grand panache d'un blanc légèrement gris que sa sœur lui avait confié avec mille recommandations de ne pas le briser.

« Il me semble, dit Jane, que la robe de soie blanche, le voile et la plume devraient aller ensemble avec le châle de crêpe rouge et le collier de perles. Cela serait un vrai costume de princesse.

— Si nous tirions au sort? proposa Merry, qui semblait une vraie petite mariée sous son voile en tulle illusion.

— Le *prince* étant blond, *il faut* que la *princesse* soit brune, reprit Jane d'un ton décidé. Dans un tableau vivant, il faut toujours choisir les personnes qui représentent le mieux les personnages. C'est ce que disait miss Delano l'année dernière, quand toutes ces dames voulaient faire le rôle de Cléopâtre.

— Eh bien, choisissez vous-même, dit Susy, et si cela ne nous va pas, nous tirerons au sort. »

Ce dernier cas souriait à Susy, qui n'était pas jolie et qui savait bien qu'elle n'avait que cette seule chance d'être élue.

Les petites filles se rangèrent devant le sofa de Jane. Celle-ci les examina d'un œil critique, en pensant malgré elle que la princesse que Jack aurait préférée à toutes n'était pas là.

« Puisque Juliette veut-être la *reine*, dit-elle enfin, voilà celle que je choisis, car Molly ne serait pas assez sérieuse pour cela, et les autres sont toutes ou trop grandes ou trop blondes. »

Jane désignait Merry, qui eut l'air ravie; mais la figure de Mabel s'allongea, et Susy fit une moue dédaigneuse.

« Vous feriez bien mieux de tirer au sort, leur dit Molly. Comme cela il n'y aura plus de contestations.

Juliette et moi nous sommes hors de question. Tirez, vous autres, et que ce soit fini! »

Molly tendit à Jane un grand morceau de papier qu'elle déchira en autant de morceaux qu'il y avait de concurrentes.

Le sort était évidemment pour Merry, car ce fut elle qui fut encore nommée. Cette fois il n'y eut plus de murmures.

« Allez vite vous habiller, dit Jane; quand vous serez prêtes, nous verrons comment il faudra vous placer, et puis nous appellerons ces messieurs. »

Les petites filles passèrent dans la chambre à coucher. Elles étaient mécontentes et leur mécontentement se trahit par des paroles aigres-douces, des regards envieux et des actions désobligeantes.

« Me donnerez-vous la robe blanche et la plume? demanda Merry qui était en admiration devant ces deux objets quelque peu fanés.

— Mettez vos propres affaires, répondit Susy. Je ne vois pas pourquoi vous auriez tout et les autres rien.

— Et moi, ajouta Annette qui était vexée que son amie Mabel n'eût pas été élue, je crois que je ferai mieux de garder ma plume pour moi. Je n'ai rien autre de joli, et d'ailleurs Emma ne serait pas contente si je la prêtais.

— Tout bien considéré, je ne joue pas, déclara Mabel d'un ton maussade.

— C'est de l'égoïsme et de la jalousie! s'écria Molly indignée. Vous devriez avoir honte de vouloir tout garder pour vous, et de vous retirer du jeu rien que parce que vous ne pouvez pas avoir toutes le plus joli rôle. »

Molly s'approcha de Merry, qui regardait d'un œil

morne la vieille robe de soie brune qui lui avait été prêtée par sa mère, et embrassa affectueusement son amie.

Juliette dit à son tour, en fronçant les sourcils sous sa couronne de papier doré :

« Quand j'irai chercher la robe de brocart que miss Delano doit me prêter, je lui demanderai sa robe de satin jaune pour Merry, et je lui dirai combien peu vous êtes complaisantes.

— Peut-être voudriez-vous couper aussi les cheveux de Mabel pour les donner à Merry? dit Susy d'un ton sardonique.

— On ne veut pas de cheveux blonds, ajouta Mabel avec un sourire de mépris. Il faudra que Juliette donne les siens ou que Merry emprunte la perruque de miss Bat. »

Molly Los en colère s'écria :

« Je donnerais quelque chose pour que miss Bat elle-même fût ici pour vous administrer une remontrance!... Otez-vous donc de là, petite coquette, » ajouta-t-elle en repoussant Susy, qui était devant la glace, très occupée à mettre une couronne écarlate sur ses cheveux rouges.

Molly arrangea son turban et en ôta un pompon rose pour le donner à Merry. Celle-ci, qui attendait patiemment son tour, la remercia et lui dit :

« Ne vous disputez pas à cause de moi. Je cacherai ma vilaine robe avec le châle rouge. »

En tournant la tête pour chercher le châle, Merry aperçut dans la chambre voisine quelque chose qui lui fit oublier ses propres contrariétés. Jane était là toute seule. Elle semblait un peu fatiguée par le bavadarge

de ses amies. Ce n'était pas gai de les voir se costumer et s'amuser sans pouvoir y prendre part. Elle avait les yeux fermés; son filet était tombé et ses jolis cheveux bouclés étaient épars sur son oreiller. L'un de ses bras était relevé au-dessus de sa tête; l'autre pendait languissamment sur sa couverture. Elle fredonnait une petite chanson mélancolique, mais on sentait qu'il lui fallait du courage pour ne pas se plaindre.

« Cette pauvre Jane doit bien s'ennuyer. »

Telle fut la première pensée de Merry. Puis il lui en vint une seconde, qui la fit tressaillir, sourire, se lever vivement et enfin dire à demi-voix à ses compagnes :

« Mesdemoiselles, je ne veux plus être la *princesse*, mais j'ai trouvé quelqu'un pour me remplacer.

— Qui donc? s'écrièrent-elles toutes ensemble.

— Chut! Parlez bas, regardez dans la chambre des oiseaux et dites-moi s'il est possible de trouver une plus jolie petite *princesse*. »

Les petites filles restèrent muettes. Merry continua chaleureusement :

« Cela lui ferait tant de plaisir! Elle est toute couchée, c'est le seul rôle qu'elle puisse jouer. Tout le monde en serait content et Jack le premier. Elle ne sera peut-être jamais guérie, la pauvre chérie. Soyons gentilles pour elle; c'est bien le moins que nous puissions faire! »

Ces dernières paroles, que Merry prononça d'une voix émue, eurent plus de poids dans la question que n'importe quel argument. Les petites filles ont généralement bon cœur. Il n'en était pas une parmi celles-là qui n'eût donné volontiers tout ce qu'elle possédait, pour

rendre la santé à Jane. Leurs visages boudeurs s'éclaircirent aussitôt. La jalousie, la colère, la vanité et le mécontentement s'enfuirent comme de mauvais génies devant un talisman, et toutes s'écrièrent d'un commun accord :

« La bonne idée! Courons vite le lui annoncer! »

Elles se groupèrent autour du sofa, et Merry dit doucement à son amie :

« Chère petite Jane, nous avons choisi une autre *princesse*. Dites-nous si elle vous convient.

— Laquelle? demanda Jane qui n'avait pas le moindre soupçon de la vérité.

— Vous allez le voir, » répondit Merry en ôtant son voile bien-aimé et en l'étendant sur la tête de Jane. Annette y joignit la grande plume; Susy disposa sur elle la robe blanche, et Juliette et Mabel étalèrent le châle rouge à ses pieds, tandis que Molly enlevait le dernier ornement de son turban, une magnifique étoile d'argent, pour l'attacher sur le cœur de Jane.

Puis toutes se prirent par la main et dansèrent autour de leur amie, en riant de sa stupéfaction et en chantant à tue-tête :

« La voilà! la voilà! notre petite princesse Jane!

— Est-ce bien vrai? s'écria Jane ravie. C'est impossible! Oh! comme vous êtes gentilles! Venez que je vous embrasse! »

Le grand tableau vivant du 22 février fut vraiment magnifique, mais ce n'était rien en comparaison de celui-là.

Jane, les larmes aux yeux, serrait ses compagnes dans ses bras et leur disait :

X



« LA VOILA! LA VOILA! NOTRE PETITE PRINCESSE JANE!

« Ah! que vous êtes bonnes! Je ne l'oublierai jamais, jamais! »

Elle reprit bientôt :

« Il faut absolument que je fasse quelque chose pour vous. Ah! j'y suis! J'écrirai aujourd'hui à Mme Piper pour la prier de nous prêter son manteau d'hermine pour le roi. »

Des cris de joie lui répondirent. Personne n'avait encore osé emprunter ce manteau; mais toutes croyaient que la vieille dame ne refuserait pas cette faveur à la petite malade.

C'est incroyable comme tout marcha bien après cela. Chacune était disposée à aider et à admirer les autres, et, quand les garçons eurent la permission d'entrer, ils trouvèrent de magnifiques dames d'honneur entourant le sofa où reposait la plus belle petite princesse du monde.

« Oh! Jack, cria Jane, je vais jouer aussi! Sont-elles gentilles! Regardez comme elles sont belles! Êtes-vous content? demanda-t-elle pendant que « ces messieurs » s'arrêtaient étonnés, et que « ces dames » souriaient et rayonnaient tout heureuses de cette admiration.

— A la bonne heure! s'écria Jack enchanté.

— Mesdemoiselles, dit Frank, permettez-nous de vous offrir nos très sincères compliments.

— En ma qualité de roi, j'ordonne un peu de calme, déclara Gustave en se dirigeant vers le trône où l'attendait Juliette.

— La prochaine fois nous jouerons *la Belle aux Cheveux d'or*, je vous le promets, » dit Édouard à Mabel dont les cheveux blonds ruisselaient sur sa robe bleue, comme un écheveau de soie dorée.

Les costumes des garçons n'étaient pas encore prêts; on s'occupa seulement des *poses,* ce qui ne se fit pas sans de nombreux rires; puis on joua aux petits jeux et chacun déclara en partant que la soirée avait été charmante.

CHAPITRE XI

LES MÉFAITS DE FRANK

De même que les plus grands hommes ont leur côté faible, les jeunes gens les plus sages se mettent quelquefois dans l'embarras.

Frank passait pour un écolier modèle; il avait une conduite exemplaire et il jouissait avec une certaine fierté de sa bonne réputation. Cependant, malgré toute sa sagesse, il se laissait parfois entraîner à suivre son penchant et faisait des bêtises tout comme un autre. C'est sa passion pour les machines à vapeur qui en était cause. Elle datait de loin et lui avait déjà joué plus d'un mauvais tour. Un jour, il avait manqué mettre le feu à la maison en voulant découvrir le mécanisme d'une petite machine à vapeur qu'on lui avait donnée. Un autre jour, en faisant des expériences avec une bouillotte, il avait produit une explosion dont la main gauche garda toujours la trace. Enfin, je n'en finirais pas si je disais toutes les mésaventures qui lui arrivèrent grâce à cela.

Au moment dont nous parlons, Frank avait abandonné depuis longtemps tous ces jeux d'enfants; mais

sa vieille passion était plus forte que jamais, et il n'avait pas de plus grand plaisir que d'aller à la gare du chemin de fer pour y étudier de près ses machines favorites. Il avait si bien cultivé la connaissance des mécaniciens et des chauffeurs, que ceux-ci lui accordaient toutes sortes de faveurs. A dire vrai, ils étaient très flattés de cette admiration d'un jeune homme si instruit pour leurs monstres de fer.

Le chemin de fer était tout récemment établi à Harmony. Il n'allait encore que jusque-là, et il n'y avait pas grand mouvement sur cette ligne qui n'était qu'un embranchement. Les deux uniques wagons des trains de voyageurs étaient souvent presque entièrement vides; mais de grands trains de marchandises allaient et venaient continuellement de la fabrique d'Harmony à la ligne principale, qui était à quelques kilomètres.

Frank avait donc de nombreuses occasions de se livrer à son passe-temps favori. Son ami Bill le chauffeur l'emmena tant de fois avec lui dans ses voyages qu'il connut bientôt à fond le maniement de sa machine préférée, la locomotive n° 11. Il savait si bien la diriger, il l'aimait tant, qu'il se promit d'avoir, quand il aurait fait fortune, une ligne de chemin de fer et une locomotive pour son plaisir particulier.

Gustave s'intéressait moins que Frank à cette étude de la vapeur, mais il l'accompagnait souvent dans ses visites aux mécaniciens et aux machines.

Un jour qu'ils étaient allés de compagnie à la station, ils trouvèrent la machine n° 11 chauffée et prête à se mettre en route. Les wagons n'étaient pas encore attachés, et le conducteur était invisible. Il n'y avait per-

sonne dans la gare, tous les employés étant occupés, un peu plus loin, à réparer un léger accident qui venait d'arriver.

« Voilà une bonne occasion de regarder à notre aise la *vieille dame*, » dit Frank pour imiter le langage de Bill.

Il grimpa sur la machine. Une fois là, il ajouta :

« Je donnerais dix dollars pour pouvoir aller tout seul jusqu'à la jonction.

— Vous ne pourriez jamais, répondit Gustave en montant aussi.

— Voulez-vous que j'essaye? Rien n'est plus facile. »

Frank posa la main sur la soupape, d'un air de défi.

« Allons, *faites-la chanter!* s'écria Gustave, répétant en plaisantant l'ordre que Bill donnait à son aide, et n'imaginant guère qu'il serait obéi.

— Très bien, nous allons partir, mais nous ne ferons qu'aller et venir jusqu'à l'aiguille. Je l'ai fait cent fois avec Bill. »

Frank ouvrit la soupape avec précaution et rejeta le levier en arrière. Le monstre s'ébranla et se mit en marche en soufflant.

Gustave, voyant Joë à la place de l'aiguilleur, lui cria de loin :

« Faites attention, Joë, vous allez faire des malheurs. Il ne faut pas l'ouvrir!

— Je voudrais bien qu'il l'ouvrît, dit Frank surexcité. Il n'y a pas de train avant vingt minutes, et pendant que nous y sommes nous pourrions aller jusqu'au tournant.

— Oh! mon Dieu! s'écria Gustave hors de lui, que fait Joë? Arrêtez-le, Frank! Frank, revenons à la gare. »

Joë, n'entendant que le mot « ouvrir, » avait obéi sans penser le moins du monde que ses amis oseraient jamais changer de voie.

La machine n° 11 s'engagea sur la grande ligne.

« Je vous revaudrai cela! » cria Gustave en montrant le poing à Joë stupéfait.

La locomotive marchait avec une vitesse croissante. Frank était ravi, et Gustave lui-même se laissait aller au charme de cette aventure étrange. Il y avait cependant fort à parier qu'il en résulterait des choses fâcheuses.

« Allons-nous vraiment jusqu'à la jonction? demanda Gustave.

— Certainement, répondit Frank, de l'air résolu qu'il prenait toujours quand il se laissait emporter par sa passion. Bill nous grondera autant si nous revenons maintenant que si nous continuons. Mieux vaut aller jusqu'au bout et prendre au moins du plaisir en échange. Si vous avez peur, dites-le, je ralentirai la marche et vous descendrez. »

Les yeux bruns de Frank étincelaient de bonheur. Quelle joie de pouvoir à la fois réaliser ses plus chers désirs et montrer ses talents à un ami!

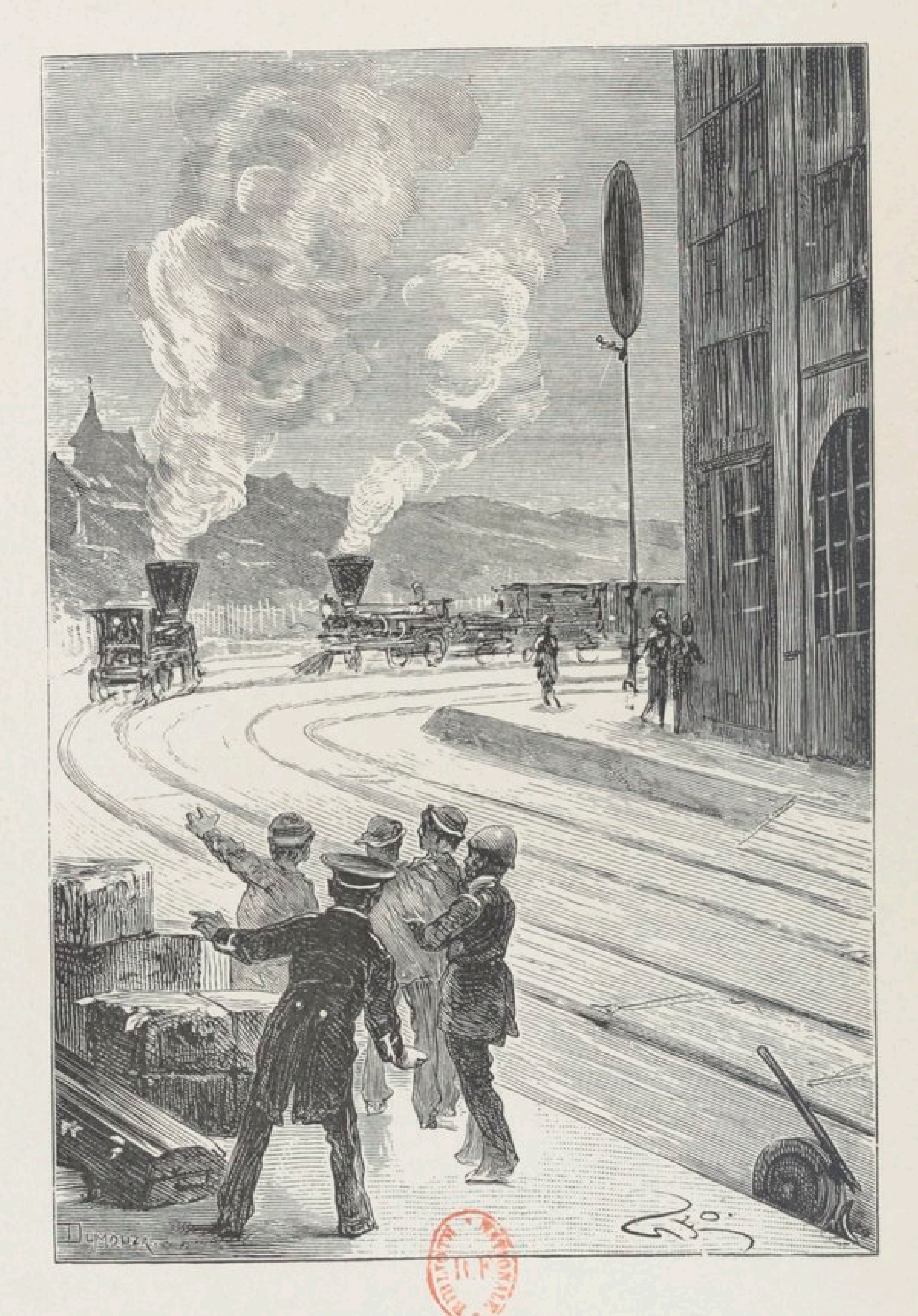
« Continuez, dit celui-ci, je descendrai en même temps que vous. Pas avant. »

Gustave se rassit avec calme. L'audace de son compagnon l'effrayait un peu, mais il tenait à honneur de rester auprès de lui et de partager jusqu'à sa punition.

« J'appelle cela tout simplement *idéal*. Et vous? lui demanda Frank, tandis qu'ils traversaient une rivière à deux kilomètres de la station, et non loin du tournant.

— C'est assez gentil, répondit Gustave, mais ils crient

XI



LE DANGER ÉTAIT IMMINENT.

là-bas comme des enragés. Les entendez-vous? Voyez-vous comme ils gesticulent. Je vous assure que nous ferions mieux de retourner. »

Gustave ne cessait de regarder en arrière d'un air anxieux. Malgré tous les efforts qu'il faisait pour cela, il ne jouissait pas du tout de la promenade.

« Laissons-les faire. Je veux aller jusqu'au tournant, et j'irai, dût-il m'en coûter 50 dollars. Ne craignez rien. Il n'y a pas l'ombre de danger. Le prochain train ne passera pas avant vingt minutes. »

Pour plus de sûreté, Frank tira sa montre. Il avait le soleil dans les yeux et ne vit pas très clairement l'heure, sans cela il se serait aperçu qu'il était beaucoup plus tard qu'il ne le pensait.

Ils continuèrent donc leur route. Ils venaient tout juste d'arriver au tournant, quand un coup de sifflet les fit tressaillir et pâlir.

« C'est le train de marchandises, dit Gustave d'une voix étranglée par l'émotion.

— Non, c'est un train sur l'autre ligne, » répondit Frank, qui frissonnait involontairement en pensant à ce qui arriverait s'il s'était trompé.

Un instant après, le tournant était passé et la longue voie se déroulait devant leurs yeux avec un train de marchandises s'avançant vers eux.

Il n'y avait qu'une seule ligne; le danger était imminent. Les deux enfants restèrent quelques secondes paralysés par la terreur.

« Faut-il sauter? » dit Gustave en regardant autour de lui. D'un côté était la rivière, de l'autre un talus escarpé. Lequel choisir?

« Ne bougez pas, » dit Frank d'un ton de commandement.

Il donna un coup de sifflet pour avertir le train qui arrivait de ralentir sa marche, renversa la vapeur et retourna en arrière plus vite qu'il n'était parti.

Cinq minutes, qui parurent un siècle aux deux étourdis et mille ans à ceux qui les attendaient au point de départ, s'écoulèrent, et la machine n° 11 revint à sa place sans accident. Deux jeunes gens pâles et la figure bouleversée en descendirent lentement, pendant que le train de marchandises passait tout près de l'endroit où ils s'étaient garés.

Les employés étaient furieux. Bill surtout ne tarissait pas; mais Gustave et Frank, tout ahuris, les entendaient à peine. Ils n'eurent jamais qu'un souvenir confus de ce moment-là. Ils se rappelaient vaguement qu'on les avait rudoyés, grondés, questionnés et menacés de châtiments terribles, mais c'était tout.

Quant à Joë, il avait disparu.

Les deux coupables s'éloignèrent encore tout tremblants et tout étourdis.

« Reposons-nous un peu, » dit Frank d'une voix brisée.

Ils se laissèrent tomber sur un banc sans pouvoir parler. Ils étaient rouges, haletants et tout émus du danger passé.

Gustave eut la générosité de ne faire aucun reproche à son ami. Celui-ci humecta ses lèvres sèches avec un peu de neige et lui dit :

« Ne vous désolez pas, mon vieux camarade, c'est moi seul qui suis en faute : et je ne vous laisserai pas punir

à ma place. Je payerai tout ce qu'il y aura à payer, bien entendu.

— Allons-nous être grondés! soupira Gustave; mais nous l'avons bien mérité.

— J'espère que personne n'en aura rien dit à ma mère, reprit Frank. Si je ne le lui apprends pas moi-même, elle me croira perdu. »

La faute qu'ils avaient commise sembla seulement alors lui apparaître dans toute son énormité.

« Quand j'ai vu arriver la locomotive, dit Gustave en frissonnant, j'ai bien cru que tout était fini. Nous aurions été perdus si vous n'aviez pas eu tant de sang-froid, » ajouta-t-il en regardant Frank avec admiration.

Maintenant que c'était passé, Gustave trouvait qu'ils avaient tout de même accompli une action d'éclat.

« Aurons-nous une amende ou de la prison? demanda Frank d'un ton piteux.

— Je ne serais pas étonné que nous eussions toutes les deux. Savez-vous que ce n'est pas une bagatelle que d'enlever une locomotive! Quels accidents auraient pu arriver par notre faute, pensez donc!

— C'est effrayant! Comment ai-je pu faire une pareille folie! gémit Frank déplorant, mais trop tard, d'avoir succombé à la tentation.

— Courage, Frank! Je ne vous abandonnerai pas! »

Mais Gustave n'était pas moins affligé que son ami, et tous deux se croyaient à jamais déshonorés.

Qu'était devenu Joë pendant ce temps?

Il était resté consterné en voyant passer la locomotive devant lui, et aussitôt, revenu de sa stupéfaction, il avait couru de toute la vitesse de ses jambes préparer

Mme Minot à la mort de son fils. Sa connaissance des machines était très limitée, et l'espoir de voir revenir ses amis sans aucun mal ne lui était pas même venu à l'esprit.

Ce fut Mme Peck qui répondit au violent coup de sonnette de Joë.

« *Frank est parti sur la machine* n° 11. *Il va bien sûr être tué!* » cria Joë tout essoufflé.

D'une main Mme Peck lui ferma la bouche; de l'autre elle le prit au collet et le poussa dans la salle à manger.

« Ne parlez pas si fort, lui dit-elle de manière à lui imposer silence. Qu'est-il arrivé? »

Elle ajouta quand il eut fini :

« Courez vite voir ce qu'ils sont devenus. Vous me rapporterez les nouvelles à moi seule. Je ne veux pour rien au monde que vous effrayiez sa mère.

— Oh! je n'ose pas, répondit Joë avec terreur. C'est moi qui leur ai ouvert l'aiguille quand ils me l'ont dit. Bill me tuerait, bien sûr! »

Joë voyait déjà les deux enfants tués, et plusieurs trains déraillés grâce à lui.

« Alors, allez où vous voudrez, lui dit Mme Peck, mais ne dites pas un mot de tout cela à personne. Je n'admets pas qu'on vienne raconter des histoires pareilles à Mme Minot. »

Joë partit comme une flèche.

Mme Peck resta devant la porte, la figure contractée par l'inquiétude. Enfin elle vit venir Frank, qui avait un air extraordinairement sérieux et tendait vers elle ses mains non moins extraordinairement noircies par du charbon.

« Dieu soit loué! il n'a pas de mal, » s'écria-t-elle en poussant Frank dans la salle à manger avec aussi peu de cérémonie qu'elle en avait employé pour Joë.

« Je vous demande pardon, lui dit-elle comme explication de sa conduite, mais il y a du monde avec madame votre mère, et cet écervelé de Joë vient de me raconter une histoire qui m'a mis la tête à l'envers. Qu'y a-t-il de vrai là dedans?

Elle parut soulagée d'un grand poids en apprenant qu'il n'y avait eu aucun malheur.

Mais, pour Frank, le plus mauvais moment à passer était celui où il lui faudrait tout avouer à sa mère. Il le fit pourtant très franchement, ne déguisa en rien la vérité et ne chercha pas à atténuer sa faute.

Mme Minot était si heureuse de voir son fils sain et sauf, qu'elle n'eut pas le courage d'être aussi sévère que l'eût mérité une si terrible escapade. Elle se contenta de lui interdire dorénavant aucune visite à la trop charmante machine n° 11.

« Maman, demanda Frank à demi-voix, que va-t-on me faire? »

Gustave l'avait épouvanté avec son mot de *prison*.

« Je l'ignore, mon enfant, mais j'irai voir M. Burton aussitôt que possible. Il ne serait pas juste que Gustave souffrît de votre équipée.

— On verra bien tout de suite que Gustave est innocent, dit Frank avec animation; mais Joë ne l'est pas, lui, et il doit avoir sa part de la punition. S'il n'avait pas touché à l'aiguille, rien ne serait arrivé; mais, quand j'ai vu la voie libre, il m'a été *impossible* de ne pas continuer. »

Au même instant, Jack se précipita dans la chambre. Le bruit de la fugue de Frank était parvenu jusqu'à lui, mais il refusait de le croire, tant que son frère ne le lui aurait pas avoué lui-même. Il lui fallut se rendre à l'évidence.

Il n'eut d'abord que de l'admiration pour le sang-froid de son frère, mais une seconde pensée lui vint, et il s'écria avec désespoir :

« Oh! Frank, vous avez joué avec votre vie ! »

Cet événement émut vivement Jane; mais, bientôt rassurée sur le résultat, sa gaieté reprit le dessus, et, pendant que Frank, très troublé, allait avec sa mère chez M. Burton, elle supposa, de concert avec Jack, tous les incidents du procès qu'on allait faire à Frank.

Suivant eux, le coupable allait être condamné à dix ans de réclusion, et à une amende qui réduirait toute sa famille à la mendicité, si Jack et Jane ne parvenaient pas à gagner des sommes folles, l'un avec sa plume et l'autre avec son aiguille.

Tous deux furent presque désappointés, quand Frank leur annonça qu'il n'y aurait probablement qu'une amende à payer, puisqu'il n'était arrivé aucun accident. Du moins, c'était l'opinion de M. Burton. Ce qu'il en adviendrait pour Joë, Frank ne le savait pas encore; mais son avis était qu'il méritait en outre une bonne correction.

Naturellement, toute cette affaire fit grand bruit dans le monde des enfants.

Lorsque Frank retourna en classe le lendemain, il se disait que sa réputation devait avoir été gravement atteinte, et il fut tout surpris de se trouver au contraire

le *lion* du jour pour ses camarades. Les jeunes gens sont en vérité bien étourdis. Le prétendu héros eût couru de grands risques d'être gâté par leur absurde admiration, si la sentence, plus juste, de M. le juge Falk ne l'eût condamné à une amende de 25 dollars qui lui donna à réfléchir. Ajoutez-y que les sermons de toutes les personnes sérieuses du pays lui ôtèrent toute idée de considérer la faute qu'il avait commise comme un exploit.

Il apprit par la même occasion combien il faut peu compter sur la popularité. Bientôt ceux-là même qui l'avaient le plus admiré se tournèrent contre lui, et il lui fallut appeler à son secours tout son courage, toute sa patience et toute sa fierté pour supporter l'accueil plus que froid qu'il trouva auprès d'eux comme partout.

Ses camarades eux-mêmes lui tinrent en réserve plus d'une taquinerie blessante, et il ne fut pas jusqu'aux petites filles qui de leur côté se mirent aussi de la partie. Un jour, Molly, qui adorait taquiner « les grands, » déposa sur le bord d'une des fenêtres de la maison de Mme Minot une locomotive et des wagons de chemin de fer, un joujou d'enfant appartenant à Boo. Ce jouet était adressé au *conducteur* Frank Minot, avec le conseil de s'en tenir désormais à ces « trains. »

Frank accueillit ce cadeau par un coup de pied énergique, fit tomber les wagons dans la rue, puis il rentra chez lui en poussant la porte avec une telle fureur que toute la maison en fut ébranlée.

Des éclats de rire de Molly et de son coadjuteur Grif lui répondirent.

Cette maladroite explosion de colère n'eut d'autre résultat que de leur faire rapporter, peu après, les mêmes

wagons tout sens dessus dessous avec deux vieilles poupées sans tête à côté et cet écriteau par-dessus : *La machine n° 11 après l'expédition du mécanicien Frank.*

Frank en voulut longtemps à Molly, qu'il ne pouvait combattre comme il l'avait fait pour Grif. La paix finit cependant par se rétablir entre eux, et l'approche du 22 février changea le cours des idées de tous ces mauvais plaisants.

Mais Frank, rentré en lui-même, apprécia sainement son équipée et surmonta par la suite bien des tentations rien qu'en se disant : « Rappelle-toi le n° 11 ! »

CHAPITRE XII

LE VINGT-DEUX FÉVRIER

Scène de la vie de Washington et autres brillants tableaux, tel était le programme de la fête donnée par la jeunesse d'Harmony, le 22 février, et placardé dans tout le village par d'immenses affiches de couleur.

C'était chez Mme Minot qu'était le lieu de réunion. La chambre des oiseaux étant très grande, et ayant quatre portes convenablement disposées, servait de théâtre. Ralph était là dans son élément : c'est lui qui installait la scène, qui arrangeait les groupes, surveillait les répétitions, décorait la chambre, etc., etc. Il était à la fois charpentier, peintre et directeur de la petite troupe. Mme Minot avait permis de bouleverser sa maison de fond en comble; Mme Peck s'était mise à la disposition des auteurs. Jane et la bonne miss Delano aidaient les actrices à se costumer, et Jack imprimait force billets et programmes.

Lorsque vint le soir, la chambre des oiseaux présentait un aspect féerique. On se serait cru dans un vrai théâtre. Tout était illuminé, il y avait même des lampions pour figurer une rampe au bas du traditionnel rideau rouge,

qui séparait la scène des rangées de chaises destinées aux spectateurs.

A huit heures, toutes les places étaient occupées par les mamans et les enfants qui ne jouaient pas dans les tableaux vivants. On avait enlevé les portes, et le corridor et la chambre de Frank regorgeaient de papas, d'oncles et de vieux messieurs venus malgré leurs rhumatismes.

Je renonce à décrire le brouhaha causé par le remue-ménage des chaises, le froissement des éventails et les conversations des spectateurs, ainsi que les allées et venues et le tapage qui se faisaient derrière le rideau.

Enfin, les trois coups habituels furent frappés. Le silence se fit, et l'orchestre commença de jouer. Oui, chers lecteurs, il y avait un orchestre. Édouard prétendait qu'un théâtre ne pouvait s'en passer. Il avait donc réuni tout ce qu'il avait pu trouver de musiciens dans la ville : un violon, une flûte, un cornet à piston, un fifre et un tambour. Il y avait de quoi rire de les entendre tous racler, taper et souffler à qui mieux mieux et de voir Édouard brandir majestueusement son bâton.

On commença par le chant national *Yankee Doodle*, puis le rideau se leva.

La scène représentait un jardin dans lequel se promenait un vieux monsieur, portant un habit du siècle dernier, un chapeau à cornes, une perruque grise et une grande canne. C'était Gustave qui avait été choisi à l'unanimité pour représenter non seulement Washington, mais encore le père de Washington, afin de conserver la ressemblance.

« Mes arbres se portent à merveille, » dit le jeune

acteur en marchant gravement les mains derrière le dos.

Il jeta un regard de satisfaction sur le laurier rose, le petit sapin, le myrte et l'oranger nain qui formaient son verger. Tout à coup, il poussa une exclamation de surprise, s'arrêta et fronça le sourcil. Qu'était-ce donc? L'un des arbres avait été à moitié coupé et l'on voyait à terre une branche ornée de six cerises en laine rouge.

Washington frappa du pied et s'écria :

« Est-ce possible que mon fils ait fait pareille sottise! »

Il pensait sans doute que oui, car il dit d'une voix de Stentor :

« George! George Washington, venez à l'instant! »

Alors on vit arriver Boo en culotte courte, en chapeau à cornes et en souliers à boucles. C'était une vraie miniature de son père. Les spectateurs éclatèrent de rire. C'est à peine si ses petits pieds pouvaient supporter le poids de ses immenses boucles d'argent, et la figure qu'il découvrit en saluant respectueusement son père était si sérieuse, que le véritable Washington lui-même ne dut pas avoir un autre air lorsqu'il fit son immortelle réponse.

« George, lui dit son père d'une voix rébarbative, est-ce vous qui avez coupé cet arbre? »

Il donna, en achevant cette terrible question, un si grand coup de canne sur le parquet que le pauvre Boo en fut complètement désorienté et parut prêt à fuir. Heureusement Molly lui vint en aide de la coulisse où elle était. Boo mit les doigts dans sa bouche et baissa les yeux sans répondre.

« Mon fils, reprit Gustave, ne mentez pas. Si c'est

vous qui avez fait cela, je vous châtierai parce que c'est mon devoir de le faire; mais, si vous me trompiez, souvenez-vous que ce serait déshonorer à jamais le nom de Washington. »

Ces paroles parurent émouvoir profondément le jeune George. Il tira de sa poche une petite hache en fer-blanc qui eût tout au plus pu servir à couper un brin de paille, et regardant bien en face la figure courroucée de son père, il lui répondit bravement :

« Papa, *ze* ne veux pas dire de *mensonzes;* c'est moi qui l'ai coupé avec ma petite *hasse*.

— Venez m'embrasser, mon cher enfant! s'écria le vieux monsieur enchanté de sa franchise ; j'aimerais mieux vous voir abîmer tous mes cerisiers que me dire un seul mensonge. »

Tout en parlant, il prit son fils dans ses bras avec tant de vivacité que les petites jambes de Boo s'agitèrent convulsivement en l'air, et que la canne et la hache tombèrent côte à côte sur le tapis vert.

Le rideau se baissa sur cette scène émouvante, mais on rappela les acteurs. Ils reparurent en se donnant la main et remercièrent le public par des saluts aussi profonds que gracieux. Le jeune George trouva même bon de faire des signes à tous ses amis avec une naïveté adorable :

« C'était *zoli*, n'est-ce pas? et *z'ai* bien *zoué!* »

Je laisse à penser les rires.

Dans le tableau suivant, on voyait un bateau sur la mer orageuse. Les marins avaient quelque peine à se tenir en équilibre; ce n'était pas étonnant, car le bateau se composait d'une planche peinte, et les acteurs étaient

XII



« PAPA, JE NE VEUX PAS DIRE DE MENSONGES. »

juchés sur des tabourets derrière la mousseline bleue qui représentait les vagues.

Debout au milieu d'eux, droit et ferme comme un roc, était un homme enveloppé d'un grand manteau. Il avait les bras croisés, et sa physionomie exprimait un courage indomptable. Une épée brillait à son côté, un drapeau se balançait au-dessus de sa tête; les vagues s'agitaient furieuses autour de lui, mais ses yeux étaient fixés sur le rivage lointain, et il paraissait inaccessible aux menaces de la tempête, au découragement de ses soldats, au danger et à la mort.

D'une seule voix le public s'écria :

Washington traversant la Delaware!

C'était frappant de ressemblance, et rien n'eût été mieux réussi, si tout à coup l'un des rameurs n'eût été pris d'une crampe. Les rames ne servaient cependant point; pourtant un vétéran, qui ressemblait à Joë à s'y méprendre, laissa tout à coup tomber la sienne et se retourna avec colère vers un guerrier aux yeux noirs qui n'était autre que le taquin Grif. Ce brusque mouvement fit dégringoler plusieurs marins, et le bateau lui-même fut renversé sens dessus dessous.

Malgré les rires des spectateurs, le grand Washington ne se laissa pas abattre par ce désastre; il saisit son drapeau d'une main ferme et resta sans sourciller au milieu de ce chaos de rames, de bottes, de bateau et de marins ensevelis sous les vagues en mousseline bleue.

Ce courage et cette présence d'esprit ne pouvaient manquer d'exciter l'admiration des spectateurs. Le rideau tomba au milieu des applaudissements de chacun, mais les bravos n'étaient destinés qu'à Washington seul.

« Gustave a plus de sang-froid que je ne le supposais, dit M. Burton ravi de son fils; la situation était difficile. »

Son voisin lui répondit en riant :

« Si nous ne savions pas que Washington est mort dans son lit le 14 décembre 1799, nous eussions pu craindre pour sa vie. Le naufrage était complet. »

Cependant le désordre régnait dans les coulisses. On entendit Ralph faire des reproches sanglants, et Joë crier d'une voix perçante que c'était la faute de Grif qui l'avait chatouillé.

Enfin le calme se rétablit, et le rideau se leva de nouveau. Cette fois le tableau représentait *les Filles de la Liberté*.

C'était un hommage rendu aux vaillantes femmes qui ont si bien combattu, elles aussi, pour l'indépendance de l'Amérique. Nos petites amies avaient mis les robes à grands ramages, les immenses bonnets et les souliers à hauts talons de leurs arrière-grand'mères. Elles étaient charmantes, assises autour d'une grande table, et jurant de ne point boire une seule goutte de thé avant que l'impôt fût levé. Molly, les yeux étincelants, portait le toast : *A bas les tyrans! Vive la liberté!* » Les autres levaient la tasse d'infusion de tilleul que Merry venait de leur verser, et semblaient prêtes aussi à prêter serment.

Le rideau retomba. On préparait sans doute une grande scène guerrière, car l'on entendait dans la coulisse un bruit de ferrailles et un cliquetis d'armes. Le programme annonçait : *la Reddition de Cornwallis*. En effet, après une attente quelque peu longue, on vit paraître Washington entouré de ses généraux en brillant

uniforme. Ils étaient tous là : Lafayette, Kosciusko, Rochambeau et leurs compagnons, et ils semblaient on ne peut plus fiers de leur épée. On joua une marche triomphale. Cornwallis s'avança pâle, mais résigné. Il tendit son épée à Washington et resta immobile et les yeux baissés, tandis que son armée défilait en jetant ses armes aux pieds du vainqueur.

Cette scène faisait le bonheur des acteurs. Ils avaient emprunté tous les fusils de la ville et ne se lassaient pas de passer par une porte et de revenir par l'autre, ce qui finissait par faire un si grand nombre de vaincus que bientôt le héros fut à moitié caché par les armes amoncelées devant lui. La scène fut bissée. Les acteurs l'auraient volontiers recommencée plusieurs fois, mais Ralph donna l'ordre formel de baisser le rideau et de passer à la scène suivante.

Cet épisode, qu'on avait adroitement placé entre deux tableaux très brillants, prouvait que le héros avait dû payer cher sa gloire. Les feux de la rampe étaient éteints; la scène, d'un aspect lugubre, représentait une armée campée dans les neiges. Sur le sol glacé étaient couchés des soldats hâves et épuisés. Il n'y avait point de feu, point de traces de repas; leurs habits étaient en lambeaux, leurs souliers déchirés. Rien pour les couvrir, pas même des couvertures. Une sentinelle, les pieds entourés de linges tachés de sang, et la figure couverte de farine, grignotait une croûte de pain desséchée en se frottant les mains pour se réchauffer. Dans une tente, à l'autre extrémité du théâtre, on voyait un homme assis sur un tronc d'arbre. A la lueur d'une chandelle posée dans une bouteille, il étudiait une carte étendue sur ses

genoux. Son habit bleu et son chapeau le rendaient reconnaissable. C'était le grand Washington qui travaillait au salut de sa patrie, malgré des privations, des revers et des fatigues qui eussent abattu tout autre que lui.

« *Valley-Forge*, » dit quelqu'un à demi-voix.

C'était d'un effet saisissant; personne ne pouvait parler, la scène semblait presque réelle, et, lorsqu'un enfant rompit le silence en demandant plaintivement :

« Oh! maman, ont-ils vraiment autant souffert? » chacun applaudit comme pour encourager les braves soldats et leur dire que la victoire était proche.

Quand le rideau se releva, la scène avait changé. La victoire était venue. Un arc de triomphe portait cette inscription : « Le défenseur des mères sera aussi celui de leurs filles. » Le héros et ses compagnons s'avançaient à pas lents. Une bande de jeunes filles vêtues de blanc venaient à leur rencontre en leur jetant des fleurs, et en chantant le chant d'autrefois :

« Sois le bienvenu sur ce sol reconnaissant. Sois le bienvenu, chef puissant. Aucun ennemi ne peut maintenant te donner le coup fatal. Les belles vierges et les graves matrones, celles que ton bras vengeur a sauvées, ont élevé en ton honneur cet arc de triomphe. Oh! jonchons de fleurs son chemin. Jonchons de fleurs le chemin de notre héros. »

C'était *Washington à Trenton*.

Le dernier tableau patriotique était la famille Washington, d'après la fameuse gravure. Le héros, n'ayant pas eu le temps de changer de costume, était en uniforme; Annette faisait à merveille le rôle de sa femme

Marthe, et ses deux enfants portaient leur grande ceinture et leur immense collerette avec la fidélité la plus scrupuleuse.

Tous les acteurs reparurent alors sur la scène, et l'on entonna l'hymne national *Amérique*. Public, musiciens et comédiens, chacun se mit de la partie. Ces tableaux semblaient avoir rappelé à tous les esprits la noble et grande lutte qu'avait subie leur pays pour conquérir sa liberté, et tous chantaient comme ils ne l'avaient jamais fait jusque-là.

Il y eut un entr'acte, pendant lequel on se reposa et on discuta les mérites respectifs des acteurs. On se demandait aussi quelle serait l'actrice qui ferait la *Belle au Bois dormant*. Les petites filles avaient bien gardé leur secret. Un cri de surprise accueillit leur jolie scène.

Jane était là, dans toute sa splendeur de princesse. Elle dormait; le prince Charmant venait à peine de soulever le voile qui la recouvrait, et il s'apprêtait á l'éveiller, ainsi que toute sa cour, du sommeil dans lequel elle était plongée depuis un siècle. Le roi et la reine sommeillaient sur leur trône; les dames d'honneur se penchaient sur le lit comme des fleurs languissantes; le petit page et le fou rêvaient la bouche ouverte, et les gardes étaient appuyés contre le mur dans l'attitude où ils étaient quand le sommeil les avait surpris.

C'était si joli, que les spectateurs ne se lassaient pas de regarder, mais la jambe malade de Jack ne lui permit pas de satisfaire leur enthousiasme, et il murmura si bien : « Je vais tomber, » qu'on baissa la toile. Mais on la releva quelques minutes après.

Changement complet. Toute la cour était réveillée; le

roi et la reine regardaient leurs sujets d'un air calme; les dames d'honneur étaient tout étonnées; le page s'avançait vers sa maîtresse; le fou grimaçait; les gardes souriaient, et la princesse tendait la main au prince Charmant pour le remercier d'être enfin venu la délivrer.

On fut obligé de relever trois fois de suite le rideau pour contenter le public.

Les scènes suivantes avaient été préparées à l'intention spéciale des Bébés. C'était la représentation des immortels contes de nourrice, les contes de ma Mère l'Oie. On voyait la vieille bonne femme elle-même représentée par Ralph, qui portait un jupon et un bonnet rouges et une grande béquille, et à ses côtés l'illustre volaille qui était une oie de carton gigantesque, dans l'intérieur de laquelle on avait mis Grif. Ce dernier prenait un plaisir extrême à battre des ailes et à agiter ses pattes jaunes et son long cou, en imitant le cri harmonieux de cet oiseau de basse-cour.

Les bébés, surpris, montèrent sur leurs chaises pour mieux les voir; ils croyaient naïvement assister non pas à une comédie, mais à une scène réelle. Quand on eut fait passer devant leurs yeux les personnages les plus remarquables des contes, on exécuta sur la scène une danse générale dans laquelle la Mère l'Oie et son oiseau se faisaient vis-à-vis.

C'était si burlesque, que M. Burton en déchira ses gants à force d'applaudir et que les bébés crièrent de toutes leurs forces :

« Recommencez. Recommencez *tout!* »

C'était impossible, car l'heure était déjà avancée. On

se sépara donc, et, le public une fois parti, les acteurs remirent tout en place.

En un clin d'œil, la chambre fut débarrassée et le souper servi. Chacun sentait le besoin de réparer ses forces; on eût dit une armée de sauterelles dans un champ de blé.

Jack et Jane étaient à l'un des bouts de la table; Ralph et Griff leur faisaient face, et entre eux était toute une collection de héros historiques et de personnages de contes de fées.

Le souper fut naturellement d'une gaieté folle. Aussi les parents, qui attendaient les jeunes comédiens dans la pièce voisine et qui jouissaient de loin de leur bonheur, n'eurent-ils le courage de donner le signal du départ que lorsque Washington eut déclaré en bâillant qu'il avait passé une soirée ravissante, mais qu'il ne pouvait plus tenir ses yeux ouverts.

CHAPITRE XIII

LE SECRET DE JACK

Qu'avez-vous donc, Jack? Où avez-vous mal? demanda Jane un soir du mois de mars, en voyant Jack s'accouder et tenir sa tête à deux mains. C'était une attitude qui chez lui dénotait soit un chagrin, soit une douleur physique.

— Je n'ai mal nulle part, répondit-il, mais je suis ennuyé. J'ai besoin d'argent et je ne sais comment en trouver. »

« Combien vous faut-il? dit Jane en tirant son porte-monnaie.

— Trois dollars; mais je vous remercie, Jane; je ne veux rien emprunter à personne.

— Pourquoi est-ce faire?

— Impossible de vous le dire.

— Comment! Moi qui croyais que vous me disiez tout. Comment allez-vous faire?

— Ne vous en inquiétez pas. Je trouverai un moyen.

— Si vous demandiez à votre mère?

— Je n'y tiens pas.

— Vraiment, vous ne voulez pas même le lui dire à elle?

— Je ne veux le dire à *personne*.

— C'est bizarre... Vous seriez-vous fourré dans un guêpier?

— Ce serait possible si je ne trouvais pas d'argent avant la fin de la semaine.

— Je me demande comment je pourrais vous aider, puisque vous ne voulez rien me dire, reprit Jane un peu piquée de ce manque de confiance.

— Si vous voulez m'aider, cessez de me faire des questions auxquelles je ne puis pas répondre, et découvrez-moi un moyen de gagner de l'argent.

— Combien avez-vous déjà?

— Un dollar, répondit Jack en lui montrant une petite pièce d'or attachée à sa chaîne de montre.

— Oh! Jack, vous n'allez pas prendre celui-là! s'écria Jane stupéfaite. Il est trop joli!

— Il le faut bien, dit Jack d'un ton sévère. Un honnête homme doit donner tout ce qu'il possède pour payer ses dettes.

— C'est donc bien grave?

— Oh! oui. »

Jane passa près de cinq minutes à ressasser dans sa tête tous les moyens par lesquels Jack pouvait gagner de l'argent. Il y en avait encore une certaine quantité, car Mme Minot trouvait que les exercices corporels étaient bons pour la santé de ses fils, et, pour les y encourager, elle leur payait généreusement les petits services qu'ils lui rendaient.

« Avez-vous encore du bois à couper? demanda la petite fille.

— Tout est fini.

— Des chemins à frayer?

— Plus de neige.

— Des allées à sarcler, alors?

— Trop tôt!

— Des catalogues de livres?

— C'est Frank qui s'en est chargé.

— Des copies pour votre mère?

— Cela me prendrait trop de temps. Il me faut mon argent vendredi ou samedi au plus tard.

— Alors, s'écria Jane impatientée, je ne vois pas du tout ce que nous pourrions faire. Il est trop tôt ou trop tard pour tout ce que je vous propose. Vous ne voulez décidément pas qu'on vous prête ce qui vous manque?

— Non, j'ai promis de faire cela à moi tout seul et je tiendrai ma promesse.

— Et votre presse à imprimer que nous oublions! s'écria Jane, qu'est-ce que nous pourrions bien faire avec?... Ah! j'y suis! Faites-moi des cartes à mon nom. Toutes mes amies en auront envie quand elles les verront.

— Ah! la bonne idée que vous avez là! Comment ai-je fait pour n'y pas songer plus tôt? »

Jack courut chercher sa machine et se mit à la huiler, à l'essuyer et à l'arranger en sifflant comme s'il eût été soulagé d'un grand souci.

« Passez-moi les lettres, lui dit Jane. Je préparerai mon nom et ce sera plus vite fait. Vous rappelez-vous comme je vous ai aidé quand nous avons imprimé les programmes? Vous disiez que cela vous prenait moitié moins de temps que quand vous les faisiez seul. Et puis,

vous pourrez aussi faire des étiquettes pour votre mère. »

Jack et Jane se mirent gaiement à l'ouvrage. Bientôt une douzaine de jolies petites cartes fut imprimée au nom de Jane, et la petite fille les paya immédiatement un sou pièce. Puis Jack porta des étiquettes à sa mère, qui lui en commanda aussitôt cinq douzaines, quoiqu'elle ignorât pourquoi il avait tant besoin d'argent.

On était au milieu du mois, et le demi-dollar que Jack recevait tous les premiers du mois pour ses menus plaisirs était dépensé depuis longtemps. Il fallait donc bien travailler pour gagner les deux dollars manquants.

Jack et sa compagne travaillèrent sans interruption toute la soirée. Frank leur demanda des cartes roses pour sa cousine Annette, et il poussa la bonté jusqu'à aller lui-même choisir du papier chez le papetier. Quand il revint, Jane lui demanda tout bas :

« Savez-vous pourquoi Jack est si pressé?

— Je m'en doute, répondit Frank. Il n'a pas fait de sottises, car je le saurais déjà, mais il a dû s'engager trop loin pour rendre service à quelqu'un. Il a trop bon cœur; on abuse de lui. Ne le tourmentez pas. Vous connaîtrez bientôt son secret, j'imagine. »

En cela, Frank était dans l'erreur. Son secret ne devait pas être divulgué de sitôt.

Quand Jane et Annette montrèrent leurs jolies cartes à leurs compagnes, les commandes abondèrent chez le jeune imprimeur. Personne n'ignore que, dans le monde des petites filles, il suffit que l'une d'elles ait quelque chose de nouveau pour qu'aussitôt elles veuillent toutes

avoir la pareille, depuis un nœud de ruban jusqu'à une encre de couleur.

Pendant cinq ou six jours, le pauvre Jack ne prit pas une minute de repos. Il passait toutes ses récréations devant sa presse, et aucune invitation, aucun plaisir ne pouvait l'en arracher. Jane l'aidait de toutes ses forces. Elle n'avait pas oublié que Jack était resté en chambre pour lui tenir compagnie, et elle voulait lui montrer qu'elle n'était pas ingrate.

Quand les dernières cartes furent achevées, et que la petite bourse de Jack contint les deux dollars qui lui manquaient, il dit à sa compagne :

« Jane, vous avez été bien gentille de m'aider, je vous en suis très reconnaissant.

— Je suis bien aise d'avoir pu faire quelque chose pour vous, répondit-elle, mais j'aurais travaillé avec plus de plaisir si j'avais su pourquoi. »

Jane trouvait que le moment était opportun pour demander des explications, mais elle fut trompée dans son attente. Jack lui dit seulement d'un ton amical :

« J'ai une envie terrible de vous le dire, mais je ne peux pas, parce que j'ai promis de me taire.

— Comment!... Toujours?

— *Toujours!*

— C'est très joli; mais, moi, je n'ai rien promis, et je saurai bien découvrir votre secret.

— Impossible, dit Jack en secouant la tête.

— Vous verrez.

— Vous êtes très fine, mais vous ne pourrez jamais deviner cela.

— Je parie que vous me le direz vous-même.

— Oh! non; ce serait trop mal.

— J'en suis *sûre!* Nous verrons lequel de nous deux aura eu raison. »

Jane se mit à rire. Elle connaissait bien le pouvoir d'une petite volonté.

« Oh! Jane, s'écria son ami, n'essayez pas, je vous en prie. Ce ne serait pas bien. Vous ne voudriez pas me faire mal agir, n'est-ce pas? »

Jack avait l'air si malheureux que Jane se laissa toucher. Elle lui promit de ne pas lui *faire dire* son secret, mais elle se réserva le droit de le trouver de n'importe quelle autre manière.

Le vendredi matin, Jack partit pour l'école avec ses trois dollars dans sa poche. Il fit mal ses devoirs ce jour-là, fut en retard après la récréation de midi et alla se promener, après la classe malgré la pluie et les chemins boueux. Il ne revint que tard dans la soirée et rentra chez lui en boitant et l'air exténué, mais très satisfait.

Frank n'y prit pas garde, mais Jane était aux aguets pour savoir d'où il pouvait bien venir. Elle ne voulait pas le lui demander directement et lui dit seulement :

« Harry Grant voudrait que vous lui fissiez des cartes bleues. Il a trouvé celles de Merry si jolies qu'il veut en faire cadeau de semblables à sa fiancée.

— Harry attendra, répondit Jack en s'étendant sur le tapis, devant le feu. Je suis trop éreinté pour rien faire ce soir, et la vue seule de cette machine me fatigue.

— Pourquoi êtes-vous allé si loin? On dirait que vous avez fait au moins six lieues.

— C'était forcé; je n'ai pas fait beaucoup de chemin, mais ma maudite jambe ne pouvait plus me traîner. »

Jack marchait sans béquilles depuis plus d'un mois, mais sa jambe se fatiguait encore facilement.

« Pauvre ami, se dit Jane, il a l'air brisé de fatigue. Il ne faut pas l'obliger à parler. »

Elle se mit à chanter. Au bout de cinq minutes, Jack ronflait déjà. Il était épuisé par sa semaine de fatigues et sa course forcée. Jane prit son ouvrage. Tout en tricotant, elle se demandait quel pouvait bien être le secret de son ami. Elle avait si peu de moyens de s'amuser, la pauvre petite, que les choses les plus insignifiantes lui semblaient dignes d'intérêt.

Jack était agité; il prononça quelques mots dans son sommeil. Jane tendit l'oreille :

« Je crois vraiment, dit-elle, qu'il parle du secret. Ce serait trop drôle s'il me le disait lui-même!... »

Elle se pencha sur lui en souriant malicieusement. Mais elle n'entendit plus que ces paroles confuses :

« *Bob!... Bien fatigué!... Arrangé, mon vieux.... Jerry est parti... L'encre est trop épaisse.* »

Ce fut tout. Jack se réveilla, s'étira, bâilla et se leva en déclarant qu'il croyait vraiment avoir dormi.

« Vous devriez bien recommencer, lui dit Jane qui était très désappointée de n'en pas avoir appris davantage.

— Le tapis est trop dur pour cela. Je vais me coucher. J'ai trop travaillé cette semaine. Je m'amuserai bien la semaine prochaine pour compenser. Bonsoir, Jane. »

Il rentra dans sa chambre et s'endormit d'un sommeil paisible. Évidemment il avait la conscience tranquille, Quant à Jane, elle ne tarda pas à en faire autant.

Deux jours se passèrent. Le lundi suivant, au mo-

ment où les écoliers se préparaient à sortir de classe, leur maître, M. Acton, les arrêta.

« J'ai à vous parler, » leur dit-il.

Le bruit cessa comme par enchantement, et l'on eût entendu voler une mouche; mais le cœur de ceux qui avaient commis quelques peccadilles battait bien fort.

M. Acton était un homme très consciencieux, qui s'occupait beaucoup de ses élèves et qui aidait leurs parents à les bien élever. Or il y avait dans la ville une certaine petite boutique où l'on vendait des bonbons, des billes, du papier et des journaux. C'était autrefois le rendez-vous des petits garçons, mais leur maître leur avait défendu d'y entrer, parce que, dernière cette boutique si séduisante, étaient un café et un billard. C'était une mesure de précaution très sage, car les images des journaux n'étaient pas toujours très convenables, la conversation des habitués était plus ou moins édifiante, et les enfants, pour paraître *des hommes*, s'aventuraient quelquefois dans le café.

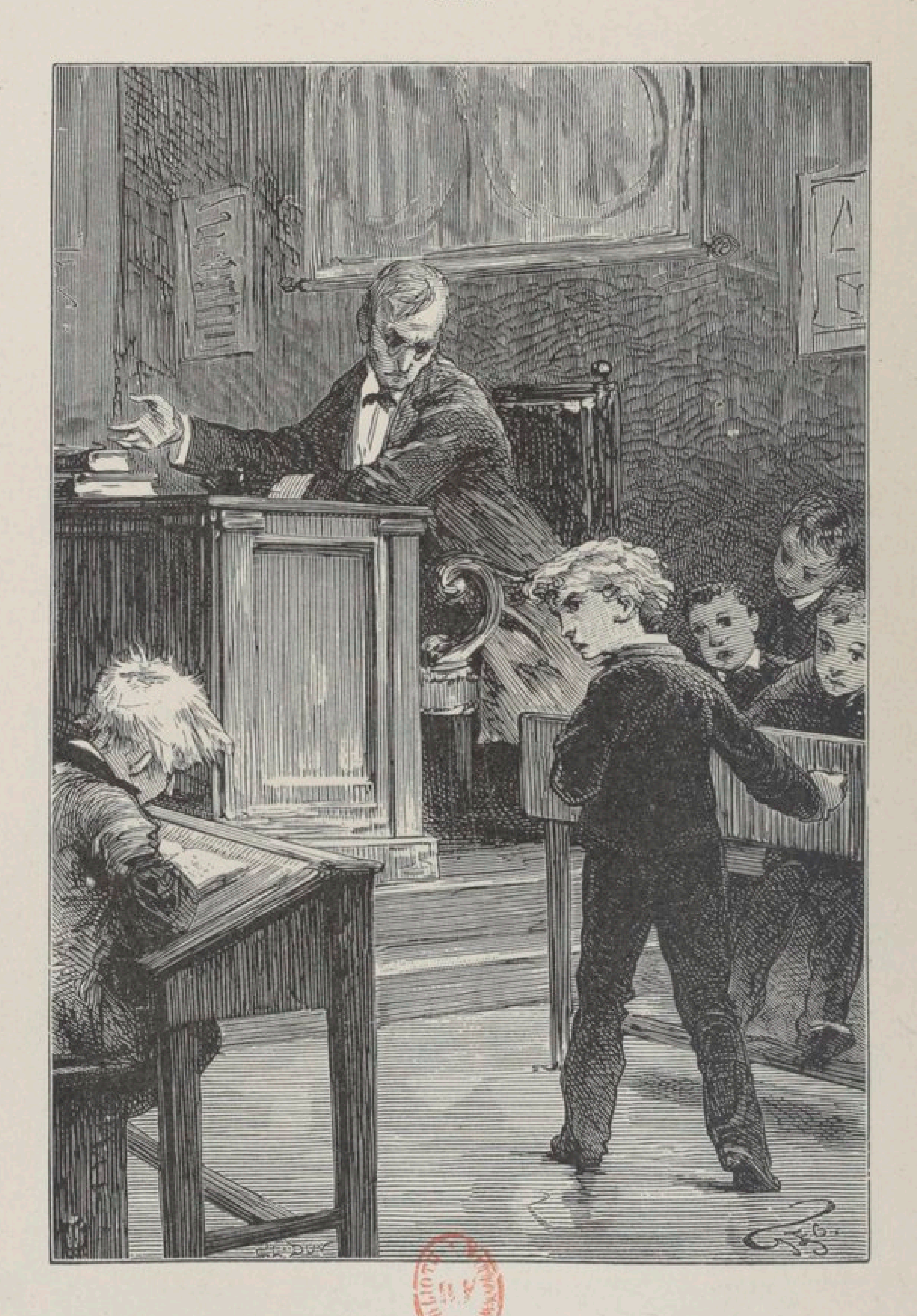
Voici donc ce que dit M. Acton au milieu du plus profond silence :

« Mes enfants, vous devez vous souvenir que l'année dernière, pour vous empêcher d'aller au café, j'ai dû vous défendre formellement d'aller en ville pendant les récréations. »

Un murmure d'assentiment accueillit ces paroles. M. Acton continua :

« La règle ayant été enfreinte à plusieurs reprises, je vous ai avertis que, puisque les réprimandes particulières ne suffisaient pas, le premier coupable que je découvrirais serait puni en public. Le moment est venu

XIII



EN PASSANT JACK JETA SUR JOE UN REGARD D'INDIGNATION.

de mettre ma menace à exécution. Cela m'est d'autant plus pénible que le coupable est un enfant en qui j'avais toute confiance. »

M. Acton s'arrêta. Il semblait avoir de la peine à continuer. Les élèves se regardaient mutuellement avec des yeux interrogateurs. Leur maître les punissait si rarement que, lorsqu'il le faisait, ce n'en était que plus imposant. Quelques regards anxieux s'arrêtèrent sur Joë qui était très rouge et taillait son crayon sans oser lever les yeux.

« Ce doit être Joë, dit Gustave à Frank. Il l'a bien mérité.

— Que celui d'entre vous qui a enfreint la règle vendredi vienne ici, » dit M. Acton d'un air grave.

Le tonnerre serait tombé au milieu de la classe, que les élèves n'eussent pas été plus stupéfiés. Ce fut *Jack Minot* qui se leva et alla lentement vers l'estrade; mais en passant il jeta sur Joë un regard d'indignation et de colère.

« Jack, lui dit son maître, éclaircissons cela le plus vite possible. Cette affaire est aussi désagréable pour moi que pour vous, mais je suis persuadé qu'il y a quelque erreur là-dessous. On m'a dit que vous étiez entré vendredi dans la boutique défendue. Disculpez-vous.

— C'est vrai, monsieur, répondit Jack en regardant son maître bien en face comme pour lui prouver qu'il ne craignait pas de dire la vérité, tant que cela ne concernait que lui.

— Y étiez-vous pour faire des emplettes?

— Non, monsieur.

— Pour y rencontrer quelqu'un?

— Oui, monsieur.

— Était-ce Jerry Shannon? »

Pas de réponse, mais instinctivement Jack ferma les poings en jetant un second regard de mépris à Joë.

M. Acton continua.

« On m'a dit que vous lui aviez parlé. On m'a dit aussi que vous étiez entré avec lui au café. Est-ce vrai?

— Oui, monsieur, » dit Jack d'une voix faible.

M. Acton, semblait si sûr du contraire qu'il fallait à Jack un grand courage pour répondre.

A cet aveu, un frémissement général se fit entendre. Jerry Shannon était un assez mauvais sujet qu'aucun bon écolier ne fréquentait, et c'était un véritable déshonneur que d'avoir eu quelque chose à démêler avec lui.

« Avez-vous joué? demanda M. Acton.

— Non, monsieur.

— Avez-vous bu?

— Je ne bois jamais que de l'eau, répondit Jack en se redressant.

— Je m'en doutais. Mais alors qu'y faisiez-vous? »

Cette question fut faite avec tant d'intérêt et de bienveillance, que Jack oublia un moment sa réserve et qu'il répondit vivement :

« Je le payais.

— Ah! Combien?

— Trois dollars, murmura Jack, tout rouge de dépit d'avoir si mal gardé son secret.

— C'est une dette beaucoup trop grosse pour un garçon comme vous, vis-à-vis d'un individu comme Jerry, dit M. Acton. Et à quel propos, s'il vous plaît? »

Jack ouvrit la bouche, la referma aussitôt et baissa

les yeux sans répondre. Mais ses lèvres tremblantes prouvaient qu'il lui en coûtait de se taire.

« Quelqu'un d'autre que Jerry est-il mêlé à tout ceci? continua M. Acton.

— Une seule autre personne, répondit Jack après une hésitation de quelques secondes.

— Je commence à comprendre, » dit son maître en regardant Joë.

Jack sourit involontairement. Ce n'était pas Joë qui était « l'autre personne. » Joë ne savait de tout cela que ce qu'il en avait vu en faisant une commission pour son père.

« Jack, dit M. Acton, donnez-moi donc une explication claire et nette. Je suis sûr que vous n'êtes pas aussi coupable que vous le semblez, et je serais désolé de vous punir injustement.

— Mais c'est très juste, monsieur. J'ai enfreint la règle. Je mérite d'être puni, s'écria Jack, qui eût préféré n'importe quelle punition à cet interrogatoire public.

— Alors vous ne voulez rien m'expliquer, vous ne voulez pas même dire que vous vous repentez de votre action et que vous en avez honte? poursuivit M. Acton.

— Non, monsieur, je ne puis pas, je ne la regrette pas, je n'en ai pas honte, et je recommencerais demain s'il le fallait, » fit Jack poussé à bout.

Ses camarades furent abasourdis de cette audace sans pareille. M. Acton, qui savait combien Jack tenait à rapporter de bonnes notes, ajouta, dans l'espoir de le décider à expliquer ce mystère incompréhensible :

« N'oubliez pas que c'est à la fin de la semaine que je donnerai les notes du mois. »

Le pauvre Jack devint cramoisi. Il fut obligé de se mordre la langue pour la réduire au silence. Cette affaire allait sans doute lui coûter cher. Il n'avait pas prévu tout cela lorsqu'il s'y était engagé à l'étourdie. Mais bientôt ses joues reprirent leur couleur habituelle, ses traits leur calme accoutumé, et il regarda son maître d'un regard plein de franchise. Puis, il lui répondit très bas, mais assez distinctement pour être entendu de tous ses camarades :

« Les apparences sont contre moi, monsieur; mais, comme vous voulez bien le dire, je suis moins coupable que je ne le parais. Je ne puis rien vous dire de plus là-dessus. J'ai eu tort d'entrer au café, malgré votre défense, mais Jerry était engagé; il allait partir, et je n'avais pas d'autre occasion de le voir. Il fallait bien tenir ma promesse. »

Son accent de sincérité convainquit pleinement M. Acton de son innocence. Il eût bien voulu ne pas le punir, mais lui aussi devait tenir sa promesse.

« Eh bien! Jack! lui dit-il, vous serez en retenue toute la semaine, et ce mois-ci sera le premier depuis que je vous connais où vous n'aurez pas de bonnes notes de conduite. Allez maintenant, mais que tout le monde ici comprenne bien que je défends qu'on vous fasse aucune question là-dessus, avant le moment où vous jugerez bon de vous expliquer. »

M. Acton se leva en parlant et sortit. Les écoliers s'en allèrent aussi par groupes en causant de ce grave événement. Jack resta seul pour ranger ses livres. Il n'en était pas fâché, car cela lui permettait de cacher les quelques larmes qui *voulaient* couler, parce que Frank

lui-même avait détourné les yeux lorsqu'il lui avait jeté un regard suppliant en descendant de l'estrade. Les aînés sont assez disposés à être sévères pour leurs cadets. Frank, écolier modèle, était très blessé de voir Jack avouer hautement ses rapports avec Jerry et donner à supposer qu'il laissait dans l'ombre le pire de l'histoire.

Il crut de son devoir de prendre son frère au collet, lorsqu'il sortit enfin, et de lui parler pendant tout le trajet du retour à la maison, comme un aîné décidé à lui arracher la vérité de gré ou de force. C'était plus que le pauvre enfant n'avait la force de supporter. Il s'entêta et refusa d'ouvrir la bouche, malgré les menaces de Frank.

Le souper se passa en silence. L'un semblait fulminer, l'autre bouder. L'aîné regardait le cadet avec courroux; Jack mordait son pain d'un air de défi et se remuait sur sa chaise comme une anguille.

Mme Minot remarqua tout naturellement ce manège, mais elle se garda bien d'y faire attention. Elle pensait que ce nuage se dissiperait comme tant d'autres si personne n'en parlait; mais rien n'y faisait, et quand les deux frères refusèrent de prendre du gâteau, Mme Minot s'en inquiéta sérieusement.

Aussitôt le repas terminé, Jack se retira avec dignité dans sa chambre, et la colère longtemps contenue de Frank éclata.

Mme Minot fut très affligée de son récit, mais elle ne condamna pas son fils. Elle le connaissait trop pour le croire très coupable.

« Je vais aller lui parler, dit-elle. *A moi*, il ne refusera pas d'explications.

— Il n'en démordra pas, mère, vous verrez. Vous me dites souvent que je suis entêté, mais ce n'est rien en comparaison de Jack. Il est pire qu'un mulet! Malheureusement, ce rapporteur de Joë ne sait rien de plus que ce qu'il a dit à M. Acton, et ce scélérat de Jerry est déjà loin. Je ne vois pas comment nous pourrions éclaircir tout cela, puisque Jack s'obstine à ne rien dire. Ah! le petit sot! s'écria Frank qui ne pouvait pardonner à son frère d'avoir *déshonoré* leur nom.

— Mon cher Frank, lui dit sa mère, vous vous exagérez les torts de Jack. Vous savez par vous-même qu'il est rare que les enfants les plus sages et les mieux élevés ne fassent pas de temps en temps quelques sottises. Ne soyez pas si sévère pour votre frère. Il s'est mis dans un mauvais pas, le pauvre enfant, mais quelle qu'ait pu être son escapade, n'oubliez pas qu'il l'a payée de son propre argent et qu'il a travaillé sans relâche toute la semaine pour le gagner. »

Ces paroles de Mme Minot calmèrent Frank comme par enchantement. Sa colère tomba comme s'il eût reçu une douche. Il eut honte de son manque d'indulgence en se souvenant combien son équipée du chemin de fer avait été coûteuse, et il fut pris de remords en songeant à la bonté que tout le monde avait eue pour lui alors. Il saisit son chapeau et courut rejoindre son ami Gustave pour tâcher d'obtenir quelque lumière sur la conduite de Jack. Il est inutile d'ajouter que tous ces conciliabules n'aboutirent à rien.

Personne ne savait rien, et Mme Minot n'obtint pas de réponse de son fils.

Quant à Jane, qui avait appris cette triste nouvelle

par Merry et Molly, elle était on ne peut plus intriguée. Frank avait refusé de lui donner aucun détail. Elle confia ses peines à la chatte blanche Boule-de-Neige et termina ses confidences en lui disant :

« Eh bien, ce que je vois de plus clair là-dedans, c'est que quand même tout le monde tomberait sur Jack, moi je ne lui dirai rien qui puisse lui faire du chagrin. Au contraire, je l'aiderai tant que je pourrai. C'est si laid de sermonner les autres!... D'ailleurs, je suis bien sûre que ce secret sera bientôt découvert et qu'on verra que Jack n'est pas coupable!...

Boule-de-Neige parut partager complètement cette manière de voir; elle fit *ronron* et alla se coucher sur les pantoufles de sa maîtresse pour les réchauffer. Suivant Jane, c'était là une grande preuve d'affection.

Quand Jack vint voir sa petite amie, il avait les yeux rouges. On voyait combien il avait eu de peine à refuser la vérité à sa mère. Cependant Mme Minot avait confiance en lui malgré tout, et c'était si doux! Le pauvre garçon avait le cœur plein; il lui en coûtait de tenir sa parole.

Jane ne lui fit aucune question; elle affecta d'avoir très envie de faire une partie de dames; mais quoique ses lèvres fussent muettes, ses yeux disaient clairement à son ami :

« Je ne crois rien de ce qu'on peut dire contre vous. Vous êtes innocent. »

Et Jack lui en fut très reconnaissant.

CHAPITRE XIV

JANE ÉCLAIRCIT LE MYSTÈRE

La confiance et la bonté de Mme Minot et de Jane ne se démentirent pas un seul instant. C'était heureux pour le pauvre Jack, car les heures de classe étaient pour lui autant d'heures de supplice, et, sans sa mère et Jane, il n'eût jamais pu aller jusqu'au bout. Ses camarades lui tournaient le dos; les petites filles se moquaient de lui, et M. Acton lui jetait des regards de reproche. C'était dur pour un garçon qui avait toujours été le favori de tout le monde. Cependant, il supporta vaillamment cette pénible épreuve; mais ce qui lui faisait le plus de peine, c'était la pensée de ses mauvaises notes.

« Eh bien, tant pis! dit-il à la fin de la semaine pour soutenir son courage chancelant, j'aurai de mauvaises notes, mais j'en mérite de bonnes. C'est une consolation, quoique chacun me croie coupable. »

Ce n'était que trop vrai : ses camarades étaient convaincus qu'il avait fait quelque chose de si mal qu'il n'osait pas l'avouer.

Au fond, tout cela tracassait Jane encore plus que Jack. C'était une fidèle petite amie et elle n'avait pas un

instant de tranquillité en pensant que Jack était ainsi soupçonné. Le monde des enfants est un monde en miniature, le moindre événement y prend des proportions extraordinaires. Jane trouvait qu'il était de son devoir de dissiper les nuages qui assombrissaient la vie de son ami, et de lui rendre l'estime de tous.

« Quel bonheur qu'Édouard vienne samedi! dit-elle le jeudi soir à Frank. Il découvrira peut-être la vérité, car Jack n'a pas de secrets pour lui. Je ne peux pas vous dire combien il me tarde que ce soit fini. Il est trop fier pour se plaindre, même à nous, mais toutes ces tracasseries le font beaucoup souffrir, ajouta-t-elle en soupirant.

— J'empêche ses camarades de trop le taquiner, répondit Frank, mais c'est tout ce que je puis faire pour lui. Si seulement Édouard était venu samedi dernier, cela aurait servi à quelque chose, mais maintenant c'est trop tard; M. Acton donne les notes demain. »

Frank était un peu jaloux de l'influence d'Édouard sur son frère. La sienne eût été tout aussi grande s'il avait été aussi bon pour Jack que l'était Édouard, mais il ne se donnait pas la peine d'y réfléchir.

« Jerry est-il revenu? » lui demanda Jane.

Elle réservait toutes ces questions pour Frank et ne s'aventurait que bien rarement avec Jack sur ce terrain brûlant.

« Non, dit Frank, il est parti pour tout l'été. J'espère qu'il ne reviendra jamais et qu'il laissera Bob tranquille.

— Où est donc Bob? s'écria Jane qui était constamment sur le qui-vive pour découvrir *l'autre personne*.

— Il est chez le capitaine Skinner depuis le commen-

cement du mois. Il travaille assez bien, à ce qu'on dit, mais je ne le vois que le dimanche, car le capitaine est très sévère et il ne permet pas de sortir. Il m'a dit qu'il avait été bien accueilli là-haut et qu'il s'y plaisait. Je crois qu'il est en bonne voie maintenant.

— Où demeure-t-il? demanda vivement Jane.

— Dans la montagne, à 6 kilomètres d'ici.

— Combien faudrait-il de temps pour y aller depuis l'école? ajouta Jane, qui poursuivait une idée.

— Il y a 2 kilomètres de plus. Cela dépend de la manière dont on marche.

— Eh bien, supposez que je vous parle d'un garçon de douze à treize ans; que les chemins soient mauvais, que ce garçon ait mal à la jambe et qu'il n'ait fait qu'aller et venir, combien de temps cela prendrait-il? » demanda Jane impatientée.

Frank tenait à donner exactement ses renseignements.

« Dans ces conditions-là, dit-il, il faut compter deux à trois heures, mais pour le dire au juste, il faudrait savoir si la personne dont vous parlez a l'habitude de la marche.

— Jack pourrait-il faire cette course-là en moins de temps?

— Non, pas à présent. Autrefois, c'était autre chose, mais sa jambe n'est pas encore très forte. »

Jane se mit à rire. Ce fut au tour de Frank de la questionner :

« De quoi riez-vous? lui demanda-t-il intrigué.

— Je ne peux pas vous le dire.

— Pourquoi me demandez-vous tous ces renseignements? Auriez-vous envie d'aller chez le capitaine Skinner?

— Si je n'étais pas malade, j'y serais déjà. Je l'aurais bien vite trouvé!...

— Qui?... Quoi?...

— Rien. Voudriez-vous avoir l'obligeance de m'approcher la petite table? J'ai une lettre à écrire. Je vous demanderai en outre de vouloir bien me la mettre à la poste, sans le dire à qui que ce soit, avant que je vous en aie donné la permission.

— Bon! voilà que vous allez avoir aussi des secrets, s'écria Frank. Prenez garde, miss Jane, vous vous mettrez dans le pétrin. Je vous en préviens, les secrets sont toujours une mauvaise chose.

— Vous saurez un jour mes raisons, monsieur Frank. En attendant, faites-moi le plaisir de me laisser écrire tranquillement. Je suis bien forcée de vous laisser voir l'adresse de ma lettre, mais vous n'en connaîtrez le contenu que lorsque j'aurai la réponse. »

Jane se souleva péniblement sur son coude et écrivit la lettre suivante, non sans hésiter beaucoup au commencement et à la fin. Elle connaissait à peine la personne à qui elle s'adressait, et il lui fallait toute son affection pour Jack pour surmonter sa timidité.

« Monsieur Bob Walker, chez le capitaine Skinner.

« Monsieur Bob,

« Je viens vous demander si Jack Minot est allé vous
« voir vendredi dernier. Il est dans un grand embarras
« parce qu'on l'a vu parler à Jerry Shannon et lui
« donner de l'argent. Il ne veut pas s'expliquer.
« M. Acton l'a puni devant toute la classe, il va pour

« la première fois avoir de très mauvaises notes. Nous « sommes tous très malheureux, mais nous ne voulons « pas croire qu'il soit coupable.

« Je ne sais pas pourquoi il me semble que vous « savez la vérité. C'est là ce que je voulais vous de- « mander. Veuillez me répondre le plus tôt possible.

« A vous,

« JANE PECK. »

Pour être bien sûre que personne n'ouvrirait sa missive, Jane y apposa un énorme cachet de cire rouge. Cela lui donnait un aspect ministériel qui ne pouvait manquer d'imposer à Bob.

« Là! j'ai fini, fit la petite fille en poussant un soupir de soulagement. Allez vite mettre ceci à la poste et prenez bien garde de ne pas être vu. »

Frank quitta son livre avec une promptitude rare. Quand il vit l'adresse, il dit à Jane pour la taquiner :

« Vous êtes donc bien intime avec Bob? Qu'en dira Jack?

— Je ne sais pas. Cela m'est fort égal. Voyons, Frank, soyez gentil. Nous aurons notre petit secret à nous deux, car je vous dirai tout, quand Bob aura répondu, dit Jane de son ton le plus câlin.

— Et s'il ne répondait pas?

— Je vous enverrais là-bas. Il faut que je sache la vérité; mais je préférerais la découvrir moi-même.

— Mais je crois vraiment que... »

Jane poussa un petit cri et interrompit Frank.

« Chut! lui dit-elle, ne parlez pas si haut. Oui, je crois que je suis sur la voie, j'en suis même presque sûre.

— Qu'est-ce qui vous en a donné l'idée? demanda Frank en tournant et retournant la lettre d'un air pensif.

— Avancez un peu. »

Jane lui dit tout bas quelques mots qui le firent tressaillir et s'écrier :

« Comment! Vraiment? Eh bien, cela ne m'étonne pas. C'est bien lui.

— Je n'y ai songé qu'en vous entendant dire où était Bob!

— Vous avez de l'esprit jusqu'au bout des ongles, Jane!... Je cours mettre votre lettre à la poste. »

Frank partit comme un fou, après avoir ajouté sur l'enveloppe pour plus de sûreté : « *Dépêchez-vous de répondre. F. M.* »

Jane était sûre d'avoir une réponse le lendemain soir. Elle ne se trompait pas : La réponse arriva, et ce fut Jack lui-même qui la lui tendit. Bob n'était pas un écrivain, loin de là. Il lui avait fallu bien des peines et non moins d'encre pour arriver à produire la lettre suivante. Ne sachant comment parler à Jane, il commençait brusquement.

« Jack est bien venu vendredi. Je suis fâché de l'avoir « mis dans l'embarras. Il a été très bon pour moi. Je « lui revaudrai cela un jour ou l'autre. Il a payé à Jerry « trois dollars que je lui devais depuis longtemps. Jerry « disait qu'il les réclamerait au capitaine, et j'avais « peur de perdre ma place. Mais maintenant, si Jack « ne dit pas la vérité, c'est moi qui la dirai. Je ne suis « pas assez méprisable pour le laisser condamner à

« ma place. Je suis heureux que vous m'ayez écrit.

« BOB WALKER. »

« Hourrah! s'écria Jane. Frank, portez vite cela à votre mère, » ajouta-t-elle en lui tendant sa lettre.

Puis, elle se mit à chanter de toutes ses forces pour ne pas laisser échapper son secret.

Cinq minutes après, Mme Minot, folle de joie, prenait Jack dans ses bras et le couvrait de baisers en répétant :

« Mon bon généreux enfant! Oh! je savais bien que vous étiez innocent! »

Frank tordait la main de son frère à force de la lui serrer, et lui disait :

« Jack, je suis fier de vous! J'ai eu bien tort d'être un seul instant dur pour vous! »

En même temps, Jane criait :

« Je vous l'avais bien dit! Je vous l'avais bien dit! C'est moi qui l'ai trouvé! Ah! ah! ah! C'est moi! »

Jack crut qu'ils étaient devenus fous.

« Quoi? Qu'y a-t-il? lui demanda-t-il en ouvrant ses grands yeux bleus. Ne m'étouffez pas, s'il vous plaît! »

On le laissa libre en riant, mais il ne fut guère plus avancé.

Sa mère alla embrasser Jane avec effusion, et Frank, au lieu de lui donner la clef du mystère, lui présentait un papier couvert de taches d'encre, en lui disant :

« Lisez, mais lisez donc!

— Hourrah! s'écria Jack à son tour quand il eut fini sa lecture. Mais qui donc a mis Bob au courant de tout cela? Cela ne regardait personne. C'est égal, celui qui l'a fait a été bien bon!

— C'est moi! lui dit Jane en battant des mains.

— Comment avez-vous pu savoir que c'était Bob? lui demanda Jack qui était très pressé de tout apprendre, maintenant qu'il était déjà dégagé de sa promesse.

— *Vous-même!* lui répondit Jane avec bonheur.

— Moi! Quand? Où? Comment? Vous voulez rire.

— Pas du tout. C'est la pure vérité. Après être allé là-bas, vous vous êtes endormi devant le feu, et pendant votre sommeil vous avez prononcé le nom de Bob. Cela m'est revenu ces jours-ci, et je me suis dit que Bob devait être au fond de tout cela. Je lui ai écrit hier, et voilà la réponse, et tout est arrangé à présent, et vous êtes le meilleur garçon du monde entier, et je suis si contente! si contente! »

Jane s'arrêta tout essoufflée; Frank lui dit d'un ton paternel :

« Jamais nous ne pourrons avoir de secrets tant que vous serez à côté de nous, Jane. Savez-vous, mademoiselle, que vous seriez un parfait agent de police?

— Eh bien, il fera chaud quand je dormirai devant les gens! » s'écria Jack un peu vexé d'avoir mis lui-même miss Jane sur la trace de son secret.

Puis, il ajouta :

« N'importe, je n'ai pas manqué à ma parole, quoique j'en aie eu bien envie. Mais n'en dites rien à personne. Bob est un bon garçon, et cela pourrait lui faire du tort.

— Je dirai moi-même à M. Acton et au capitaine Skinner ce qu'ils doivent savoir, dit Mme Minot avec animation.

— A présent, dit Jane, racontez-nous tout. Je meurs d'envie de le savoir.

— Ce ne sera pas bien long, dit Jack embarrassé. Nous avions promis de venir en aide à Bob. J'ai fait ce que j'ai pu pour tenir ma promesse à Édouard, voilà tout.

— Je n'ai jamais vu quelqu'un comme vous! s'écria Frank. Mère, vous rappelez-vous ce qu'il a fait l'année dernière quand vous lui aviez défendu d'aller au bateau sans vous? Nous étions allés à un pique-nique ensemble. Il arriva un accident au cheval. Il fallut revenir en bateau. Jamais Jack ne voulut en entendre parler, quoique M. Burton fût là pour veiller sur nous. Il fit 10 kilomètres à pied, plutôt que de manquer à sa parole. J'appelle cela de l'exagération. »

Frank semblait croire qu'il fallait de la modération même dans la vertu.

« Pas du tout, dit sa mère, c'est un très bel exemple qu'il vous donnait là. Il m'obéit sans se fier à son jugement et sans voir la raison des ordres qu'il reçoit. C'est pour lui comme pour moi une grande sécurité. »

Mme Minot embrassa tendrement son fils.

« C'est un vrai *Régulus,* dit Jane d'un ton d'admiration.

— La fidélité dans les petites choses prépare à l'héroïsme dans les grandes, dit Mme Minot. On ne peut être trop scrupuleux en matière d'honneur.

— Vous avez raison, mère, dit Frank.

— Continuez, Jack, je vous en prie, dit Jane après quelques minutes de silence. Tout cela est très beau, mais je voudrais savoir la suite de votre histoire.

— Voyons un peu. Eh bien, Bob avait l'air tout triste quand je l'ai vu dimanche. En sortant de l'église, je lui ai demandé ce qu'il avait. Il m'a avoué que Jerry le

tourmentait pour des dettes qu'il avait contractées avant d'être de notre club. Il ne savait comment se tirer de là. Je lui promis de l'aider, car je craignais qu'il ne fît quelque sottise dans son désespoir. Il était joliment content en me quittant, allez! Mais je l'ai été autant que lui quand j'ai eu mes trois dollars dans ma poche. »

Jack se frotta les mains en souriant.

« Vous auriez dû aller trouver Jerry ailleurs qu'au café, lui dit son frère.

— J'aurais bien voulu, mais Jerry partait le soir. Je l'ai cherché pendant la récréation et je l'ai vu entrer dans la boutique. Je lui ai couru après. Il m'a entraîné au café pour ne pas parler devant ceux qui étaient là. Que pouvais-je faire? Je l'ai suivi. Vous me croirez si vous voulez, mais je n'ai jamais été aussi heureux que quand il m'a promis de ne plus ennuyer Bob. Maintenant je suis sûr que Bob ne fera plus de bêtises, rien que par reconnaissance, et cela vaut bien trois dollars.

— Pourquoi ne pas vous adresser à moi? lui dit Frank.

— Pour que vous vous moquiez de moi?... Pas de danger.

Ou à moi, dit Mme Minot. Cela vous aurait épargné bien des ennuis.

— J'y ai bien pensé, mais Bob ne voulait pas le dire aux grandes personnes, de peur d'être grondé, et je n'ai pas osé vous en parler... Comme il a été gentil l'autre jour, Bob! Il voulait me donner son couteau en échange, mais je n'ai pas voulu l'accepter. J'aime bien mieux ceci, dit Jack en mettant la lettre dans sa poche.

— Maintenant que tout cela est éclairci, dit Frank, on

XIV



JACK LUI DONNA UN BAISER PLEIN DE RECONNAISSANCE.

dirait vraiment une tempête dans un verre d'eau : tout cela s'est réduit à peu de chose. C'est très bien d'avoir supporté les gronderies de tout le monde quand vous vous sentiez dans votre droit.

— Je crois justement que c'est là ce qui m'en a donné la force répondit Jack. Si je m'étais senti coupable, j'aurais préféré tout avouer pour que ce soit plus vite fini. Mais puisque vous voulez tout dire à M. Acton, j'imagine qu'i ne me donnera pas de mauvaises notes, ajouta-t-il.

— C'est là ce qui vous fera le plus de plaisir, n'est-ce pas? demanda Jane.

— Non, ce sera de le raconter à Édouard, répondit Jack timidement, car on se moquait souvent de l'amitié de Jack pour son grand ami.

— Édouard sera heureux, dit Mme Minot, mais il ne pourra pas l'être autant qu'une certaine petite personne qui vous a soutenu pendant votre temps d'épreuve et qui a eu l'esprit de vous tirer d'affaire. »

Jack comprit. Il s'approcha de Jane et prit ses deux petites mains dans les siennes, puis, ne trouvant pas de paroles pour remercier cette fidèle petite amie, il se baissa et lui donna un baiser plein de reconnaissance.

CHAPITRE XV

LES MIRACLES DE SAINTE LUCY

Le lendemain de ce jour où Jane avait découvert le secret si bien gardé de son ami fut un heureux jour pour Jack. Il reçut la récompense de toute sa semaine de souffrances. Ce fut d'abord la visite de M. Acton : Mme Minot l'avait mis au courant de l'histoire, et il promit à Jack de le disculper devant tous ses camarades; sans cependant accuser Bob. La réparation devait être publique comme l'accusation.

Les éloges de M. Acton firent rougir Jack jusqu'aux oreilles. Sa joie fut au comble lorsque son maître effaça les mauvaises notes qu'il lui avait données la veille, et mit, en regard du mot *conduite*, le chiffre 1000 qui n'avait jamais été donné.

Après quoi Mme Minot emmena son fils chez le capitaine Skinner. Ils partirent en voiture. Jack conduisait lui-même. Quelle différence avec le voyage précédent! Il en fit confidence à sa mère. Que de peines il avait eues! Il avait glissé; il était tombé, s'était fait mal au genou, tordu le pied, etc. Il enfonçait dans la boue jusqu'à la cheville; le vent lui piquait les yeux, il faisait

un froid glacial, et le trajet semblait d'une longueur interminable. Sans la pensée du service qu'il allait rendre à Bob, jamais il n'eût pu continuer!... Enfin, tout cela était passé; ses dures épreuves étaient terminées, grâce à Jane, et il ne regrettait rien, oh! non!

On arriva. Mme Minot savait si bien raconter les choses, qu'elle eût touché le cœur d'un homme plus inflexible que le capitaine Skinner. Il lui promit de ne pas faire de reproches à Bob, et parut très sensible aux efforts de Jack pour garder Bob dans le droit chemin. Quant à Bob, il se hâta d'attirer Jack dans la grange, et là, dans le foin parfumé, il lui fit les remerciements les plus sincères. Au moment du départ, il déposa dans la voiture de son ami un grand sac de châtaignes, et voulut se retirer timidement. Mais Mme Minot et le capitaine le retinrent pour lui adresser quelques paroles d'encouragement, qui l'obligeraient pour l'avenir à une conduite exemplaire sous peine de déchoir dans leur estime.

« Mes châtaignes seront pour Jane, dit Jack à sa mère quand ils furent de nouveau en route. Je voudrais pouvoir lui donner quelque chose dont elle ait bien envie. Elle est si gentille de m'avoir tiré d'affaire, que je lui dois bien une récompense.

— Je crois que je pourrai vous satisfaire dans quelques jours, dit Mme Minot. Ce sera une surprise agréable pour tout le monde, mais je ne veux rien vous dire encore. Moi aussi, j'ai mes secrets.

— Oh! gardez-les, mère, s'écria Jack en secouant ses épaules comme pour les débarrasser d'un fardeau trop lourd. Moi, j'en ai assez et pour longtemps. Est-il joli, le vôtre?

— Très joli, répondit sa mère en riant, mais je croyais que vous ne vouliez pas me faire de questions?

— J'oubliais! » fit Jack, et il passa à un autre sujet. Il était si heureux qu'il lui semblait avoir des ailes.

La journée se termina par la visite d'Edouard. Jack lui raconta toutes ses péripéties.

« Je n'imaginais guère que vous prendriez si vivement ma recommandation, lui dit son ami. Je vous demandais seulement d'être bon pour Bob. »

Edouard ignorait l'influence qu'il avait sur ses camarades, et qui provenait tout simplement de l'exemple qu'il leur donnait.

« Je ne voulais pas me contenter de parler sans rien faire, lui répondit Jack. Ce n'est pas là votre manière d'agir, et je veux vous ressembler en tout.

— Vous trouveriez aisément de meilleurs modèles, lui répondit Edouard.

— Pas du tout. Vous nous êtes supérieur à tous. Je ne sais pas à quoi cela tient, mais il semble que vous ayez en vous un soleil intérieur, qui fait du bien à tous ceux qui vous approchent. D'où cela peut-il venir?

— Édouard a un cœur d'or, » interrompit Frank.

Édouard qui, à toutes ses qualités, joignait la modestie; souffrait de ces éloges si mérités cependant. Il se hâta de changer la conversation.

Le dimanche suivant, Mme Minot entra sans parler dans la chambre des oiseaux et alla s'asseoir au coin du feu. C'était le soir. Il n'y avait là que les trois enfants. Frank lisait attentivement dans un coin; Jack était très occupé à regarder au microscope un œillet blanc. Jane couchée sur le sofa où elle avait passé toutes ses journées

depuis quatre longs mois, tenait à la main un autre œillet rouge non moins beau que celui qu'examinait Jack. Elle en respirait longuement le parfum et parlait à demi-voix pour ne pas troubler la lecture de Frank.

Mme Minot regarda attentivement la petite fille. Jane avait pâli et maigri, mais sa figure avait une expression de douceur qu'elle n'avait jamais eue quand elle se portait bien. Elle avait changé du tout au tout depuis le jour où nous l'avons vue pour la première fois. Ce n'était plus le petit diable, l'enfant volontaire et entêtée, que nous avons connue alors. Ce n'était pas non plus la petite révoltée qu'elle avait été dans les premiers temps de sa maladie. Elle semblait avoir pris son mal en patience, ne se plaignait jamais, ne pensait qu'à ceux qui l'entouraient, et était bien autrement aimée qu'autrefois.

« Jack, disait-elle, avez-vous vu comme les pétales sont brillants? On dirait du marbre blanc. Ils s'enroulent dans le fond du calice de l'œillet, et ils deviennent roses. C'est là, derrière ce joli rideau, qu'habite toute seule la petite fée verte. Votre mère me l'a montrée ce matin. N'est-ce pas charmant? J'appelle cela *la fée verte;* mais en réalité, ce n'est que l'endroit d'où vient le parfum, et où se forment les graines. »

Jane leva les yeux et rencontra le regard de Mme Minot.

« M'auriez-vous parlé, madame? lui demanda-t-elle en lui rendant son sourire.

— Non, ma mignonne, mais je me disais qu'on pourrait faire une très jolie histoire sur votre petite fée qui ne trahit sa présence que par son parfum. Voulez-vous que j'essaye de la faire et que je vous la raconte?

— Oh oui! s'écria-t-elle en même temps que Jack.

XV



MADAME MINOT COMMENÇA....

— Au fond, c'est une histoire vraie, dit Mme Minot. Je la déguiserai quelque peu. Nous l'appelerons *les Miracles de sainte Lucy.* »

Frank quitta son livre et s'étendit sur le canapé; Jane arrangea son coussin sous sa tête et croisa les mains, et Jack se coucha sur le tapis les pieds un peu trop en l'air, mais c'était pour mieux admirer les pantoufles en tapisserie dont Jane lui avait fait cadeau le matin même.

Mme Minot commença :

« Il était une fois une châtelaine qui avait un gentil petit château et pour fils deux petits chevaliers...

— Elle n'avait pas de filles? interrompit Jack.

— Non, c'était un grand sujet de chagrin pour elle, car ses fils grandissaient, et elle se trouvait souvent bien triste quand ils la quittaient...

— Comme Boule-de-Neige, quand on lui prend ses petits, murmura Jane.

— Si vous interrompez comme cela à tous propos, nous n'en finirons jamais, dit Frank d'un ton sévère.

— Un jour, continua Mme Minot, les jeunes chevaliers étant allés à la chasse trouvèrent dans la forêt une petite fille évanouie sur la neige. C'était la fille d'une bonne et aimable dame qui n'avait plus ni mari ni fortune. Cette enfant était un petit être sauvage et indocile, toujours en mouvement, toujours en danses et en chants, et aussi difficile à prendre qu'un écureuil. Par pure bravade, elle grimpait dans les endroits les plus difficiles, sautait par-dessus les haies et les barrières, et voulait aller partout, si bien que ce jour-là, elle était tombée et s'était grièvement blessée. Les petits chevaliers la recueillirent ainsi

que sa mère et la transportèrent dans leur château. La châtelaine les accueillit toutes deux avec bonheur.

— Je crois que c'est de vous qu'on parle, dit tout bas Jack à son amie en lui jetant son œillet blanc. Jane lui envoya en échange la fleur qu'elle tenait, et mit son doigt sur ses lèvres pour lui imposer silence. L'histoire devenait très intéressante.

— Au bout de quelque temps, poursuivit Mme Minot sans prendre garde à l'interruption, les souffrances de la petite fille diminuèrent; bientôt elles cessèrent presque complètement; mais l'enfant ne pouvait se résigner à sa captivité. Elle pleurait et gémissait depuis le matin jusqu'au soir.

— La châtelaine s'efforçait de lui venir en aide, mais ce n'était pas facile; les petits chevaliers étaient très gentils pour elle, et ses amis aussi. Ils venaient la voir aussi souvent que possible, mais ils ne pouvaient rester toujours auprès d'elle, et elle se trouvait parfois bien malheureuse. Rien ne la consolait. Elle se meurtrissait les ailes contre les barreaux de sa cage, comme un pauvre petit oiseau. Bientôt sa gaieté et sa vivacité eurent disparu. C'était triste de la voir ainsi.

— Avec tout cela, où donc est sainte Lucy? interrompit Jack qui n'aimait pas à entendre rappeler les souffrances de son amie.

— Un peu de patience, Jack, répondit sa mère. Les saints ne sont pas des saints depuis le moment de leur naissance. Ils ne le deviennent qu'après des tribulations à l'infini et de longues épreuves. Je continue mon histoire : La pauvre petite malade chantait quelquefois : « Douce Patience, viens m'aider, » sans se douter que la

Patience était un ange qui l'entendait peut-être. Mais un soir qu'elle s'était endormie en l'appelant, l'ange vint en effet. Personne ne le vit entrer, personne ne l'entendit, mais il était là. Il toucha du bout de son aile les yeux, les mains et la bouche de l'enfant, et il s'envola en lui laissant trois dons précieux. Depuis ce moment, sans que la petite Lucy en sût la cause, ses chansons devinrent moins tristes; ses yeux virent tout en beau, et ses mains furent toujours prêtes à aider ceux qui l'entouraient. Peu à peu l'oiseau farouche cessa de s'agiter dans sa cage. Il s'apprivoisa et remplit le palais de son doux chant, si bien que la châtelaine l'écoutait des heures entières sans se lasser. Les petits chevaliers l'appelaient leur rossignol, et sa pauvre mère s'en trouvait consolée.

— C'était là un des miracles de sainte Lucy? continua Jack.

— Oui, mais ce n'était pas le seul; l'ange de la patience peut en faire bien d'autres. Il suffit de le laisser faire.

— La petite fille s'appelait-elle vraiment Lucy? continua Jack.

— Non, mais la châtelaine la surnomma ainsi en voyant combien elle tâchait de ressembler à une certaine miss Lucile Snow dont elle lui avait parlé un jour. »

Jane se cacha la figure contre son oreiller; elle ne trouvait pas de paroles pour exprimer combien elle était heureuse de voir ses petits efforts connus et récompensés.

« Cette histoire est très intéressante, dit Frank, mais il me semble qu'on eût pu en dire plus long sur les jeunes chevaliers.

— Vous êtes donc bien pressé? demanda Mme Minot.

— Est-ce que l'histoire n'est pas finie? s'écria Jack en ouvrant de grands yeux.

— Oh! mais non. Nous n'en sommes guère qu'à la moitié.

— Je comprends, dit Frank. Il reste encore la morale. Vous autres, tâchez de ne pas interrompre maman, pour que ce soit plus vite fini. »

Mme Minot continua :

« L'aîné des deux chevaliers, trop hardi, aimait beaucoup à conduire des dragons en guise de chevaux, au risque de se rompre le cou...

— Cela faillit même lui arriver un jour, dit Jack en riant. Puis il ajouta avec intérêt :

— Qu'est devenu le second petit chevalier?

— Celui-là, dit Mme Minot, était plein des meilleures intentions; il voulait devenir un vrai chevalier d'autrefois, mais il manquait de jugement, et cela lui jouait souvent de mauvais tours. Jamais il ne prenait le temps de réfléchir. Enfin, les deux frères furent rendus plus sages par l'expérience.

— Et la petite fille? demanda Jack. Y a-t-il encore quelque chose pour elle?

— Certainement, mais vous me laissez à peine le temps de parler. Lors donc que, grâce à l'ange Patience, Lucy fut devenue douce et gaie, elle fit, sans s'en douter, toutes sortes de miracles autour d'elle. Elle savait consoler ses amis quand ils lui racontaient leurs petites misères; elle était toujours prête à s'oublier pour les autres; la châtelaine se prit à la regarder comme sa fille, et ses fils sentirent instinctivement qu'il leur était bon d'avoir une gentille petite sœur à aimer et à pro-

téger. A cause d'elle, ils devinrent plus doux, plus polis, plus prévenants; et lorsqu'on leur parla de reprendre Lucy, ils déclarèrent qu'ils ne la laisseraient partir pour rien au monde, qu'elle leur était indispensable et devait rester toujours avec eux.

— Je voudrais bien voir qu'il en fût autrement! s'écria Frank avec chaleur, et Jack dit d'un air de défi :

— Qui donc parle de nous prendre Jane?

— C'est la mère de Lucy qui, craignant d'abuser de l'hospitalité de la châtelaine, voulait à toute force retourner dans son cottage, mais celle-ci lui fit comprendre que sa fille leur était nécessaire aussi bien qu'elle-même, qu'il n'y aurait plus de bonheur au château si elles le quittaient jamais, qu'elle se faisait vieille, qu'elle avait besoin d'être aidée dans l'administration de son petit domaine, et elle lui demanda de venir en prendre soin, d'habiter son château pour toujours.

— A-t-elle consenti? » dit Jane d'une voix anxieuse.

Le petit oiseau avait appris à chérir sa prison.

« *Oui*, dit Mme Minot.

— Hourrah! s'écrièrent les deux garçons, et Jane, tout émue, se souleva sur son sofa pour balbutier :

— Est-ce possible? C'est trop bon pour être vrai!

— Voilà une magnifique fin à une charmante histoire, dit Jack d'un air grave.

— Ce n'est pas tout, » dit Mme Minot.

Trois figures étonnées se tournèrent vers elle, et trois petites bouches s'écrièrent à la fois :

« Qu'y a-t-il donc encore?

— Toutes sortes de belles choses, reprit Mme Minot. Sachez d'abord que, tandis que Lucy s'occupait des

autres, on ne l'oubliait pas. Elle s'imaginait rester tout l'été enfermée dans sa chambre. Au lieu de cela, le médecin déclara qu'elle allait beaucoup mieux et qu'au premier rayon de soleil, on la transporterait sur la terrasse. Puis, pendant les vacances, on la mènerait, ainsi que la châtelaine et les petits chevaliers, passer un mois ou deux au bord de la mer, ce qui la guérirait complètement... Eh bien, mes enfants, que dites-vous de ma fin? » demanda Mme Minot en se tournant vers eux.

Jack et Frank étaient rayonnants, mais Jane s'était caché la tête dans son oreiller, et ne bougeait pas plus qu'une statue.

« Ce sera ravissant, dit Frank en se levant d'un bond pour aller auprès d'elle. Je vous apprendrai à nager, vous verrez. »

Jack, fou de bonheur, se glissa de l'autre côté du sofa :

« Nous ramasserons des coquillages, lui dit-il. Nous ferons des collections de goémons, et nous deviendrons forts comme des Turcs. »

Mais Jane ne bougeait toujours pas. Mme Minot fut inquiète de son silence.

« Êtes-vous contente, chérie? » lui dit-elle doucement.

Pas de réponse.

« Est-ce qu'elle pleurerait par hasard? » fit Jack en se penchant vers elle. Il écarta ses boucles brunes. Non; elle ne pleurait pas, car ses yeux brillaient à travers ses doigts comme des escarboucles. Frank lui prit les mains, et sa figure apparut radieuse et comme transfigurée par le bonheur.

« Je ne pleure pas, dit-elle en riant de son rire musical, mais j'étais si surprise que je ne pouvais plus

respirer. Je m'y attendais si peu! Je croyais être infirme pour toute ma vie, et je ne vous en disais rien pour ne pas vous affliger. Quand est-ce que je sortirai?

— Pas encore tout de suite, ma chérie, répondit Mme Minot. Il faudra encore quelques mois pour que vous puissiez marcher et courir comme autrefois, mais ne vous désolez pas de ce petit retard. Cela sera bien vite passé.

— Oh! cela ne m'effraye pas, dit Jane. Je saurai bien attendre. Les mois ne sont pas des années. Puisque je dois être guérie un jour, c'est là l'essentiel!

— Chère mignonne, fit Mme Minot en l'embrassant. Vous avez eu là une rude épreuve, mais quand elle sera finie, vous verrez que vous n'aurez pas perdu votre temps. Je ne dis pas que vous soyez devenue parfaite, mais je prétends que la petite Jane qui sortira cet été de la chambre des oiseaux vaudra mieux que celle qui y fut déposée au mois de décembre.

— Vous avez été si bonne pour moi qu'il était impossible que je ne devinsse pas meilleure, dit Jane en tendant les bras à Mme Minot. M'avez-vous assez aidée! ajouta-t-elle avec reconnaissance.

— Et vous aussi Jane, vous nous avez aidés. Nous sommes quittes. C'est ce que j'ai fini par faire comprendre à votre mère. Il est donc convenu que nous vivrons toujours ensemble, et qu'elle me prêtera sa petite Janette pour mon bonheur et pour le plus grand bien de mes fils. C'est une affaire terminée, mais là-dedans, c'est nous qui y gagnons. »

Mme Minot embrassa la petite fille avec une tendresse toute maternelle, et Jack s'écria :

« C'est bien vrai ! »

Frank ajouta d'un air de conviction :

« Nous ne pourrions plus nous passer de vous!

— Est-ce possible! dit Jane surprise de ces témoignages d'affection. A quoi puis-je vous servir? Je croyais que je ne pouvais rien faire et je tâchais seulement de vous montrer ma reconnaissance.

— On ne fait jamais en vain des efforts sérieux, dit Mme Minot. C'est comme les pluies du printemps qui font éclore des fleurs presque instantanément.

Vous ne nous avez pas dit les dons de l'ange Patience, interrompit Jack.

— Ses trois dons sont *le Courage*, *la Gaieté* et *l'Affection*, répondit sa mère. Avec cela on fait des miracles.

— Est-ce que vraiment je ressemble un tout petit peu à votre bonne Lucy? demanda Jane à demi-voix. Je ne croyais pas y avoir réussi.

— Vous lui ressemblez *beaucoup*, ma chérie. Il n'y a qu'un seul point sur lequel vous différez : Lucy a été malade toute sa vie, et vous, vous serez guérie avant peu. »

Cette réponse satisfit pleinement la petite fille.

Le soir, avant de s'endormir, Jane se dit :

« C'est incroyable comme ils m'aiment tous! Il faut croire que j'ai fait quelque chose pour eux, puisqu'ils me remercient et qu'ils veulent me garder, mais je ne vois pas du tout ce que ce peut être, à moins que ce ne soit d'avoir tâché d'être gentille et de les avoir aimés de tout mon cœur. »

C'était là le secret.

CHAPITRE XV

SUR LA COLLINE

Laissons un peu de côté la maison de Mme Minot, et voyons si les efforts de Merry sont aussi bien récompensés que ceux de Jane.

Entrons dans la vieille ferme située au sommet de la montagne qui domine Harmony. Il est encore bien tôt, mais tout le monde est levé et travaille. Mme Grant donne ses instructions à sa fille. Écoutons-la :

« Merry, dit-elle, mettez-vous tout de suite à faire les chambres.

— Oui, maman.

— Quand vous aurez fini, vous viendrez m'aider à la cuisine.

— Oui, maman.

— Vous aurez à faire des pâtés et des gâteaux et à éplucher des légumes pour le dîner. Ne perdez pas de temps.

— Non, maman. »

Ces trois réponses furent gentiment faites, mais non pas sans efforts. C'était un jour de demi-congé, et Merry avait fait des projets qui rendaient ces petites corvées plus déplaisantes que jamais.

Le samedi était toujours un jour pénible pour la petite fille. Elle aimait à voir la maison bien tenue, mais elle détestait d'autant plus balayer les chambres et essuyer les meubles, que pas un grain de poussière n'échappait à l'œil perçant de Mme Grant. Elle aimait le pain frais et les pâtisseries; mais elle goûtait peu le plaisir de se rôtir la figure devant le four chaud, de s'engluer les mains de pâte, et de passer la moitié de sa matinée à préparer des friandises pour ses frères. Quant à éplucher des légumes, c'était une besogne qui lui déplaisait peut-être davantage, car elle ne pouvait souffrir salir de terre ses petits doigts blancs. Ah! si elle eût été libre de faire ce qu'elle désirait, ce n'est pas ainsi qu'elle eût employé son temps!

Mais elle voulait être obéissante, et, sans dire un mot, elle courut chercher un petit bonnet pour préserver ses cheveux de la poussière, et un grand tablier blanc pour garantir sa robe; cependant elle poussa un gros soupir en se disant :

« Il fait si beau temps! Quel dommage que j'aie tant à faire. J'espérais si bien travailler à mon jardin, aller me promener avec Molly et finir de lire *Ivanhoé!* »

Elle ouvrit la fenêtre pour admirer le paysage. Le soleil illuminait la nature; l'air était doux et pur. C'était une vraie journée de printemps. On apercevait dans le lointain la fumée de la manufacture, et, dans la vallée, les moulins de M. Bémis, et la rivière qui serpentait dans la prairie comme un ruban d'argent. Bientôt on entendrait chanter les merles là-bas sous les saules. M. Grant et ses fils labouraient leurs champs; le vieux cheval piaffait dans la cour, impatient de partir, et il

n'était pas jusqu'aux plantes du jardin qui ne parussent pressées de pousser. Tout parlait de travail et d'activité. Merry eut honte de sa nonchalance. Elle quitta son poste d'observation, noua son bonnet et son tablier, et prit son balai en chantant : « Tout travaille ici-bas; moi je veux travailler aussi. »

En un clin d'œil elle eut balayé les chambres à coucher et l'escalier. Elle arriva à la porte du salon. Cette chambre faisait son désespoir. Elle n'y entrait qu'à contre-cœur et en ressortait le plus vite possible.

C'était, comme la plupart des salons de campagne, une pièce sombre, nue et glaciale, très peu luxueuse et encore moins confortable. Des meubles recouverts de crin étaient alignés le long des murs; sur la table étaient des livres et des albums qui n'étaient jamais ouverts par personne; sur la cheminée, des vases en porcelaine à fleurs, des coquillages et une pendule toujours arrêtée. Pour conserver au tapis toute sa fraîcheur, on avait l'habitude de fermer les volets de la chambre six jours sur sept; aussi elle semblait inhabitée, et tout y avait un air lugubre.

Merry eût bien voulu changer tout cela, mais sa mère faisait la sourde oreille, et la petite fille avait dû abandonner ses rêves de tableaux et d'objets d'art. Elle aérait et nettoyait consciencieusement cette pièce tous les samedis en se disant chaque fois que, si jamais elle avait un salon à elle, elle tâcherait de le rendre moins semblable à un caveau funèbre.

La salle à manger ne ressemblait guère au salon. Là, Merry avait eu le champ libre; mais ses embellissements avaient eu lieu si graduellement, que personne n'eût pu

dire quand elle les avait faits. Son père lui avait donné tant de fleurs, qu'elle fit une vraie petite serre de la large baie d'une des fenêtres. Il y avait là trois rangées de pots tout autour, et des corbeilles de fleurs retombantes, suspendues au plafond, formaient comme un petit berceau de verdure.

Les premiers efforts de Merry avaient si mal réussi, qu'au lieu d'essayer d'embellir toute la maison, elle se contenta d'arranger à sa guise ce petit coin qu'on lui avait donné. Elle en fit un endroit ravissant; si bien que Mme Grant dut finir par avouer que les fleurs faisaient moins de malpropreté qu'elle ne l'avait craint. Quant à M. Grant, il ne se lassait pas d'admirer sa fille, quand elle travaillait assise sur sa petite chaise basse, devant sa table couverte de livres.

Il n'y avait pas jusqu'à la lampe de Merry qui ne différât des autres. Elle était si bien entretenue, qu'elle semblait donner plus de clarté et illuminer le rideau de lierre et de plantes grimpantes, qui montait le long de la fenêtre. Bientôt son père s'approcha d'elle pour lire son journal; sa mère alla se reposer sur le vieux canapé à côté, et ses frères trouvèrent la salle à manger plus attrayante que la cuisine. Au lieu du vilain fourneau qui était dans la cheminée, Merry obtint la permission de mettre des chenets et d'y faire du feu de bois. La flamme s'envola en dansant dans la cheminée comme si elle eût été ravie d'échapper à sa prison. Cela changea complètement l'aspect de la chambre. Un beau jour, le fauteuil du fermier se trouva d'un côté, celui de sa femme de l'autre, et dorénavant tous deux passèrent leurs soirées à tisonner.

Les pantoufles des trois frères étaient toujours au chaud au coin du feu. En échange, ils ne pouvaient faire moins que de laisser sécher leurs gros souliers à la cuisine. Il arriva donc tout naturellement qu'ils s'installèrent autour de la grande table, où les livres et les journaux étaient à leur portée au lieu d'être enfermés dans une armoire. C'était plus agréable, on ne pouvait le nier. Ils commencèrent à trouver que « les idées de Merry avaient du bon » et ils lui témoignèrent leur reconnaissance par toutes sortes de petites attentions. Tom se brossa les cheveux et se lava les mains *à fond* avant chaque repas; Dick parla moins fort, et Harry cessa de fumer dans la salle à manger.

Le jour dont nous parlons, Merry pensa à tous ces changements en arrosant ses fleurs, en essuyant les meubles et en mettant une grosse bûche dans le fond de la cheminée. La vue de cette jolie chambre pleine de soleil, d'air frais et de parfums de fleurs, lui donna du courage pour continuer son ouvrage. Elle prit gaiement son rouleau à pâtisserie. Mme Grant mettait le pain au four; Roxy nettoyait la cave en chantant et Merry, toute souriante, roulait vivement sa pâte, l'étendait, remplissait les plats de fruits ou de viande, et les recouvrait de pâte. Elle prenait plaisir à embellir son travail en y faisant des petits dessins avec une fourchette. Que ne fait-on pas avec de la bonne volonté! L'exigente Mme Grant elle-même fut satisfaite des œuvres de Merry.

Il restait le plus ennuyeux, les légumes à éplucher, mais là encore Merry trouva moyen de mettre de la poésie; elle fit cuire séparément les carottes, les pommes de terre, les navets et les haricots, et quand il s'agit de

servir le dîner, elle arrangea chaque espèce autour du plat, et cacha le lard sous le chou. C'était très joli, et son père lui en fit compliment.

Après avoir rangé les verres et l'argenterie qu'elle nettoyait toujours elle-même, Merry se dit :

« Maintenant, je vais me reposer et finir *Ivanhoë,* et puis, quand j'aurai fait ma toilette, j'irai voir Molly et chercher des graines pour mon jardin. »

Mais sa mère y mit bon ordre.

« Si vous avez fini de raccommoder votre linge, lui dit-elle, il y a une pile de bas à visiter. Je vous apprendrai ensuite à raccommoder les nappes. Il ne faut pas laisser traîner l'ouvrage jusqu'au lundi. »

« Oui, mère, » répondit encore Merry malgré son désappointement.

Elle alla d'abord s'habiller. En entrant dans sa chambre, elle ne put s'empêcher de penser qu'après une grande semaine de travail, l'après-midi du samedi devrait bien être consacrée au plaisir.

Pendant qu'elle nattait ses longs cheveux bruns, elle leva machinalement les yeux vers la glace. La figure qu'elle y aperçut n'était rien moins qu'aimable et jolie. C'était si extraordinaire, qu'involontairement les sourcils froncés de Merry se remirent en place, ses yeux perdirent leur expression de lassitude et d'ennui, et ses lèvres boudeuses se mirent à sourire. Elle posa ses deux coudes sur la commode, leva le doigt vers la figure réfléchie dans la glace et dit en regardant le roman de Walter Scott, qui était là tout près :

Pourquoi cet air revêche, mademoiselle? Vous vous enlaidissez à plaisir parce que vous ne pouvez pas vous

amuser. A quoi bon? Après tout, faire les chambres et la cuisine, et raccommoder les bas de ses frères, cela vaut encore mieux que d'être brûlée comme la pauvre Rébecca. »

Ces réflexions philosophiques remontèrent le moral de Merry, et elle termina sa toilette plus gaiement qu'elle ne l'avait commencée.

Une demi-heure après, elle était penchée sur son ouvrage, à côté d'une immense pile de bas. Sa figure s'éclaircissait à chaque paire qu'elle terminait, et sa mère, voyant combien souvent ses yeux allaient de la fenêtre à la pendule, eut soin de raccommoder une bonne partie de la nappe, avant de la lui mettre entre les mains.

Mme Grant, quoique très sévère, était très bonne mère. Elle savait qu'il valait mieux pour Merry s'occuper du ménage que de lire des romans et de baguenauder toute la journée du samedi. Ces rêveries qu'aimait la petite fille ne lui nourrissaient pas suffisamment l'esprit. Tout n'est pas idéal dans la vie, loin de là; la sagesse consiste à mettre un grain de poésie dans les choses les plus positives, mais non pas à vivre dans un monde imaginaire.

Mme Grant eut la sagesse d'apprendre aux petites mains effilées, qui aimaient à cueillir des fleurs et à modeler des oiseaux, à se servir d'une aiguille et d'un rouleau à pâtisserie. Elle mit un livre de dépenses devant les yeux noirs qui aimaient tant à s'attendrir sur les malheurs des héros de roman, et, grâce à elle, le jeune cœur et la petite folle de Merry ne s'épuisèrent pas en vagues désirs, en rêves dangereux, ou en occupations frivoles.

C'était souvent difficile de contrarier les goûts d'une enfant aussi douce et aussi gentille que l'était Merry, et la fermeté de Mme Grant faiblissait parfois.

Ce jour-là, en particulier, il lui en coûtait de tenir sa fille plus longtemps à l'ouvrage. Enfin, la dernière reprise fut terminée. Merry étouffa un soupir en entendant sonner quatre heures. La charmante journée de printemps s'envolait à vue d'œil.

« Y-a-t-il d'autres choses à raccommoder? demanda-t-elle doucement.

— Si vous n'êtes pas trop fatiguée pour aller jusqu'au village, j'ai une commission à vous donner, répondit sa mère en souriant. Cela vous plaira-t-il?

— Oh! oui, mère. »

Mais cette fois la réponse de Merry ressembla à un cri d'oiseau joyeux.

Le dé et les ciseaux furent vite mis de côté, les bas rangés dans l'armoire, et, cinq minutes après, Merry descendait la colline en courant. Elle était gaie comme une alouette, et saluait comme elle par un chant le retour du soleil et des beaux jours. Elle alla rejoindre Molly qui l'attendait impatiemment, fit une courte visite à Jane, n'oublia pas ses commissions au village, et reprit non moins gaiement le chemin de la ferme.

Pendant qu'elle montait lentement le petit chemin tournant, quelqu'un la rattrapa. C'était Ralph Evans. Il avait l'air si heureux, que Merry lui demanda en souriant quelles bonnes nouvelles il avait à lui apprendre. Ralph et Merry étaient très bons amis. Cette dernière croyait naïvement que rien n'était supérieur à un artiste.

« Vous ne vous trompez pas, répondit Ralph en ralentissant son pas pour se mettre au sien ; j'ai de bonnes nouvelles à vous donner, et j'allais justement chez vous pour cela. Vous êtes si bonne que je savais que vous prendriez part à ma joie. Ce n'est qu'un rayon d'espoir, une simple chance de succès, mais c'est si inespéré que je ne puis croire que ce soit vrai.

— Oh! dites-moi vite ce que c'est, s'écria Merry, ne me faites pas languir.

— Eh bien j'irai peut-être en Italie à la fin de l'automne, dit Ralph d'un ton mystérieux.

— Êtes-vous heureux! fit Merry en joignant les mains.

— Oh oui!... David German doit aller passer un an à Rome pour finir sa statue, et il veut m'emmener. Justement grand'maman est invitée pour plusieurs mois chez une de ses nièces, ainsi rien ne s'y oppose, et je crois vraiment que ce beau projet deviendra une réalité!

— Mais n'est-ce pas un voyage bien coûteux? demanda Merry, qui, malgré ses rêveries, avait beaucoup du sens commun de sa mère.

— Si, mais je gagnerai de l'argent. J'en ai déjà mis un peu de côté, et je travaillerai tout l'été comme un nègre pour amasser le reste. Je ne veux rien emprunter à personne; mais s'il le fallait absolument, je connais quelqu'un qui me prêterait volontiers cent dollars.

— Je vous les prêterais de grand cœur si je les avais; j'ai confiance en votre talent, s'écria Merry. Ce doit être idéal de se sentir capable de faire des chefs-d'œuvre!... Et voyager, et voir tant de choses nouvelles, tant de mer-

veilles, de statues et d'objets d'art!... Oh! que vous êtes heureux! »

Les yeux de Merry prirent le regard pensif qu'ils avaient toujours quand elle rêvait au monde inconnu où elle eût voulu vivre.

« Oui, je suis heureux, dit Ralph avec enthousiasme; si heureux que j'ai peur que ce rêve ne se réalise jamais; Si je vais en Italie, je vous écrirai pour vous raconter ce que je verrai de beau et comment je me tirerai d'affaire. Me le permettez-vous demanda-t-il timidement.

— Oh! certainement, répondit l'innocente petite Merry, les yeux perdus dans les nuages. Ce sera ravissant d'avoir des descriptions de Paris et de Rome. Ce sera presque aussi amusant que d'y être moi-même.

— Voudrez-vous me répondre?

— Je n'aurai rien d'intéressant à vous dire. Étant ici sans bouger, que pourrais-je vous raconter?

— Vous me donnerez des nouvelles de grand'maman qui ne peut pas écrire; vous me parlerez de toutes les personnes que nous connaissons, de vous-même enfin!...

— Oh! moi, je ne fais rien d'amusant. Je vais en classe, je couds et je fais toutes sortes de petites corvées à la maison. Cela n'est intéressant pour personne.

— Vous vous trompez, répondit Ralph d'un ton de sympathie réelle. Je saurai m'y intéresser. Mais je ne pensais guère que vous eussiez des ennuis. La vie est si facile pour vous. Vous êtes parmi les heureux de ce monde. Vous avez beaucoup d'amis pour vous chérir et vous gâter, assez de richesse pour ne pas craindre l'avenir, et rien de bien difficile à faire. Vous appré-

cieriez davantage votre sort, si vous connaissiez comme moi par expérience la misère et le travail.

— Vous supportez si bien tout cela, que personne ne se douterait que vous avez des chagrins, dit Merry. Vous avez raison, je n'ai pas le droit de me plaindre de mon sort, et cela ne m'arrivera plus!... Je suis bien contente que vous ayez enfin la possibilité de réaliser vos désirs.

— Il faudra joliment travailler pour y arriver, dit Ralph. David prétend qu'on ne peut pas vivre là-bas à moins de cent à cent trente dollars par an, même en logeant dans un grenier et en se nourrissant de pain et d'eau. Mais les privations m'importent peu, car grand'-maman ne manquera de rien chez sa nièce. Elle dîne dehors aujourd'hui, sans cela je ne serais pas venu, » dit-il comme pour s'excuser.

Le bon cœur de Merry s'était déjà apitoyé sur sa misère future. Elle fut heureuse de penser qu'il y avait justement chez elle un bon souper, et que cette fois encore l'artiste pourrait manger à son appétit. Ils étaient arrivés à la porte de la ferme.

« Entrez donc, lui dit-elle; tout le monde sera content de vous voir et de vous entendre raconter vos nouvelles. »

Ralph ne pouvait guère refuser une invitation qu'il avait cherchée. Ils entrèrent de compagnie, au grand bonheur de Roxy qui courut aussitôt chercher le plus beau des pâtés que Merry avait faits le matin. Pendant ce temps, Merry donnait un dernier coup d'œil au repas, et mettait sur la table, comme ornement, un petit vase de fleurs. Ses frères le renversèrent presque aussitôt. Cela, c'était inévitable, mais, devant un étranger, per-

sonne ne dit mot. Ralph dîna de grand appétit en regardant Merry, qui mangeait délicatement en face de lui. Il ne put s'empêcher de se dire qu'il n'avait jamais rien vu de si gracieux et de si joli, que cette petite créature.

Après le souper, les jeunes gens se réunirent autour de la grande table, et les parents s'installèrent au coin du feu. Les premiers causaient, les autres écoutaient. Ce fut une agréable soirée pour tous. Mais M. et Mme Grant, en voyant Merry comme une petite reine au milieu de ses sujets, se dirent à demi-voix en souriant et en soupirant tout à la fois :

« Chère amie, j'ai peur qu'on nous l'enlève bientôt...

— Il n'y a pas encore de danger. Elle l'ignore. »

Neuf heures sonnèrent à la grande vieille horloge. Les trois frères allèrent faire leur tournée habituelle dans la ferme; le fermier se leva pour remonter l'horloge, et la fermière pour voir quelque chose à la cuisine.

Ralph prit son chapeau et se disposa à partir aussi. Il se baissa pour voir de plus près l'abat-jour de la lampe que Merry avait recouvert de feuilles d'automne aux vives couleurs :

« Quelle belle lumière donne votre lampe, dit-il. Croiriez-vous qu'on la voit depuis le village? On dirait un petit phare sur la colline. Elle me tient compagnie quand je rentre le soir.

— Tant mieux, dit Merry; elle est très bonne, mais mes frères se sont assez moqués de sa forme. M'ont-ils taquinée aussi pour l'essai que vous voyez là-haut! » ajouta-t-elle en riant.

Ralph leva la tête et aperçut une carotte creusée dans

XVI



MERRY TENDIT LA FLEUR A RALPH.

laquelle fleurissait une jacinthe. Les feuilles de la carotte entouraient ce vase d'une nouvelle espèce, de leurs tiges finement découpées.

« Qui vous a donné cette jolie idée? demanda Ralph.

— C'est un livre, *l'Art domestique*...

— Vous n'avez pas besoin de leçons *d'art*, Merry. Vous avez tant de goût et d'adresse, que vous avez le talent de rendre les gens heureux et les maisons jolies, sans même avoir l'air de faire aucun effort. Toutes les fois que je viens, je trouve que vous avez encore embelli cette chambre; cependant, je serais bien embarrassé de dire ce que vous y avez fait d'autre que d'y mettre des fleurs. »

Ralph promena ses regards de la petite tête brune de Merry au grand arum blanc qui se penchait vers elle comme pour lui offrir son parfum.

« Voyez donc comme cette fleur est jolie, lui dit Merry en la lui montrant de plus près. Quelle forme gracieuse elle a! J'ai voulu la dessiner, mais je n'ai pas pu. Quel dommage que de si belles choses ne soient pas éternelles!

— Voulez-vous que j'essaye de la modeler pour vous? dit Ralph.

— Oh! je vous remercie, cela me fera le plus grand plaisir. Emportez-la pour vous servir de modèle. Les autres boutons s'ouvriront ces jours-ci, ne craignez pas de m'en priver. »

Tout en parlant, Merry coupait la fleur blanche de l'arum. Elle l'entoura de quelques feuilles de géranium rose et la tendit à Ralph. Celui-ci la remercia comme si elle lui eût fait un cadeau inestimable.

Il partit enfin, mais il se retourna bien des fois pour voir briller dans les ténèbres le fanal que cette nouvelle Héro allumait inconsciemment pour un jeune Léandre combattant vaillamment afin d'arriver à la gloire.

CHAPITRE XVII

DANS LA VALLÉE

« Mes enfants, j'ai quelque chose de très intéressant à vous dire. Écoutez-moi. Vous dînerez ensuite si vous êtes bien sages. »

C'était Molly qui parlait ainsi, en entrant dans la grange avec une terrine de lait d'une main et une assiette d'os de l'autre. Elle s'adressait à ses neuf chats. Comme elle leur avait appris à se comporter convenablement à table, ils lui obéirent sans murmurer, quoique leurs yeux fussent étincelants, et leurs queues frétillantes d'impatience.

Elle mit le repas en lieu sûr et s'installa à sa place habituelle, dans la grande corbeille à vanner le blé. Les quatre gros chats s'assirent gravement devant elle, et les cinq petits vinrent se rouler sur ses genoux, comme pour hâter par leurs caresses le moment du festin.

Les quatre premiers s'appelaient *Minette*, *Tobie*, *Mortification*, et *Café-au-lait*.

Minette était la mère et la grand'mère de tous les autres. C'était une vieille chatte grise aux yeux verts. Tobie, son aîné, et Mortification, ainsi nommé parce

qu'il avait perdu sa queue dès l'enfance, lui ressemblaient. Café-au-lait était une chatte jaune. C'est à elle qu'appartenaient quatre des petits chats. Le cinquième, qui était le dernier né de Minette, s'appelait *Minon*. C'était tout le portrait de sa mère, et il était déjà sérieux comme elle malgré son jeune âge. Les autres étaient : *miss Lily*, une farouche petite bête noire et blanche; *Beauté*, une jolie petite chatte tigrée, au nez rose et à l'air serein; *Mélange*, un drôle de petit animal de toutes les couleurs possibles, et enfin, *Fripon*, un petit démon noir, qui faisait le tourment de miss Bat et le bonheur de Molly. Il méritait bien son nom.

Fripon alla se percher sur l'épaule de sa maîtresse, et, pendant qu'elle parlait, le petit impertinent lui mordillait le bout de l'oreille.

« Mes amis, leur dit Molly, il est arrivé une chose extraordinaire : *Miss Bat nettoie la maison de fond en comble!...* »

Molly s'arrêta pour jouir de l'effet qu'elle avait produit. Elle était persuadée que ses chats comprenaient tout ce qu'elle disait.

Tobie cligna des yeux; Mortification se coucha tout de son long. Il était sans doute trop ému par cette grave nouvelle. Café-au-lait remua la queue avec tant d'énergie qu'on eut dit qu'elle battait un tapis plein de poussière, et Minette fit ronron d'un air d'approbation. Quant aux tout petits, ils ne parurent même pas avoir entendu leur petite maîtresse. Les heureux enfants ignoraient encore ce que c'est qu'un nettoyage de maison!

« Je savais bien que cela vous ferait plaisir, Minette, continua Molly. Vous qui êtes un modèle de propreté,

XVII



MOLLY ENTRAIT DANS LA GRANGE AVEC UNE TERRINE DE LAIT.

vous ne pouvez pas être d'un autre avis. Je donnerais je ne sais quoi pour savoir ce qui a pris à miss Bat. Par quel hasard s'y est-elle enfin décidée? Qui est-ce qui a pu le lui conseiller? Ce n'est pas moi, malgré mon envie, car il y a longtemps que j'ai cessé de me mêler de ses affaires et de pleurer sur son manque d'ordre. Je ne pouvais pas y remédier. C'était perdre mon temps! A présent, je me contente de prendre soin de nous deux Boo, et je laisse cette vieille... »

Fripon posa sa petite patte sur la bouche de Molly. C'était parce qu'il voyait remuer ses lèvres, mais on eût dit qu'il voulait l'empêcher de continuer.

« Eh bien, Fripon, je me tairai, dit-elle. Mais que faut-il que je fasse, quand je vois toute la maison en l'air, et que miss Bat ne veut pas me permettre de rien ranger? »

Fripon, voyant ses paupières s'agiter, lui mit immédiatement la patte dessus.

« Fermez les yeux, dites-vous, monsieur?... Je fais bien tout ce que je peux pour cela, mais c'est triste de voir tant de désordre quand je voudrais devenir soigneuse. Je commence à faire des progrès, n'est-ce pas, Fripon? »

Mais Fripon avait sa réponse toute prête. Il se dressa sur ses pat[illegible]s de derrière et fourra ses deux pattes de devan[illegible]s cheveux ébouriffés de Molly.

La petite [illegible]le partit d'un éclat de rire et prit le chat dans ses bras.

« Vous êtes un petit polisson, lui dit-elle en l'embrassant, mais vous avez raison. Il faut que j'aille me repeigner, car mes cheveux se sont tout emmêlés pendant que

je courais après Boo pour le laver. J'allais refaire ma toilette quand j'ai aperçu miss Bat qui sortait tous les meubles pour les battre. Alors je n'ai plus pensé qu'à venir vous faire part de ma surprise. Voyons, que dois-je faire? »

Les chats la regardèrent, mais aucun d'eux ne lui donna son avis. Cependant Tobie se dirigea vers le rayon où étaient les vivres, et poussa un profond miaulement, qui disait aussi clairement que possible :

« Dînons d'abord, nous discuterons ensuite. »

Molly se laissa toucher.

« Un peu de patience, mes amis, leur dit-elle en se levant. Vous allez être servis. Ne vous disputez pas surtout! »

Elle posa la terrine devant les petits chats, qui lapèrent le lait à qui mieux mieux, et elle fit quatre parts des os. Chacun des gros chats alla tranquillement à sa place et mangea sa part sans toucher à celle de son voisin.

Molly retourna méditer dans son panier.

Elle ne pouvait comprendre ce qui faisait agir miss Bat. Ce n'était pas l'exemple de ses voisins, car, depuis bien des années, miss Bat les avait vus battre leurs meubles, secouer leurs tapis, et nettoyer leur maison du haut en bas, sans avoir jamais eu la pensée de les imiter. D'où provenait ce changement? Molly ne s'imaginait guère qu'elle en était la cause indirecte. Voici comment :

La veille au soir, miss Bat revenait de l'église; la nuit était sombre, et deux vieilles dames qui marchaient devant elle ne la virent pas. L'une d'elles étant un peu sourde, elle entendit leur conversation d'un bout à l'autre. On parlait d'elle :

« Je vous ai toujours dit que miss Bat avait beaucoup de mérite, disait l'une de ces dames. Ce n'est pas une petite affaire pour elle que de soigner deux enfants avec ses rhumatismes et le temps qu'elle passe à faire la cuisine. Je ne nie pas qu'elle ne les ait pas négligés pendant un certain temps, mais à présent, on ne saurait voir d'enfants mieux arrangés.

— Vous ne vous faites pas idée du changement de Molly, répondit l'autre. Elle est venue hier voir mes filles, et elle avait apporté son ouvrage avec elle. Elle faisait des chemises pour son petit frère. Elle coud dans la perfection.

— Elle a toujours été bien intelligente, cette petite; mais, autrefois, c'était un vrai garçon déguisé en fille.

— Merry Grant et Jane Peck lui ont fait beaucoup de bien. L'exemple est contagieux, qu'il soit bon ou mauvais.

— Vous avez raison. D'ailleurs, ces enfants terribles deviennent des femmes de mérite.

— J'imagine que M. Bémis récompensera miss Bat d'avoir si bien élevé ses enfants. Il devrait lui faire une petite rente pour le moment où elle ne pourra plus travailler. Il est assez riche pour cela!

— Il est riche, oui, mais bien insouciant, le brave monsieur; sans quoi, il y a longtemps qu'il se serait inquiété de ses enfants. L'année dernière ils faisaient la risée de tout Harmony. Vous en souvenez-vous? J'ai été sur le point d'en parler moi-même à miss Bat. Je pensais que c'était mon devoir, mais j'avais si peur de parler trop clairement et de la blesser, que je n'ai pas osé. »

Les deux vieilles dames se séparèrent.

Vous pouvez vous vanter de m'avoir parlé clairement sans vous en douter, se dit miss Bat, mais je ne suis pas fâchée de vous avoir entendues. Cela m'ouvre les yeux. »

Miss Bat avait du bon; elle savait se rendre justice. Jamais elle n'avait aidé Molly en quoi que ce fût. La petite fille avait agi seule, avec l'aide et les conseils de Mme Minot, de Mme Peck et de Merry, et voilà que c'était elle, miss Bat, qui récoltait les éloges dus à Molly! Elle se trouva tenue, vis-à-vis de sa propre conscience, à mériter au moins une partie de ces éloges.

« Molly n'a plus besoin de moi maintenant, se dit-elle. Il est trop tard, mais si je ne rends pas cette maison plus propre qu'une maison hollandaise, je ne m'appelle pas miss Bat! »

Nous connaissons déjà l'étonnement et la stupéfaction de Molly, lorsqu'elle vit secouer les tapis pleins de poussière, enlever les toiles d'araignées qui étaient là depuis des années, et nettoyer des cabinets et des armoires, au grand désespoir des souris et des mites, qui avaient cru y être installées pour l'éternité.

Molly prit congé de sa famille de chats en disant :

« Je ne comprends rien à tout cela; mais, comme miss Bat ne se mêle jamais de mes affaires, je ferai semblant de ne rien voir, et, quand elle aura fini, j'admirerai tout ce qu'elle aura fait de bien. C'est si agréable d'être félicité de ses efforts! »

La pauvre Molly, elle, n'avait eu que bien peu d'encouragements. Ses nombreux efforts n'avaient pas toujours été couronnés de succès, et sa récompense semblait

encore éloignée. Cependant, elle l'était moins qu'on n'eût pu le croire.

Le soir de ce jour-là, il pleuvait, et M. Bémis avait la migraine. Ces deux choses réunies firent qu'au lieu de sortir selon son habitude, il s'endormit sur le canapé. Quand il se réveilla, il entendit la pluie qui fouettait contre les vitres, et un autre son qui lui fit prêter l'oreille et se retourner à demi. C'était Molly qui endormait son petit frère en lui chantant une vieille ballade. Elle le tenait sur ses genoux au coin du feu, car l'expérience lui avait appris à éviter les rhumes avec quelques précautions. Boo était pelotonné dans ses bras et la regardait avec amour. C'était une petite scène touchante. M. Bémis en fut ému :

« Molly devient une vraie petite femme, se dit-il. Elle ressemble chaque jour davantage à sa mère. »

A ce souvenir, ses yeux se remplirent de larmes. Il n'était pas encore consolé de la perte de sa femme, qui était morte peu après la naissance de Boo.

« Miss Bat me paraît avoir très bien élevé ces pauvres enfants, continua leur père. Molly est très changée à son avantage, et Boo est un bon petit garçon. »

M. Bémis, poursuivant le cours de ses pensées, se prit à considérer qu'il avait peut-être eu tort de songer à remplacer miss Bat, et que, somme toute, c'était une brave femme. Mais ses rôtis desséchés, son café tiède et ses chemises mal raccommodées, lui avaient fait croire, quelques semaines auparavant, qu'il serait sage de chercher une autre femme de charge.

Molly, ayant couché son petit frère, revint sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller son père qu'elle

croyait toujours endormi, et se mit à travailler. Elle avait un nœud rouge autour du cou, un autre retenait ses longs cheveux soigneusement nattés; elle avait un col et des manches irréprochables, et sa robe usée était un peu cachée par un petit tablier de soie noire. On eût dit une vraie petite maîtresse de maison, à la voir ainsi devant son ouvrage. Il n'y avait rien de plus drôle que de voir l'air anxieux dont elle examinait chacun de ses points, et l'expression de soulagement qu'elle prenait quand sa boutonnière était finie.

Son père s'amusa longtemps à la regarder sans qu'elle s'en doutât.

« Vraiment, se dit-il, miss Bat a dû avoir de la peine à changer ma petite espiègle en une jeune fille raisonnable. Je lui en fais mon sincère compliment. »

Il bâilla, se leva et dit à Molly en allumant son cigare :

« Que faites-vous, Molly? »

Molly leva la tête, toute surprise de le voir s'intéresser à ce qu'elle faisait.

« Ce sont des chemises pour Boo, répondit-elle avec un orgueil bien permis. Je lui en fais quatre, et j'en suis à la dernière.

— Cela vous amuse donc? continua M. Bémis. Il me semblait que miss Bat s'occupait de tout cela.

— Non, papa, elle ne s'occupe que de vos affaires. C'est moi qui arrange les miennes et celles de Boo, et Mme Peck m'a dit que je ne m'en tirais pas trop mal.

— Vous avez bien raison d'apprendre, Molly. Toutes les femmes devraient savoir se passer de couturières et de lingères. Il vous faudra faire de temps à autre quelques

points pour moi, car les yeux de miss Bat ne sont plus très bons. »

M. Bémis regarda ses manches de chemise frangées, d'un air de mécontentement.

« Je suis toute prête, s'écria Molly, ravie de pouvoir rendre service à son père. Merry m'a appris à raccommoder les gants. En avez-vous à me donner?

— En voici une paire pour commencer, » dit M. Bémis en lui tendant des gants dont tous les bouts de doigts étaient décousus.

Molly les prit d'un air grave et enfila une aiguillée de soie.

« A quoi pensez-vous, Molly? demanda son père en la voyant sourire.

— Je pensais à mes robes d'été. Il va être temps de s'en inquiéter, et je serais bien heureuse si vous me permettiez de les acheter avec Mme Grant.

— Miss Bat n'est-elle pas là pour y veiller?

— Si, papa, mais elle choisit toujours de vilaines étoffes pas chères, et elle m'habille comme un petit singe. Elle n'a pas l'ombre de goût! Je suis assez vieille pour choisir mes robes toute seule avec l'aide d'une grande personne. Merry le fait bien. Elle n'a que six mois de plus que moi!

— Quel âge avez-vous donc, Molly?

— J'aurai quinze ans au mois d'août, répondit la petite fille en se redressant.

— C'est pourtant vrai!... Comme le temps passe!... Eh bien, si cela vous fait tant plaisir, je vous permets d'acheter tout ce que vous voudrez, à condition que vous serez raisonnable. Miss Bat ne s'en formalisera-t-elle pas?

— Miss Bat! s'écria Molly en haussant légèrement les épaules, cela lui est bien égal. Elle ne s'inquiète jamais de moi; pourvu que je la laisse tranquille, c'est tout ce qu'elle demande.

— Comment! Quoi!... fit M. Bémis abasourdi. Si elle ne s'occupe pas de vous, qui donc s'en occupe?

— Personne. Je prends soin de Boo, et la maison marche tant bien que mal.

— Je ne m'attendais pas à cette découverte, dit son père. Mais que fait donc miss Bat aujourd'hui? J'ai failli tomber ce soir tant il y avait de meubles entassés dans le corridor.

— Ah! voilà! répondit Molly en riant, miss Bat s'est décidée à nettoyer la maison. Ce n'est pas dommage, car il y a je ne sais combien d'années que cela aurait dû être fait. Mais je croyais que c'était vous qui le lui aviez dit?

— Moi, il n'y a pas de danger. Je déteste trop tout ce remue-ménage. Cependant, je vous avoue que je ne serais pas fâché de pouvoir accrocher mon paletot dans l'antichambre sans le retrouver plein de poussière.

— C'était si sale partout que j'avais honte quand il venait quelqu'un, dit Molly.

— Vous auriez pu essuyer un peu, mais vous étiez sans doute trop prise par vos études et vos jeux, n'est-ce pas?

— Cela ne lui allait pas, dit Molly en soupirant. Et puis, il y avait trop à faire pour moi toute seule. Mais, si la maison était une bonne fois nettoyée, je me chargerais bien de la conserver propre.

— Croiriez-vous que je venais justement de penser

que miss Bat était bien habile d'avoir changé mon petit diable en une gentille petite fille, et que je cherchais ce que je pourrais lui donner pour la récompenser? Voilà que je découvre que c'est *vous* que je dois remercier! C'est une bonne surprise, chérie. »

Molly devint toute rouge de plaisir. Elle aussi trouvait que c'était une bonne surprise de recevoir des compliments après tant d'échecs et si peu de succès.

Oh! je vous en prie, donnez-lui ce que vous vouliez lui donner, s'écria-t-elle. Moi, je suis toute récompensée puisque vous êtes content. Je n'ai pas fait grand'chose, et je ne croyais même pas que vous vous en apercevriez.

— Vous avez fait de grands progrès, ma mignonne. Je suis très heureux de le constater. Quand la maison sera propre nous penserons à miss Bat puisque vous y tenez. Quant à vos emplettes, vous ferez tout ce que vous voudrez avec Mme Grant, et vous me ferez envoyer les notes.

— « Oh! que vous êtes bon! s'écria Molly. Ce sera charmant. Merry est toujours bien mise. Vous me trouverez bien plus à votre gré quand je serai vêtue convenablement.

— Mais il me semble que vous êtes très bien comme cela, répondit M. Bémis.

— Oh! papa, j'ai traîné cette robe-là tout l'hiver! Elle est affreuse et si usée! Il y a plus d'un mois que je vous en ai demandé une autre. Vous m'avez répondu : *J'y penserai*, mais vous l'avez oublié, et j'ai été obligée de la raccommoder de tous les côtés, voyez! »

Molly lui montra ses manches rapiécées et sa robe reprisée.

« Pauvre chérie, lui dit son père, touché de sa résignation et plein de remords en se souvenant des nombreuses fois où il avait dit ce : *J'y penserai.* C'est très mal de ma part, et pour compenser cet oubli, je vous ordonne d'acheter cinq ou six robes cet été. »

Molly battit des mains, et s'écria avec une joie d'enfant.

« Comme ce sera amusant d'avoir une masse de robes neuves et d'être enfin comme les autres! Miss Bat parle toujours de faire des économies.

— Il me semble que j'ai le moyen de vous habiller convenablement, dit M. Bémis, en regardant de nouveau ses poignets d'un air mécontent. Les économies de miss Bat ne me plaisent nullement.

— A ce compte-là, pensa Molly, après n'avoir rien eu à mettre, j'aurai plus de robes qu'il ne m'en faudra. »

Elle continua à coudre sans dire mot. Son père se disait de son côté qu'il avait été bien négligent, et qu'il eût dû changer plus tôt beaucoup de choses. Tout à coup, il se leva et alla vers son bureau, non pas pour s'y plonger, comme à son ordinaire, dans ses livres, mais pour chercher dans ses tiroirs un petit trousseau de clefs. Quand il l'eut trouvé, il le regarda longuement d'un air pensif pu'il ne prenait jamais que lorsqu'il considérait le portrait de sa femme. Quelque absorbé que M. Bémis pût être par ses affaires, il n'en aimait pas moins tendrement ses enfants, et il était aussi heureux que surpris de découvrir que sa fille s'efforçait de remplacer sa mère.

« Molly, lui dit-il, venez un peu. »

Il lui mit les clefs dans la main en lui disant :

« Voici les clefs de votre mère. Je ne voulais vous les

donner que lorsque vous seriez devenue assez raisonnable pour les mériter. Je crois que le moment est venu. Maintenant, vous pourrez prendre tout ce qui lui a appartenu. Je ne puis mieux vous récompenser. Vous êtes une bonne petite fille, et vous ressemblez beaucoup à votre pauvre mère. »

Il ne put continuer. Molly passa ses bras autour de son cou et lui dit d'une voix tremblante :

« Merci, père. C'est une récompense que je préfère à toute autre. Je tâcherai de *lui* ressembler encore plus. »

Son père l'embrassa et se détourna pour chercher, soi-disant, quelque chose dans son bureau.

« J'ai des lettres à écrire, lui dit-il. Allez vite vous coucher, mon enfant. Bonsoir, Molly, bonsoir! »

Molly comprit qu'il avait besoin d'être seul. Elle se souvenait bien de sa chère mère, et elle avait souvent désiré voir les souvenirs déposés dans cette unique chambre de la maison où miss Bat n'était jamais entrée. Ces clefs étaient pour elle un cadeau inappréciable, et, tout en se déshabillant pour se coucher sagement, elle oubliait les robes promises pour ne plus songer qu'aux vêtements à demi-usés qu'elle déplierait si tendrement le lendemain.

Quand elle finit par s'endormir, le bras autour de Boo, et les clefs sous son oreiller, ses joues étaient mouillées de larmes de bonheur.

Vous voyez, chers lecteurs, que nos trois petites amies réussirent mieux que la première fois. Aucune d'elles n'était encore parfaite; mais elles apprenaient lentement, chacune de son côté, les trois garndes leçons suivantes :

Primo : La gaieté et le courage dans l'adversité nous donnent des amis.

Secundo : En faisant son devoir, on aide les autres à faire de même.

Tertio : En mettant du goût dans les choses les plus ordinaires, on rend son chez-soi agréable et sa vie heureuse.

CHAPITRE XVIII

LA VEILLE DU 1er MAI

L'hiver avait été si rigoureux que le printemps fut très long à venir. Les journées n'en passaient pas moins vite pour Jane. Depuis qu'elle avait la perspective d'une guérison assez prompte, tout avait changé d'aspect autour d'elle. Rien ne lui paraissait plus triste, et les journées sombres et pluvieuses ne parvenaient pas à altérer sa bonne humeur.

D'ailleurs elle devenait visiblement plus forte ; elle pouvait se tenir assise quelques heures par jour, et c'était si bon après être restée si longtemps au lit! Enfin, au moindre rayon de soleil, on l'enveloppait de fourrures et on la transportait sur la terrasse, où les crocus ouvraient leurs yeux violets, et où les perce-neige agitaient leurs petites têtes délicates comme pour lui dire :

« Bonjour, petite sœur. L'hiver est fini et voici le doux printemps. Venez jouer avec nous. »

Jane les comprenait si bien qu'elle leur répondit un jour :

« Je ne demanderais pas mieux, mesdames, mais il

faut être sage et avoir de la patience. Ne me plaignez pas. Vous avez été enfermées sous la terre pendant plus de temps que je n'ai été prisonnière, moi! et au mois de juillet, j'irai au *bord de la mer!...* »

Ce voyage occupait toutes les pensées de Jane et de ses amis. A chaque instant, ils formaient des projets pour cet heureux mois de vacances.

On était à la fin d'avril. Les enfants du village avaient l'habitude de suspendre des paniers remplis de fleurs à la porte de leurs amis et connaissances la veille du 1er mai. On appelait cela les paniers de mai. Jane, qui avait plus de loisirs, plus de goût et plus d'adresse que ses compagnes, s'était chargée de confectionner des paniers à condition que les petits garçons se chargeraient, eux, de trouver des fleurs des champs. C'était bien la tâche la plus difficile qu'elle leur laissait, car aucune fleur n'avait encore paru, à l'exception de quelques petites marguerites roses. Les violettes attendaient des rayons de soleil plus chauds; les fougères étaient encore enveloppées de leurs manteaux de drap brun, et l'hépatique, ainsi que ses mille sœurs des bois, se cachait sous la mousse, tout effrayée du froid. Cependant, les oiseaux étaient revenus fidèlement, les geais criaient dans le verger; les chardonnerets et les rouges-gorges faisaient leur nid, et les moineaux pépiaient gaiement du haut des sapins où ils avaient vécu tout l'hiver.

Le 1er mai se trouvant tomber un dimanche, et le samedi étant jour de demi-congé en Amérique, ou plutôt aux États-Unis, les enfants avaient toute latitude de faire une ample récolte. Ils partirent aussitôt la classe finie.

« Si vous preniez un âne et une charrette, leur cria

l'espiègle Molly en les voyant passer. Vous savez qu'il nous faut *beaucoup* de fleurs. Vos paniers sont trop petits!

— Et les vôtres trop grands, répondit Jack en riant.

— Allons, courage!

— Merci, Molly. Au revoir. »

Frank, Jack, Gustave et Édouard s'éloignèrent à grands pas; Molly les entendit longtemps rire et causer.

Hélas! la journée se passa en recherches infructueuses. En vain nos quatre amis écartèrent les feuilles, ils ne trouvèrent que quelques boutons à demi formés, et, quand il fallut rentrer, ils avaient à peine réuni une poignée de fleurs.

« Qu'allons-nous faire? dit Frank.

— Je n'en sais ma foi rien, répondit Jack.

— Ces demoiselles vont être furieuses, dit Gustave.

— Je ne sais qu'un moyen, reprit Jack.

— Lequel? s'écrièrent ses amis.

— Prenons de la mousse. »

On rapporta donc un gros paquet de mousse, mais cela ne faisait pas des fleurs.

« J'ai trouvé! s'écria tout à coup Édouard.

— Quoi? demandèrent les autres tous à la fois.

— Puisqu'il n'y a pas de fleurs des champs, allons chez un horticulteur et achetons-lui des fleurs de serre; quand ce ne serait que des fleurs tombées des camélias ou des fuchsias, cela serait toujours joli dans la mousse.

Qui fut dit fut fait. Les jeunes gens dépensèrent jusqu'à leur dernier centime. Cela ne veut pas dire qu'ils firent des dépenses folles, mais on était à la fin du mois, et aucun d'eux n'avait son porte-monnaie bien garni.

En rentrant, ils trouvèrent Merry et Molly auprès de Jane. Elles finissaient leurs paniers. Quelle quantité il y en avait sur la grande table! On eût dit une exposition de paniers. Il y en avait de toutes les dimensions possibles. Il y en avait en papier, en jonc, en fil de fer, etc. Jane s'était distinguée, mais combien peu de fleurs on avait à mettre là-dedans! Les jeunes gens se regardèrent en riant.

« Et bien, dit Molly, où sont vos fleurs? »

Jack lui tendit un immense panier, dans lequel il n'y avait *rien*.

« Oh! fit Molly, quelle mauvaise plaisanterie! »

Mais les trois autres paniers étaient pareils.

Les petites filles échangèrent un regard de détresse.

« Nous n'avons rien pu trouver, dit Gustave d'un ton piteux.

— Quel malheur! » s'écrièrent Jane, Merry et Molly.

Leurs amis partirent d'un éclat de rire et Jack courut chercher les fleurs achetées, ainsi que la mousse et les quelques fleurettes qu'ils avaient trouvées.

« A la bonne heure, dit Jane.

— Vous nous avez fait une belle peur, dit Merry.

— Moi, j'y ai été prise, s'écria Molly, mais je vous revaudrai cela, soyez tranquilles, vilains taquins que vous êtes!

— Ne nous plaignons pas d'eux, dit Jane, ces fleurs exotiques sont ravissantes, et, en n'étant pas trop prodigues, nous arriverons à garnir tous nos paniers. »

On se mit à l'œuvre en riant, et, non sans de grandes discussions, on arriva au bout de cette besogne attrayante.



LES PETITES FILLES ÉCHANGÈRENT UN REGARD DE DÉTRESSE.

« Maintenant, reprit Jane quand le dernier panier fut plein, il faut mettre les noms des personnes à qui nous les destinons. »

Frank alla chercher plume, encre et papier de différentes couleurs, et on se mit à écrire.

« Si nous faisions des vers, proposa Molly, cela suppléerait au manque d'abondance des fleurs. »

La proposition ne fut pas acceptée avec beaucoup d'enthousiasme, mais chacun fit preuve de bonne volonté, et griffonna de son mieux. Cependant, je dois avouer que le résultat ne dut pas être bien satisfaisant, car la plupart des jeunes poètes refusèrent obstinément de lire leurs œuvres, Jane et Molly y consentirent seules. Et encore Molly n'avait pas fini.

« Trouvez-moi donc un mot qui rime avec géranium, demanda-t-elle en se frappant le front comme pour en faire jaillir une idée lumineuse.

— *Album,* répondit Frank.

Merci. Taisez-vous seulement deux minutes et j'aurai fini. »

Le silence le plus profond régna dans la chambre pendant près d'un quart d'heure. Molly mâchonnait son crayon, écrivait, biffait, récrivait et *rebiffait* sans se lasser. Enfin, elle s'écria :

« C'est fait!

— Lisez-nous cela, lui dit Gustave.

— D'abord, voyez mon panier, n'est-il pas joli? »

Molly alla chercher un petit bateau en carton recouvert de papier vert. Elle leur montra tout au fond une poignée d'orties, cachée sous la mousse.

« Grif me joue toujours des mauvais tours, leur

dit-elle. Cette fois-ci, c'est lui qui sera attrapé. »

Dans la mousse elle posa une rose en papier jaune, une immortelle, une fleur de magnolia, une autre de camélia, une branche de géranium et un brin de jonc.

« Eh bien, nous attendons vos vers, dit Frank.

— Les voici. Écoutez :

Dans cet esquif,
Mon très cher Grif,
Sachez voir la fleur achetée
Pour votre nez
Si bien tourné,
Là-haut vers la lune argentée.

— Cette allusion délicate à son nez retroussé ne peut manquer de lui plaire, s'écria Jack.

— Et en cherchant la fleur dont je lui parle, et qui n'y est pas, il se piquera les doigts dans les orties, dit Molly, mais il y a encore deux strophes.

— Chut! chut! firent Jane et Merry.

— Je continue, dit Molly :

Ah! quel bon goût!
Admirez tout,
Depuis la rose artificielle,
Le camélia,
Le magnolia,
Jusqu'à cette blanche immortelle.

Ce géranium,
Dans votre album,
Fera bonne physionomie.
Gardez-le donc,
Avec ce jonc,
En souvenir de votre amie. »

Molly s'arrêta.

« Bravo! s'écrièrent ses amis en riant.

— Signerez-vous? lui demanda Édouard.

— Non; mais Grif saura bien reconnaître mon écriture.

— Gare à vous l'année prochaine, lui dit Frank.

— Cela ne me fait pas peur, répondit Molly. Voyons, Jane, à votre tour. A qui sont adressés vos vers?

— A quelqu'un qui ne s'en moquera pas, repartit Jane d'un ton plus sérieux que ne le comportait la situation.

— Pour qui est-ce? demanda Jack.

— Pour votre bonne mère.

— Nous vous écoutons.

— Voici, dit Jane en hésitant quelque peu :

Pas la moindre fleur dans les bois,
Dans les près ou sur la montagne.
Hélas! je n'ai que peu de choix;
Tout dort encore dans la campagne.
Je n'ai pu trouver que ceci,
Mais, avec cette humble fleurette,
Je veux vous envoyer aussi
Tout le cœur de votre Jeanette.

— C'est très gentil, dit Frank. Je suis sûr que cela fera plaisir à maman.

— Et votre corbeille est ravissante, » dit Jack en s'approchant de son amie.

Le fait est que Jane avait mis tous ses soins à la confection d'une jolie petite corbeille en papier blanc et or. Elle avait coupé sans pitié, pour la remplir, toutes les fleurs qui avaient poussé sur sa fenêtre. Elle posa le

papier bleu sur lequel elle avait écrit ses vers dans le cœur d'un narcisse blanc, probablement parce que dans certains pays on appelle les narcisses des *Jeannettes*.

« Nous avons plus de paniers qu'il ne nous en faut pour tous nos amis, dit Édouard. Si vous voulez m'en croire, nous disposerons des autres en faveur de personnes qui ne s'y attendent guère et pour lesquelles ce sera une surprise agréable. Ainsi, nous en enverrions un au petit Jimmy qui est malade, un autre à la vieille paralytique Mme Channecy, un autre au père Munson, etc., etc...

— Vous avez toujours de bonnes idées, Édouard, dirent les petites filles. Choisissez les paniers que vous voudrez. Nous les mettons tous à votre disposition. »

Les petits garçons ne dirent rien, mais eux aussi trouvèrent qu'Édouard avait toujours de bonnes idées.

Le plus amusant consistait à aller à la nuit tombante déposer les paniers à la porte des uns et des autres. On sonnait très fort, on posait le panier à terre, et on courait se cacher derrière la maison pour que personne ne pût savoir d'où venaient ces cadeaux.

Cet amusement était naturellement interdit à Jane, mais elle n'en eut pas moins une surprise. Tous ses amis s'étaient réunis pour lui envoyer un joli petit porte-bouquet en cristal, caché dans un panier en forme de cage.

Quant à Molly, elle n'eut pas le dernier mot avec Grif. Elle reçut de sa part un gigantesque bouquet de choux blancs et rouges qui la fit rire aux larmes.

Merry, elle, trouva à sa porte de nombreux paniers de fleurs provenant de ses camarades. L'un deux, le plus

joli, était en écorce d'arbre et contenait un charmant bas-relief représentant un arum.

Cela venait de Raph, bien entendu.

Quelques mots gravés dessous attirèrent l'attention de Merry :

> Votre cœur est si bon et vos regards si doux :
> Étendez jusqu'à moi votre bonté pour tous!

« Qu'est-ce que cela peut vouloir dire, s'écria Merry en rougissant. Ah! que je suis contente d'avoir à moi un objet d'art! »

CHAPITRE XIX

BELLE-PLAGE

Le mois de juillet était enfin arrivé, et avec lui les vacances si impatiemment attendues. Mme Minot s'apprêtait à partir avec ses enfants. Je dis *ses enfants* en parlant de Jane comme de Frank et de Jack, car Mme Minot ne faisait aucune différence entre elle et ses fils. Cette tendresse provenait en grande partie de la conduite de la petite fille pendant sa longue maladie, et elle devait durer toute leur vie. Qui pourrait nier en voyant cela les bons effets de la souffrance et du malheur? Ce n'était pas Jane assurément. Elle disait souvent qu'elle ne regrettait aucune des journées qu'elle avait passées au lit, puisqu'elles lui avaient donné une seconde maman.

Jane allait beaucoup mieux. Elle ne souffrait presque plus. Elle commençait à faire quelques pas en s'appuyant sur le bras de quelqu'un et pouvait rester assise sans fatigue une grande partie de l'après-midi. Le médecin comptait sur sa saison de bains de mer pour la rétablir complètement.

Le départ était fixé au lendemain .Quel remue-ménage dans la maison! Quelle agitation chez les enfants!

Jane avait fait et refait vingt fois son petit sac de voyage. Jack et Frank avaient apporté tant et tant de choses à Mme Peck qui faisait leur malle, que celle-ci finit par leur déclarer catégoriquement qu'elle ne prendrait plus rien.

« Aussi pourquoi mettez-vous tant d'inutilités, s'écria Jack. Nous n'avons pas besoin de tout cela. Prenez nos costumes de bains et quelques paires de bas, ce sera bien suffisant.

— Selon vous, répondit Mme Peck en riant, ce que je prends n'est que du superflu, et ce que vous m'apportez est de l'indispensable. Je suis bien aise de l'apprendre, car je ne m'en serais pas doutée. »

Jack tenait dans ses bras des lignes, des jeux de toute sorte et jusqu'à un petit pistolet.

« Pourquoi n'emportez-vous pas encore autre chose? continua Mme Peck. Vous pourriez prendre par exemple votre presse à imprimer et votre brouette. Ce serait très commode pour voyager. »

Le pauvre Jack, tout déconfit, lia ensemble les objets auxquels il tenait le plus, et les mit avec le paquet de parapluies, selon le conseil de Jane.

Quant à Frank, il voulait à toute force que Mme Peck mît dans la malle deux énormes livres.

« Pourquoi prenez-vous vos dictionnaires avec vous? lui demanda Jane. Vous savez bien que votre mère vous a défendu de travailler pendant les vacances. Elle trouve que vous n'avez déjà que trop travaillé pendant l'année scolaire, et qu'il faut vous reposer et reprendre des forces. Laissez donc vos dictionnaires à leur place.

— Ce ne sont pas des dictionnaires, répondit Frank.

C'est une encyclopédie. Avec les deux livres que vous voyez là, un microscope et un télescope, on pourrait aller au bout du monde sans être jamais embarrassé par quoi que ce soit.

— Mais vous n'avez pas de télescope, dit Jane.

— Malheureusement non ; j'ai un microscope, c'est déjà quelque chose?... Il faut absolument mettre cela dans la malle, ajouta Frank en se tournant vers Mme Peck.

— Voyez vous-même si c'est possible, fit Mme Peck impatientée. »

La malle était comble. Frank dut se rendre à l'évidence.

« Puisque c'est comme cela, dit-il, je les porterai moi-même. Je ne peux pas m'en passer. Je les mettrai avec le paquet de châles et de couvertures. »

Jack prit un air dédaigneux et lui dit :

« Avez-vous donc l'intention d'étudier la *conchiologie* et d'examiner des grenouilles au microscope, pendant les vacances? Moi, je pêcherai, je ramerai, je me promènerai, je me baignerai et je deviendrai fort comme un Turc. Cela vaudra bien mieux.

— Mon cher Jack, lui répondit son frère, les grenouilles n'habitant pas dans l'eau salée, je ne pourrais guère les étudier au bord de la mer, et si vous voulez parler de la *conchyliologie*, autrement dit, de la science qui traite des coquillages, je vous engage d'abord à en prononcer le nom d'une manière exacte. J'ai tout aussi envie que vous de m'amuser et de prendre des forces, mais je veux pouvoir me rendre compte de ce que je verrai sans pour cela ennuyer les autres. Voilà pourquoi j'emporte mon encyclopédie. Vous serez peut-être bien aise de la trouver. »

Frank s'éloigna d'un air digne. Ses amis convinrent après son départ qu'il pourrait bien avoir raison, et que ce ne serait pas la peine de voyager si l'on ne devait pas en retirer quelque profit pour son instruction.

On partit le lendemain de grand matin. Mme Peck n'avait pu accompagner sa fille. Son absence faisait une ombre au bonheur de Jane, mais elles se promirent de s'écrire tous les jours et Jane fut bientôt distraite par les objets nouveaux qu'elle voyait.

Belle-Plage, n'était pas très loin d'Harmony.

La moitié du trajet se faisait en chemin de fer, l'autre moitié en bateau. Rien de plus charmant que cette dernière partie du voyage. Jane, bien enveloppée dans un châle, resta sur le pont du bateau et put admirer à son aise les belles rives du fleuve. Jack et Frank se promenaient de l'avant à l'arrière et revenaient lui faire part de leurs découvertes. Mme Minot ne la quittait pas; Jane était au comble du bonheur. C'était le premier voyage qu'elle faisait. Elle ouvrait ses yeux tout grands pour ne rien perdre du paysage.

Enfin, on arriva à Belle-Plage. Cette magnifique station de bains de mer méritait bien son nom. Elle était située au fond d'une sorte de golfe. De chaque côté s'étendaient des rochers et des falaises couronnés d'arbres. La plage elle-même, unie et sablonneuse, s'étendait à perte de vue. Dans le lointain, on apercevait la pleine mer sillonnée de bateaux à voiles blanches.

Jane fut pétrifiée d'admiration. Elle n'avait jamais rien vu de si beau.

Il lui fallut du courage pour rester tranquillement dans une chambre d'hôtel pendant que Jack et Frank,

qui jouissaient de toute leur liberté, allaient faire connaissance avec la plage et ses habitués. A la fin, elle n'y put plus tenir :

« Oh! quand donc pourrai-je sortir! s'écria-t-elle.

— Quand le soleil sera moins ardent et que vous serez un peu reposée, lui répondit Mme Minot.

— Je ne suis pas fatiguée du tout, dit Jane d'un ton de supplication.

— Voyons, mignonne, soyez raisonnable. Reposez-vous une demi-heure. Vous sortirez après. »

Jane s'étendit docilement sur le canapé et regarda de loin les vagues écumeuses et les enfants qui jouaient sur la grève.

Après une demi-heure qui lui sembla un siècle d'attente, Mme Minot sortit de la malle la robe de toile grise de Jane et son petit chapeau entouré d'un ruban rouge, puis elle remplaça ses bottines d'étoffe par des souliers de bains de mer. La toilette était complète.

Jane ne se sentait pas d'aise. Quand elle fut prête, Jack vint la chercher. Elle sortit appuyée d'un côté sur lui, de l'autre sur Mme Minot. Tout le monde se retournait pour voir cette petite infirme aux yeux noirs et aux cheveux bouclés. Elle était charmante avec ses joues animées par l'air vif et sa petite mine à la fois si douce, si intelligente et si malicieuse.

Jack faisait les honneurs de l'océan comme s'il en eût été le propriétaire. Il connaissait déjà la plage dans tous ses coins et recoins.

« Vous allez voir la jolie place que je vous ai trouvée, lui dit-il.

— Est-ce loin? demanda Mme Minot. Vous savez qu'il

ne faut pas fatiguer Jane? « Pas trop à la fois, » c'est là notre devise.

— C'est tout près, mère, n'ayez pas peur... Tenez, nous y voilà!

— Oh! qu'est-ce que c'est que cela? s'écria Jane.

— C'est une maison de notre invention, dit Frank en apparaissant subitement et lui faisant un profond salut.

— Madame Jane, prenez possession de votre domaine, dit Jack en lui tendant la main pour l'aider.

— C'est ravissant! » s'écria Jane.

Qu'était-ce donc? C'était un bateau de pêcheur. Il était percé et hors d'usage. On l'avait abandonné sur le rivage. La quille était enfoncée dans le sable, et le bateau ne dépassait le sol que de quelques centimètres. Jack et Frank s'en étaient emparés pour Jane. Ils l'avaient déblayé du sable qui était dans le fond, étendu un châle par-dessus et nettoyé les bancs pour en faire comme de petites tables. Un parasol planté dans le sable devait garantir les habitants de l'ardeur du soleil. C'était une charmante maison, où l'on pouvait tenir à l'aise deux ou trois personnes. On eût pu chercher longtemps avant d'en trouver une semblable. Jane pouvait s'y coucher et voir de là tout ce qui se passait sur la plage.

« Comme vous êtes gentils! s'écria-t-elle. Mais êtes-vous bien sûrs que personne ne le réclamera?

— Il n'y a pas de danger, répondit Frank. Nous avons demandé à nos amis, et ils nous ont dit que jamais personne n'avait pensé à s'en servir.

— Comment! vous avez déjà des amis! fit Jane en ouvrant de grands yeux.

— Certainement, dit Jack. Nous sommes intimes avec

deux petits garçons qui demeurent dans le même hôtel que nous. Je vous les présenterai tout à l'heure.

— Ils ont des sœurs qui paraissent très aimables, ajouta Frank. Cela vous fera des amies, Janette.

— C'est tout bonnement idéal d'être à Belle-Plage! s'écria Jane enthousiasmée.

— Entendez-vous la musique des vagues? lui dit Mme Minot.

— J'adore ce bruit-là, répondit Jane.

— Voyez-vous nos amis là-bas? interrompit Jack. Ils nous font des signes. Bien sûr, ils vous ont vue et ils voudraient venir. Faut-il les appeler?

— Montrez-les-moi d'abord, afin que je ne sois pas embarrassée.

— Tenez, ce grand blond qui a un pantalon retroussé et qui tient un filet au bout d'un bâton, c'est *Charley Cox*. Il pêchait des crevettes tout à l'heure. Il est très gentil. Sa sœur s'appelle *Gertrude*. C'est cette petite blondinette qui a une robe blanche avec une ceinture bleue et des rubans bleus dans les cheveux.

— Où donc?... Ah! oui, je la vois. Elle paraît très jolie.

— A côté d'elle, il y a un baby. C'est leur petit frère Harry.

— Qui est cette petite fille qui ressemble un peu à Merry?

— C'est Mary Bacon. Son frère Walter est plus jeune que moi, mais il est très gentil.

— Et ce grand garçon qui vient là? Le connaissez-vous aussi?

— Celui-là? Oh! je crois bien! Je ne connais pas son

nom, mais, comme je ne l'ai jamais vu sans son vélocipède, je l'appelle le garçon au vélocipède. Je vais les chercher tous. Je leur ai déjà parlé de vous. Ils meurent d'envie de vous connaître. »

Jack partit comme un trait. Il revint bientôt suivi de ses « amis. »

La connaissance fut vite faite. Gertrude et Mary lui parurent charmantes. Jane sentait que l'impression était réciproque, et au bout d'un quart d'heure, elle fut aussi à son aise avec elles que si elle les eût connues depuis des années. Chacun était plein d'attentions pour elle. Un jour, le jeune Charley Cox, qui se livrait avec frénésie à la pêche, lui apporta un crabe vivant.

Jane fut enchantée.

« Oh! si je pouvais seulement le garder! s'écria t-elle.

— Ce ne serait pas facile, lui dit Gertrude, il faudrait de l'eau.

— J'ai une idée, » cria Frank en entraînant Charley. Un instant après, ils reparurent tous deux avec un grand seau de fer.

« Que voulez-vous faire de cela? leur demanda Mary en riant.

— Vous allez le voir, » répondit Frank.

Il jeta du sable sur la proue du bateau de Jane, fit un creux dans le sable et y mit le seau. Pendant ce temps, Charley prenait le seau de bois de son petit frère Harry et courait chercher de l'eau de mer.

« J'ai compris, dit Jane en battant des mains. C'est un aquarium!

— Oui, mademoiselle, » répondit Jack.

L'aquarium de Jane était fondé. Ce fut une grande

XIX



L'AQUARIUM DE JANE ÉTAIT FONDÉ.

source de distractions pour elle et de plaisirs pour les autres enfants, qui n'avaient pas de plus grand bonheur que d'augmenter ses trésors. On mit des coquillages dans le fond du seau, on en garnit le tour à l'extérieur. On y déposa des crabes, des crevettes, des anémones de mer, des astéries, des goémons et jusqu'à de petits poissons qu'on renouvelait souvent.

Que de fois l'encyclopédie de Frank fut compulsée! Jane tenait à se renseigner sur les mœurs des habitants de son aquarium et elle avait raison.

Jamais personne ne dérangea l'installation de la petite fille, au contraire; elle trouvait souvent à sa place un livre, un fruit ou des fleurs. Les baigneurs s'intéressaient tous à cette petite malade si gaie et si patiente.

Quelles bonnes vacances! et quel agréable séjour que Belle-Plage! Nos amis étaient dans le ravissement. Il n'y avait pas jusqu'à Mme Minot qui ne fût très heureuse de son séjour. La mère de Gertrude se trouvait être une de ses meilleures amies, qu'elle avait perdue de vue depuis longtemps.

Jack et Frank couraient sur la grève; ils apprenaient à se servir du vélocipède du jeune Hughes; ils faisaient des parties de pêche, des pique-nique et suivant la prédiction de Jack ils devenaient « forts comme des Turcs. »

A vrai dire, ils en avaient grand besoin. Frank avait trop travaillé; il avait grandi trop vite et s'était si bien courbé sur ses livres que ses épaules s'étaient arrondies et que ses jambes grêles semblaient ne plus pouvoir les porter. L'air de la mer, les bains et l'exercice lui faisaient grand bien. Jack se ressentait encore un peu de sa jambe cassée et il avait besoin aussi de prendre des

forces. Je vous réponds qu'il s'acquittait consciencieusement de sa tâche.

Jane engraissait à vue d'œil; ses joues reprenaient leurs couleurs et ses yeux leur animation d'autrefois. Elle écrivait tous les matins à sa mère de longues lettres pleines de vie et de gaieté. Elle entretenait aussi une correspondance suivie avec Merry et Molly. Gertrude et Mary, si gentilles qu'elles pussent être, ne lui faisaient pas oublier ses amies. Les nouvelles connaissances ne nuisaient pas aux anciennes.

Jane passait des heures entières dans sa maison. Cela avait l'avantage de la faire rester au grand air sans fatigue. Rien n'était plus agréable à habiter que ce bateau. On y avait fait une sorte de toit de feuillage pour abriter la petite fille contre les rayons du soleil. Elle y était au frais, même en plein midi. Là, elle pouvait lire, travailler, dessiner et regarder les vagues se briser sur le rivage, ou les baigneurs se promener sur la grève. Les bébés la connaissaient; ils venaient se grouper autour d'elle pendant qu'elle leur racontait des histoires ou qu'elle leur chantait des chansons. Elle était rarement seule.

Les jours de pluie même avaient leur charme. On se réunissait dans la véranda ou dans le grand salon de l'hôtel, et on jouait à différents jeux. L'esprit de Jane faisait d'elle la petite reine des enfants. Chacun l'entourait, l'admirait, lui faisait fête, lui demandait ou lui offrait quelque chose.

Gertrude lui apprit à sécher des herbes marines pour en faire collection; Mary lui montra à faire toutes sortes de jolis ouvrages en coquillages, et Charley lui enseigna le jeu des échecs.

Quand il faisait beau, Jane ne restait pas toujours dans son bateau. Elle faisait des promenades sur mer, en voiture et même de courtes promenades à pied. Elle s'amusait beaucoup, mais pourtant, c'était dur de ne pouvoir prendre part aux jeux des autres enfants. Chacun allait, venait, courait et gambadait autour d'elle. Il lui fallait rester tranquille. Sa patience était mise à une rude épreuve.

CHAPITRE XX

UNE IMPRUDENCE

Jane menait une existence si heureuse à Belle-Plage, que personne n'eût pu croire qu'elle y ferait encore *des bêtises*. Elle en fit une cependant, et qui pouvait lui coûter cher.

Elle s'amusait beaucoup, avons-nous dit, mais elle souffrait de ne pouvoir participer à tous les jeux de ses camarades. Elle eût voulu les suivre partout. Son dos ne lui faisait plus mal; ses jambes semblaient infatigables, et il lui en était d'autant plus difficile de résister à la tentation et d'être prudente. Mme Minot avait grand'peine à contenir son ardeur. Il lui suffisait cependant d'un mot ou d'un geste pour retenir la petite fille; mais elle n'était pas toujours là, et Jane n'était que trop disposée à abuser de ses forces.

Un jour, Mme Minot ayant une course indispensable à faire, laissa Jane paisiblement installée dans son bateau avec Gertrude et Mary. Elle lui recommanda de n'en sortir que pour retourner dans la véranda de l'hôtel.

« Oui, maman, répondit la petite fille.

— Vous n'avez pas de commissions à me donner, ma mignonne? demanda Mme Minot.

— Oh! si maman, s'écria Jane. Voudrez-vous me rapporter de la soie blanche pour ma couverture?

— Et des rubans pour nouer nos paniers de coquillages, ajouta Mary en passant sa tête à l'un des bouts du bateau.

— Et des bananes fit Gertrude, en montrant sa tête de l'autre côté.

— Je n'oublierai rien de tout cela, soyez tranquilles, mes enfants, » leur répondit Mme Minot en s'éloignant.

Mais, au lieu de passer toute l'après-midi avec Jane, comme elles en avaient l'intention. Mary et Gertrude la quittèrent au bout d'une demi-heure. Une de leurs amies, qui partait le lendemain, vint les chercher pour faire une dernière promenade. Elles embrassèrent Jane, s'excusèrent de la laisser seule et partirent en riant.

Jane poussa un gros soupir en les voyant disparaître. Elle continua un instant son travail, puis s'en lassa et le mit de côté pour prendre son livre. Malheureusement elle en était au dernier chapitre et elle eut bientôt épuisé cette distraction.

« Que vais-je faire? » se demanda-t-elle.

Il n'y avait personne sur la plage, pas même un bébé avec sa nourrice. Tout semblait désert. Chacun était en partie de plaisir, chacun s'amusait, excepté Jane.

« Ah! que c'est triste d'être toute seule! » s'écria-t-elle.

Elle sortit lentement de sa maison et fit quelques pas

sur le sable. Elle se sentait si isolée qu'elle enviait même le sort d'un petit pêcheur qui ramassait des moules sur les rochers que la marée basse commençait à laisser à découvert. Il était pâle, déguenillé; il avait les pieds nus et la tête couverte par un mauvais chapeau de paille tout usé. Par quelle aberration d'esprit Jane le trouva-t-elle plus heureux qu'elle?

La pauvre enfant se jeta sur le sable de la grève et se mit à chercher des petites coquilles rosées. Elle était triste. Le bruit monotone des vagues, qu'elle aimait tant ordinairement, lui paraissait lugubre ce jour-là. Un sentiment de solitude l'oppressait.

« Jane! Jane! » cria une voix bien connue.

Elle se retourna et aperçut dans une petite barque Jack, Frank et Hughes, « le garçon au vélocipède. »

« Que faites-vous là! continua Jack.

— Vous le voyez, je m'ennuie. On m'a laissée toute seule et je trouve le temps long.

— Pauvre chérie! dit Jack touché de son accent plaintif. Venez avec nous.

— Je ne demande pas mieux. Cela ne vous gênera pas?

— Vous ne nous gênez jamais, Jane, dit Frank à son tour.

— Mais comment ferai-je pour vous rejoindre?

— Nous nous approcherons du bord et nous vous jetterons une planche. Vous ne mouillerez pas même le petit bout de votre bottine. »

Aussitôt fait que dit. Cinq minutes après, Jane était avec ses amis.

« Où allons-nous? » leur demanda-t-elle les yeux bril-

lants. Elle adorait ce genre de locomotion qui ne lui occasionnait pas la moindre fatigue.

Dites, la jeune belle,
Où voulez-vous aller?
La voile ouvre son aile,
La brise va souffler...

chanta Jack.

— Voyons, dit Frank, décidez-vous, miss Jane.

Gertrude et Mary sont allées sur la falaise, du côté du phare, commença Jane.

— Voulez-vous que nous vous conduisions par là? Vous ne pourrez pas les rejoindre, mais vous les verrez de loin.

— Croyez-vous? Alors, va pour la falaise! s'écria Jane.

— Nous sommes à vos ordres, *capitana*, » dirent ses compagnons en dirigeant leur embarcation de ce côté.

La charmante promenade! La mer était calme et unie dans ce petit golfe entouré de verdure; le ciel était pur et sans nuages, une légère brise tempérait l'ardeur du soleil. Jane, assise ou plutôt couchée dans le bateau, tenait son ombrelle toute grande ouverte et jouissait pleinement de son plaisir.

Elle n'avait pas pensé une seule fois à la recommandation de Mme Minot : « Ne sortez de votre maison que pour rentrer à l'hôtel, » lui avait-elle dit.

Et Jane était là en bateau, sans une personne raisonnable pour prendre soin d'elle. C'était pour le moins imprudent.

Elle n'y songeait guère; elle riait et causait avec ses amis; elle chantait et répétait souvent :

« Oh! la belle journée!... Quelle délicieuse promenade!

— Voyez-vous la robe blanche de Gertrude? dit Jack, quand ils furent arrivés au terme de leur promenade.

— Je la vois bien, mais que de monde il y a là-haut! On dirait qu'il est arrivé quelque chose. »

En effet, il y avait là une foule nombreuse qui semblait très affairée, très préoccupée.

« Je ne comprends pas ce que ce peut être, dit Frank.

— J'ai envie d'aller voir, dit Hughes, qui était assez curieux de sa nature.

— Allons-y ensemble, dit Frank, en sautant sur le rivage.

— Attendez-moi, je vous accompagnerai, s'écria Jack.

— Non, répondit Frank, il ne faut pas laisser Jane seule.

— Eh bien! alors, ne restez pas longtemps.

— Nous serons de retour dans cinq minutes, » dirent les deux amis en s'éloignant.

Cinq, dix, quinze minutes s'écoulèrent. Ils ne revenaient pas. Jane commençait à s'impatienter, et Jack aussi. Elle finit par s'écrier :

« Allez donc voir ce qu'ils font! Je n'en mourrai pas pour rester toute seule! »

Jack ne demandait que cela. Il partit comme un trait et fut bientôt au-dessus de la falaise. Mais, une fois là, il disparut dans la foule et Jane ne le revit pas plus que ses camarades.

Il y avait là un photographe qui absorbait toute leur attention. Les jeunes étourneaux s'intéressèrent si bien

à ses opérations, qu'ils en oublièrent à la fois l'heure et la petite malade qui leur était confiée.

Le temps se passait. Jane, lasse de les attendre, s'était recouchée au fond de la barque et rêvait à sa mère et à la lettre qu'elle avait reçue d'elle le matin. Elle finit par s'endormir, bercée par le mouvement des vagues; mais la mer se retirait; le bateau n'était pas attaché, et chaque vague l'entraînait loin du bord. Jane dormait toujours, inconsciente du danger qu'elle courait.

Tout à coup, elle fut réveillée en sursaut par des cris perçants. Elle se leva si brusquement que son ombrelle en tomba dans la mer, et aperçut sur la plage Jack, Frank et Hughes qui lui faisaient des signes désespérés et l'appelaient de toutes leurs forces.

« Quoi! Qu'est-ce! Où suis-je? » s'écria-t-elle.

Hélas! les jeunes gens avaient oublié d'amarrer le bateau et il s'en allait à la dérive.

Comment faire pour revenir? Elle était déjà loin du rivage et elle n'avait pas même de rames. Ses amis avaient laissé les leurs sur le sable à l'endroit où ils avaient débarqué. Elle ne savait pas manœuvrer la voile, et elle était aussi impuissante qu'un enfant de quatre ans. Pas un bateau autour d'elle, pas un navire à l'horizon! La petite fille resta les yeux dilatés par la frayeur pendant quelques secondes.

« Je vais être noyée, pensa-t-elle. C'est épouvantable! »

Elle se retourna vers la plage. Jack paraissait prêt à s'élancer vers elle à la nage. Hughes le retenait par le pan de son habit. Frank agitait ses bras comme les ailes d'un moulin à vent et criait comme un perdu :

XX



LA PAUVRE JANE ÉTAIT SEULE SUR LE PERFIDE OCÉAN.

« Tenez-vous bien. N'ayez pas peur! Revenez-vite! »

Cette recommandation était par trop risible. Malgré sa terreur, Jane partit d'un éclat de rire nerveux.

« Après quoi voulez-vous que je me tienne? cria-t-elle à son tour. Il n'y a rien! Et comment pourrais-je revenir sans rames? Je ne sais que faire et je ne sais pas où je vais! » continua-t-elle d'un ton de désolation.

Jack se débarrassa de l'étreinte de Hughes, et voyant qu'il n'y avait rien d'autre à faire que d'aller chercher du secours, il grimpa le long de la falaise comme un chasseur de chamois. Frank le suivit, mais auparavant il dit à Jane, en se faisant un porte-voix de ses deux mains :

« Ne craignez rien, Jane, il n'y a pas de danger. Nous allons nous mettre à votre recherche avec des bateaux. »

Le jeune Hughes, lui, s'assit avec calme et adressa de loin à la fugitive les conseils suivants :

« Serrez la voile !... Allez toujours! Ne vous arrêtez pas à Halifax. Quand vous serez arrivée en Angleterre, vous ferez nos compliments à la reine Victoria!... Si vous avez besoin de provisions de bouche, vous trouverez une pomme et un morceau de sucre dans la poche de mon pardessus!... Bon voyage!... »

Bientôt le bruit des vagues couvrit le son de sa voix, et la barque, entraînée par le courant, fut séparée de Hughes par une pointe de rochers. La pauvre Jane était toute seule sur le perfide océan! Elle tourna le dos à la pleine mer et regarda fixement la plage. Jamais elle ne lui avait paru si belle, si riante et si verte. Là-haut, le long de la falaise, s'étendait la forêt de sapins où devaient être à ce moment les heureux promeneurs qu'elle connaissait.

« Gertrude et Mary pensent-elles à moi? se dit-elle. Elles ne se doutent guère du danger que je cours! »

Là-bas, étaient les cabines de bains, les maisons de Belle-Plage et le bateau de Jane sur le rivage. Que n'y était-elle encore!

Çà et là, des artistes peignaient ou dessinaient, mais ils ne voyaient pas la petite barque de Jane, et ils ne l'entendaient pas crier : *Au secours!*

A un certain moment, elle passa tout près d'un vieux monsieur qui pêchait à la ligne en compagnie de son chien. Jane se leva, agita son mouchoir comme un drapeau, cria de manière à s'enrouer. Ce fut en vain. Le vieux monsieur ne bougea pas. Son chien seul poussa un hurlement *dérisoire*, suivant Jane.

Les minutes se passaient. Et qu'elles étaient longues, ces minutes! Personne ne venait. Ni Frank ni Jack n'apparaissaient avec leur bateau promis. Jane allait sortir de la baie; les vagues devenaient plus fortes, le rivage plus éloigné. Elle interrogea vainement l'horizon : la plage était déserte. On avait oublié Jane. Elle était perdue, *perdue!...*

« Vais-je donc mourir ici! s'écria-t-elle, désespérée. Hélas! hélas pourquoi suis-je venue? Pourquoi ai-je quitté ma petite maison dans le sable! Pourquoi ai-je désobéi!... Que dira maman en apprenant ma mort!... On fera peut-être des vers sur moi comme on en a fait sur cette pauvre jeune fille qui s'est noyée l'année dernière en se baignant. Oh! je ne veux pas mourir! être noyée comme elle! Je ne veux pas! Je ne veux pas!...

La pauvre petite éclata en sanglots. Dans son désespoir, il lui vint une pensée :

« Quand on est dans un grand danger, se dit-elle, on invoque Dieu. »

Elle se laissa tomber à genoux et fit la prière la plus fervente qu'elle eût jamais faite. Quand elle eut fini, elle se sentit consolée. Elle se releva, essuya ses yeux aveuglés par les larmes, et regarda de nouveau autour d'elle. O bonheur! A quelques mètres de là était une barque de pêcheur, et elle voyait le pêcheur lui-même jeter ses filets.

« Holà! holà! cria-t-elle. Venez à mon secours. Je suis perdue. Je ne peux pas revenir. Ramenez-moi à Belle-Plage, je vous en supplie! »

Le pêcheur la prit probablement pour une sirène. Il la regarda d'un air aussi surpris, que s'il se fût attendu à voir sa tête brune supportée par une queue de poisson.

« Je vous en prie, répéta Jane. Ramenez-moi. Ne vous inquiétez pas de votre poisson, on vous récompensera de votre peine. Mes amis doivent être si inquiets!

— Vous êtes perdue, ma petite demoiselle, lui dit enfin le pêcheur. N'ayez pas peur. Vous serez bien vite là-bas. »

En quelques coups de rames, il fut près d'elle. Il prit son bateau à la remorque et la déposa elle-même dans sa barque au milieu des homards et des langoustes.

Jane n'avait pas peur de tous ces crustacés aux grosses pinces. Elle était trop heureuse de se sentir hors de danger pour s'inquiéter de tout autre chose, mais elle était brisée par toutes ces émotions et pouvait à peine parler. Elle rencontra bientôt Jack et Frank qui venaient à sa recherche avec deux bateaux. Ils étaient très inquiets de

leur petite amie et se faisaient mille reproches de leur étourderie. Quand ils retrouvèrent Jane si pâle et si épuisée, ils eurent peut-être encore plus de remords et ne cessèrent de lui demander pardon.

Tout le monde était en émoi à Belle-Plage. On croyait Jane perdue, et on accueillit son retour par des cris de joie. Elle était trop abattue pour y répondre autrement que par un sourire, et elle fondit en larmes en se jetant au cou de Mme Minot qui était dans une inquiétude facile à concevoir.

Elle eut la fièvre toute la nuit. Ce ne fut rien heureusement, et le lendemain elle était guérie; mais elle n'oublia pas le danger qu'elle avait couru, et quoique Mme Minot s'abstînt de lui faire des reproches, la leçon lui profita. Jusqu'à la fin de son séjour, elle fut un modèle d'obéissance.

CHAPITRE XXI

UN JOUR DE FÊTE

« Oh! quel malheur, s'écria Jack un beau matin en se promenant sur la plage avec Jane. Nous n'avons plus que huit jours à rester à Belle-Plage!

— Le temps a passé trop vite, dit Jane en soupirant. Si maman était là, je ne me consolerais pas de partir. Je voudrais pouvoir rester ici encore deux mois.

— Et moi aussi, reprit Jack, Charley est si gentil que je le regretterai souvent.

— Je regretterai aussi Mary et Gertrude, mais il faut être raisonnable; nous aurons eu six semaines de « bon temps, » c'est déjà bien beau.

— Cela vous a fait joliment de bien, dit Jack en s'arrêtant pour mieux contempler les joues roses de son amie.

— C'est à cause de cela que je suis moins désolée de rentrer à Harmony. Je ne serai plus clouée à la chambre comme avant de partir. Vous ne pouvez pas vous figurer comme je suis contente de penser au bonheur de maman, quand elle me reverra presque guérie!

— Il est de fait que c'est à ne pas vous reconnaître.

— Et puis je vais pouvoir enfin embrasser maman et

Merry et Molly!... Pensez donc, Jack, il y a cinq grandes semaines que je ne les ai vues. Somme toute, quoique je m'amuse beaucoup, je ne voudrais pas rester ici un jour de plus que nous ne devons y rester.

— C'est Molly qui serait contente si elle était ici aujourd'hui, » dit Jack d'un air bizarre.

C'était fête à Belle-Plage. On célébrait l'anniversaire de la fondation des bains. Il devait y avoir des régates, des courses et des jeux de toutes sortes dans la journée. Le soir, grand bal et illuminations. Il y aurait affluence de spectateurs, et tout le monde était en émoi, surtout les enfants.

Jane soupira en répondant à Jack :

« Je donnerais je ne sais quoi pour que Molly fût ici. J'avais bien envie de demander à votre mère de l'inviter; mais elle est si bonne pour moi que je n'ai pas voulu lui demander encore quelque chose. Elle me gâte tant qu'il me semble presque que je suis votre vraie sœur.

— Vous savez bien que vous êtes aussi réellement ma petite sœur que si nous avions eu le même père et la même mère, s'écria Jack en serrant le bras qu'il tenait sous le sien. Maman vous aime autant que nous, mais nous n'en sommes pas jaloux, allez!... Nous voilà arrivés à votre maison. Reposez-vous. »

Jack l'installa confortablement et se disposa à aller rejoindre son frère, qui se promenait non loin de là.

« Je vous laisse, lui dit-il; mais ne sortez pas de votre bateau, car je ne saurais plus où vous retrouver.

— N'ayez crainte, répondit Jane. Je ne ferais pas un pas seule pour un empire. Ma désobéissance de l'autre jour m'a coûté trop cher. Il n'y a pas de danger que l'on m'y reprenne.

— Ne me parlez plus de cela, s'écria Jack, car nous avons eu encore plus de torts que vous dans cette affaire. Pauvre Jane, me suis-je assez reproché de vous avoir causé tant d'angoisses!

— A vrai dire, vous n'étiez pas plus à votre aise que moi, fit Jane en riant.

— Je vous en réponds!... Je me sauve, maintenant. Qu'allez-vous faire?

— Je vais finir ma boîte de coquillages pour Molly. C'est sa fête jeudi. Je n'ai que le temps de me dépêcher. »

Jack sourit, cligna des yeux et partit en courant comme s'il eût eu peur de laisser échapper un secret.

Jane travailla avec tant d'ardeur que le bateau à vapeur arriva au moment où elle mettait en place sa dernière coquille rose. Elle posa sa boîte au soleil sur le sable pour la faire sécher, et elle se pencha en dehors de son nid pour voir débarquer les passagers.

Il y en avait beaucoup à cause de la fête. Parents, enfants, jeunes gens et bébés, tout le monde était endimanché.

« Voilà un petit garçon qui ressemble à Boo comme deux gouttes d'eau, » se dit Jane en voyant sortir du bateau un enfant qui ressemblait en effet à Boo d'une manière frappante.

Le petit garçon tenait d'une main un seau de bois et une pelle; de l'autre il s'accrochait après la jupe d'une jeune fille. Cette dernière tournait le dos à Jane. Par quel hasard ces grandes nattes brunes retenues par un ruban bleu, cette robe grise et cette ombrelle bleue étaient-elles si familières à Jane?

« Il est impossible que ce soit Molly, pensa-t-elle; mais comme elle lui ressemble! »

La jeune fille se retourna. Jane put voir sa figure. Elle poussa un cri de joie et s'élança hors de son bateau en criant :

« C'est elle, c'est Molly! »

A ce cri en répondit un autre. La jeune fille courut à la rencontre de Jane avec une telle précipitation qu'elle en laissa tomber son chapeau, son ombrelle et jusqu'à son petit frère, qui ne s'attendait pas à cette course folle.

Il n'y avait pas de doute à avoir : c'était bien Molly.

Les deux amies se jetèrent au cou l'une de l'autre.

« Oh! chérie mignonne, s'écria Jane. D'où venez-vous?

— Mme Minot m'a invitée ainsi que Boo, répondit Molly.

— Que je suis donc contente de vous voir! Est-ce bien vrai que c'est vous et non pas quelqu'un d'autre?... »

Les embrassades recommencèrent de plus belle.

« Quelle mine merveilleuse vous avez! s'écria Molly Vous voilà presque guérie!

— Resterez-vous longtemps? demanda Jane sans répondre.

— Jusqu'à votre départ : nous reviendrons ensemble.

— Oh! quel bonheur! Venez vite dans ma maison. J'ai toutes sortes de choses à vous montrer et à vous raconter.

— Tout à l'heure, répondit Molly en riant. Il faut d'abord que j'aille ramasser Boo et toutes mes affaires En vous voyant je n'ai plus pensé qu'à vous embrasser au plus vite et j'ai tout laissé tomber sur mon chemin. »

Mme Minot et ses fils avaient déjà relevé et consolé Boo et retrouvé le chapeau et l'ombrelle de Molly. Jane



LES DEUX AMIES SE JETÈRENT AU COU L'UNE DE L'AUTRE.

remercia Mme Minot de sa bonne surprise et conduisit Molly en triomphe dans sa demeure sur la plage.

Molly s'extasia devant le bateau, la boîte finie si juste à temps, et tout ce que Jane lui faisait admirer. Les deux amies seraient volontiers restées là à causer jusqu'au soir d'Harmony et de Belle-Plage, et de leurs connaissances anciennes et nouvelles, si l'heure du bain ne fût arrivée.

Molly nageait comme un poisson; elle se couvrit de gloire en plongeant plus longtemps que tous les autres baigneurs, et Boo apprit à faire la planche en un clin d'œil. Il était si gros qu'il surnageait et qu'il n'eût pas pu enfoncer, avec la meilleure volonté du monde.

Quant à Jane, elle resta couchée sur le sable chaud après avoir pris son bain, et les prouesses de Molly et de Boo la firent rire aux larmes.

Après le dîner, nos deux amies, nonchalamment étendues dans le bateau de Jane, assistèrent aux régates sans se déranger. Les courses des bateaux à rames les intéressaient seules. Charley et Frank concouraient; elles étaient *sûres* qu'ils gagneraient. En effet, ils arrivèrent les premiers. Elles applaudirent avec frénésie. Le prix n'avait pourtant qu'une valeur bien minime, mais Frank et Charley étaient aussi fiers l'un que l'autre de leurs succès.

Il y eut ensuite un concours de tir à l'arc. Les dames y étaient admises. Tous les tireurs étaient en uniforme blanc et vert. C'était charmant. Le vainqueur fut une belle demoiselle aux cheveux d'or; mais, comme nos amis ne la connaissaient pas, cela ne les intéressait que fort médiocrement. Ils laissèrent les joueurs de paume se livrer à leurs exercices et rentrèrent s'habiller. Il devait y avoir un grand bal le soir à l'hôtel, et, pour les petites filles, le

bal, le feu d'artifice et les illuminations étaient ce qu'il y avait de plus attrayant dans le programme de la fête.

Molly mit sa robe de tarlatane bleue; Jane sa robe blanche avec des nœuds rouges. Elle ne pouvait pas danser; mais, loin de s'en plaindre ou d'être maussade, elle s'absorba dans la joie de son amie, ce qui la rendit aussi heureuse que si elle eût pu prendre sa part du plaisir.

C'est une méthode excellente et qu'on ne saurait trop appliquer.

« Puisque je ne danse pas, dit Jane aux jeunes gens qu'elle connaissait, tous ceux d'entre vous qui m'auraient invitée seront tenus d'inviter Molly à ma place. »

Grâce à elle, Molly ne manqua pas une danse. Elle semblait un petit papillon bleu tournoyant et tourbillonnant dans les valses et les polkas, et, dans les moments de repos, elle revenait dire à Jane tout ce qu'elle avait vu ou entendu.

A neuf heures, les maisons pavoisées furent illuminées ; les arbres étaient parsemés de rangées de lampions de couleur, et les bateaux, de lanternes vénitiennes. Mme Cox emmena Jane dans une voiture découverte pour qu'elle pût tout voir sans se fatiguer. La petite fille croyait rêver. Ce fut bien autre chose quand on tira le feu d'artifice sur mer. Les feux de bengale rouges ou verts, les soleils et les chandelles romaines éclairaient la baie comme des myriades d'étoiles de couleur.

Jane, émerveillée, ne pouvait se rassasier de ce spectacle.

Il fallut rentrer cependant. Tout a une fin en ce monde, même les choses les meilleures et les moments les plus doux.

Jane et Molly étaient trop excitées pour s'endormir; les

bruits de la fête arrivaient jusqu'à elles, et elles causèrent longtemps, la tête sur l'oreiller et les bras entrelacés. Petit à petit, leur conversation devint moins animée, et elles fermèrent enfin les yeux. Mais, au beau milieu de la nuit, Molly fut réveillée assez désagréablement par sa compagne de lit qui lui tirait les cheveux. Jane avait rêvé qu'elle se noyait, et elle s'accrochait, désespérée, aux longues nattes de Molly. Quels rires joyeux éclatèrent dans leur chambre à ce moment, et surtout le lendemain matin! Leur gaieté était si franche, leurs rires si contagieux, que les enfants qui habitaient dans l'hôtel déclarèrent à l'unanimité que l'amie de Jane était charmante.

Cette dernière semaine de vacances fut une semaine de bonheur complet. Molly n'avait jamais de sa vie été si heureuse. C'étaient tous les jours de nouveaux plaisirs : des parties de pêches, des pique-nique, des charades en action, des danses, des visites d'adieu des baigneurs, qui avaient fini leur saison; des cadeaux perpétuels, des projets pour les années suivantes, et des serments d'amitié échangés entre des personnes qui ne se connaissaient pas un mois auparavant, et qui, selon toute probabilité, ne se reverraient jamais et s'oublieraient bientôt.

Le jour du départ arriva trop tôt au gré de chacun. La famille Bacon partait d'un côté avec le jeune Hughes et sa mère. L'omnibus de l'hôtel était surchargé de bagages. Les roues du vélocipède apparaissaient dans un coin; le jeu de crocket dans un autre. Walter, Hughes et Mary avaient la tête à la portière; ils criaient des *adieu* et des *au revoir* à n'en plus finir. Ils allaient prendre le chemin de fer.

Nos amis et la famille Cox partaient par le bateau à

vapeur. Au dernier moment, Harry et Boo furent introuvables. On courut partout; on les chercha de tous les côtés. On les croyait déjà perdus, noyés, que sais-je! Molly ne savait plus où donner de la tête. Enfin on retrouva les fugitifs en train de *pêcher*. Ils avaient découvert un poulpe mort et ils l'amenaient en triomphe dans leur brouette.

« Oh! nous avons eu bien de la peine à l'attraper, » dirent les deux coupables, qui n'avaient pas douze ans à eux deux.

Z'avais touzours eu envie d'une baleine, dit Boo en se redressant. Voyez, comme elle est belle!

— Que voulez-vous faire de cela, mes enfants? leur demanda Mme Cox.

— Le mettre dans du papier et l'emporter pour zouer à la maison, répondit Harry. »

C'était une illusion qu'on leur enleva bientôt. On jeta le poulpe à la mer, au grand désespoir des bébés, et on les hissa sur le bateau sans s'inquiéter de leurs pleurs et de leurs grincements de dents.

Boo se calma le premier. Il tira de sa poche une demi-douzaine de crabes vivants, et tant de coquillages et de galets, que Frank comprit pourquoi il l'avait trouvé si lourd en le rapportant dans ses bras.

Ces charmants joujoux adoucirent les chagrins de Boo et de Harry. Ils jouèrent très sagement sur le pont du bateau, pendant que leurs frères et sœurs et leurs mères elles-mêmes, formaient le projet de se retrouver l'été suivant à Belle-Plage.

En attendant, Charley et Jack, Jane et Gertrude, se promettaient de s'écrire très souvent. Je ne sais si la promesse fut tenue, mais elle fut faite de bonne foi.

CHAPITRE XXII

L'ILE-VERTE

« Déjà demain la rentrée, s'écriait Jack quelques jours après leur retour à Harmony. Quel dommage que les vacances ne durent pas toute l'année !

— Moi, je serais bien contente de retourner en classe avec vous, lui dit Jane, mais je doute fort qu'on me le permette. Il y a eu hier grand conciliabule entre nos deux mères et le médecin. Cela ne présage rien de bon pour moi. »

Jack réunit ses livres de classe, dont les couvertures étaient tant soit peu usées, et continua ses lamentations :

« Je me suis tant amusé pendant six semaines, dit-il, que la pensée d'aller m'enfermer entre quatre murs depuis le matin jusqu'au soir, me fait mal d'avance. N'êtes-vous pas de mon avis, Frank?

— J'avoue humblement, répondit Frank, que je ne vois pas arriver le jour de la rentrée avec autant de plaisir que les autres années. Voilà le résultat de la paresse et de l'oisiveté. Il faut nous secouer et nous mettre bravement au travail. Les vacances sont finies !..

— C'est vrai, dit Mme Minot, qui venait d'entrer, les

vacances sont finies, et cependant vous ne retournerez pas en classe. L'avis du médecin est formel. Votre santé exige que jusqu'au moment où vous devrez entrer pour quatre ans à l'Université, votre éducation s'achève dans un tout autre système que celui d'autrefois. D'accord avec M. Acton, c'est à la maison, c'est ici même que vous travaillerez. M. Acton viendra vous donner des leçons, qui, pour vous être personnelles, n'en seront que meilleures, si vous mettez à en profiter le même zèle que vous apportiez à celles que vous receviez en commun. Grâce à Dieu, le docteur a eu le courage et le bon sens de me dire toute la vérité. Heureusement une hygiène toute nouvelle, le grand air, et de fréquents exercices pourront, à l'âge que vous avez, rétablir l'équilibre entre le physique et le moral dans vos organisations menacées d'anémie. Je le pressentais bien à voir vos mines pâlies, votre maigreur, Frank, et votre faiblesse, Jack, mais j'avais besoin de la mise en demeure du docteur. Me voici éclairée. Il n'y a plus à balancer. Mon parti est pris. »

Frank se soumit de bonne grâce.

« Pour moi, je suis bien content, s'écria Jack.

— Mais moi, demanda Jane. Que deviendrai-je avec tout cela?

— Je vous ferai travailler moi-même, ma chérie. Mais vous ne serez pas seule et vous ne manquerez pas d'émulation, car Mme Grant et M. Bémis me confieront Merry et Molly.

— Ce sera charmant, dit Jane enchantée de ce projet, qui ne la séparait pas de ses amies.

— Vous verrez que je ne suis pas une maîtresse bien exigeante, continua Mme Minot.

— Oh! je le sais bien, maman, s'écria Jane, et je ne suis pas désappointée le moins du monde de ne pas retourner en classe. J'ai été si heureuse l'année dernière, que je ne me plaindrais pas, même s'il me fallait encore des années de patience.

— Je reconnais là ma bonne petite Janie, dit Mme Minot en l'embrassant. Eh bien, mes enfants, puisque vous êtes tous si raisonnables, nous allons essayer de mon système. S'il ne produit pas les résultats que j'en attends, vous retournerez en classe.

— Hourrah! trois fois hourrah pour maman! cria Jack. A présent, je vais avoir le temps de faire de la gymnastique.

— Ce ne sera pas dommage, lui répondit sa mère, car le docteur l'a encore recommandé hier. »

Mais Frank et Jane réussissaient si bien dans leurs études, qu'il leur était au fond un peu dur d'abandonner leurs succès à l'école. Mme Minot voulut leur offrir quelque compensation :

« Jack et Frank monteront à cheval, leur dit-elle, c'est encore ce terrible docteur qui le veut, et Jane fera des promenades en voiture en attendant qu'elle puisse marcher beaucoup. Il est essentiel que vous preniez tous les trois beaucoup d'exercice.

— Quel bonheur! s'écria Jack. J'aime tant les chevaux!

— Cela se trouve bien, car l'un de vous devra s'occuper de tous les soins que nécessitent un cheval et une voiture. L'autre sera jardinier.

— Je me charge du cheval, dit Jack.

— Et moi du jardin, » dit Frank.

L'affaire fut conclue, et la conversation en resta là.

Un mois de cette nouvelle vie produisit de grands changements chez tous les enfants.

Jack était dans son élément; il devenait plus fort chaque jour. Quant à Frank, l'appétit qu'il avait gagné à Belle-Plage augmentait au lieu de diminuer. Le jardinage calmait ses nerfs. Au lieu de rester éveillé une partie de la nuit pour essayer de résoudre un problème difficile, il n'avait pas plus tôt la tête sur son oreiller qu'il s'endormait. De migraines, il n'en était plus question, et, chose curieuse, les devoirs se faisaient mieux et plus vite qu'autrefois.

Les trois petites filles faisaient de longues promenades dans les bois. Leurs joues pâles étaient devenues roses et fermes. Elles cueillaient des fleurs, composaient des herbiers, apprenaient la botanique, et ne perdaient pas leur temps, quoi qu'en pussent dire les habitants d'Harmony, qui ne comprenaient rien à ce mode d'éducation.

Au lieu d'apprendre par cœur, comme des perroquets, toutes sortes de choses qu'elles ne comprenaient pas la moitié du temps, elles apprenaient l'hygiène, l'économie domestique, la couture, la cuisine même, sans préjudice des arts d'agrément et des connaissances indispensables. C'est incroyable tout ce qu'elles apprenaient sans s'en douter.

Un jour du mois d'octobre, Frank et Jack cueillaient les pommes du verger. Jane, Merry et Molly se hâtaient de finir leur tâche pour aller les aider. Elles cousaient. Pendant qu'elles travaillaient, Mme Minot leur avait lu l'*Histoire illustrée des Reines d'Angleterre*, par miss Strickland. La leçon était terminée, mais les élèves en

causaient encore, malgré le départ de leur maîtresse.

« Autrefois, l'histoire ne m'intéressait pas, dit Molly, mais depuis qu'au lieu d'apprendre des dates et des faits, on me donne des détails et on me montre tous les endroits où se sont passés les événements dont on me parle, cela m'amuse plus qu'un roman.

— Je rêvais autrefois d'être une grande dame, d'avoir des robes de velours et des joyaux et de vivre dans un palais, dit Merry d'un air pensif. Mais je vois bien que les reines ne sont pas si heureuses que moi. Je ne désire plus rien de semblable. Il me suffit d'être aimée de ceux qui m'entourent et de penser que je leur rends la vie agréable.

— C'est sans doute le résultat de notre fameuse société, répondit Molly. Quant à moi, je déclare qu'elle m'a fait du bien. C'est une véritable transformation a la maison. Miss Bat devient de jour en jour plus aimable, et quand elle demande quelque chose à papa, savez-vous ce qu'il lui répond? « *Adressez-vous à miss Molly.* » Quel changement hein!...

— Alors, dit Jane, vous êtes contente?

— Oh oui, mais mon intention n'est pas de rester toujours ici. Aussitôt que Boo sera assez grand, nous prendrons notre volée, et nous ferons le tour du monde!... J'adore les voyages!...

— Moi, dit Jane, je voudrais devenir célèbre d'une manière quelconque; je voudrais être admirée, avoir beaucoup de talents, en un mot, être une femme de génie.... Il est probable que je ne serai rien de pareil, mais en tout cas, je ne serai pas infirme, et je me trouverai heureuse, quoi qu'il arrive.

— J'ai fini, fit Merry en pliant son ouvrage.

— Et moi aussi, dit Jane.

— Et moi aussi, » répéta Molly, comme un joyeux écho.

Les trois petites filles coururent au verger. Boo y était déjà pour « aider » aux travailleurs. Il ramassait les pommes tombées pour les mettre sur le tas destiné à faire du cidre. Il en perdait la bonne moitié en route, mais il n'en croyait pas moins être d'un grand secours à ses amis. Jack était monté sur l'arbre et cueillait les fruits à sa portée. Frank armé d'un panier et d'un crochet, cueillait prudemment les autres. Merry et Molly s'apprêtèrent à l'aider, et Jane s'assit pour trier les pommes et séparer celles qui étaient bonnes à manger tout de suite.

C'était une splendide journée d'automne. Le soleil couchant dorait l'horizon; l'air était embaumé, et nos amis se livrèrent avec bonheur à leur charmante besogne.

Jack sifflait comme un merle dans les branches des pommiers; Frank riait et plaisantait avec Merry et Molly, qui couraient des arbres à leur amie, avec leurs paniers pleins de pommes. Jane chantait une chanson à Boo, qui se reposait à côté d'elle de ses nombreux travaux.

« C'est fini, » s'écria enfin Frank en s'étendant sur l'herbe et s'éventant avec son mouchoir.

Jack se laissa glisser du haut de son arbre, au grand détriment de son pantalon de toile.

« Nous avons une belle récolte, dit-il en rejoignant ses amis.

— Elle serait encore bien plus belle, dit Frank, si ce jeune homme n'y goûtait pas tant. »

Frank s'adressait à Boo, qui mettait ses petites que-

nottes blanches dans toutes les pommes qu'il pouvait attraper, pour voir si elles étaient mûres, disait-il.

Molly prit son frère par la main, et se disposa à l'emmener pour l'empêcher de commettre de nouvelles sottises.

« Quelle magnifique journée ! dit Merry en se levant aussi pour partir. Nous devrions profiter de ce beau temps pour faire un pique-nique.

— Oh ! oui, s'écria Jane. Songez donc que je n'en ai pas encore fait de l'année ! Allons goûter dans l'Ile-Verte, voulez-vous ?

— Allons, dit Frank, mais n'attendons pas trop : la gelée viendra plus vite que nous ne le pensons.

— C'est demain samedi, répondit Molly. Profitons-en.

— Comme cela Édouard sera des nôtres, dit Jack.

— Et Gustave aussi, » ajouta Frank.

Gustave était entré à l'Université quelques semaines auparavant, mais cela ne paraissait pas avoir réalisé tous ses rêves.

Merry poursuivit de sa voix douce :

« Ralph viendra sans doute aussi. Il est très occupé à finir son buste pour Mme Lennoy, mais il ne voudra pas manquer cette dernière partie de plaisir.

— Eh bien, c'est convenu, dit Jack. Nous deux Frank, nous inviterons les messieurs ; vous, mesdemoiselles, invitez vos amies. »

Le lendemain à deux heures, tout le monde était réuni au bord de la rivière, excepté Ralph qui ne pouvait venir que plus tard. On n'avait eu garde d'inviter le maussade Joë, mais Gustave, Édouard et Grif étaient là, ainsi que Mabel, Annette, Juliette et Susy. Il y avait quatre

bateaux, deux grands et deux petits. Le temps était encore plus beau que la veille. La rivière serpentait au milieu des prés et des bois aux feuilles de mille couleurs.

Quelle gaieté! Quel plaisir! Jane avait apporté sa guitare, et Édouard son violon. On fit de la musique, on chanta. On s'arrêta dans les plus jolis endroits pour mieux les admirer : on cueillit des nénuphars, des joncs et des myosotis pour en faire des bouquets. On s'amusa de toutes les façons.

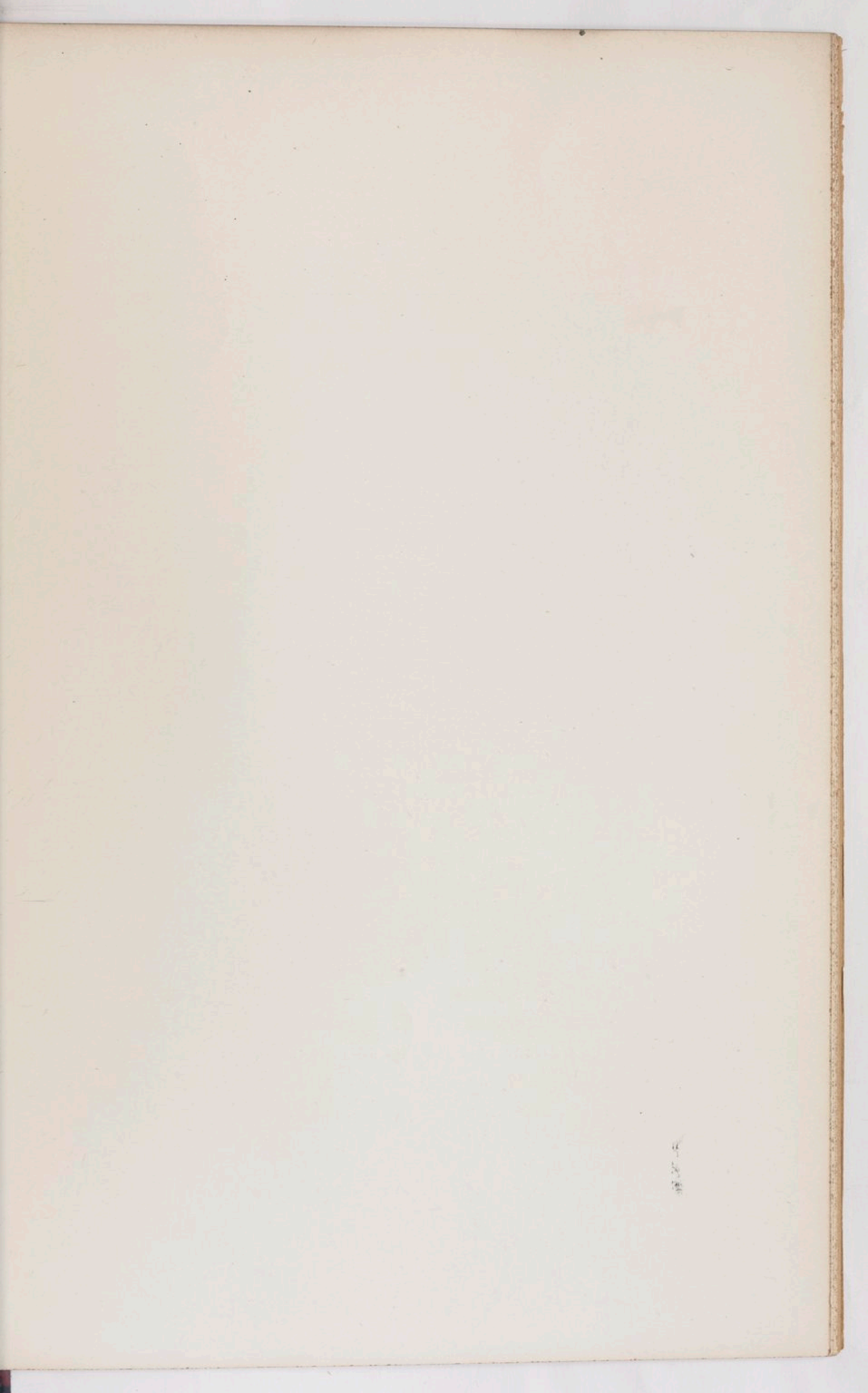
L'Ile-Verte, ainsi nommée à cause des chênes qui la couronnaient, était le lieu de réunion de la jeunesse d'Harmony, quand il s'agissait d'un pique-nique ou d'une partie de pêche. Une certaine petite caverne où l'on pouvait faire du feu, en faisait foi par ses pierres noircies. Nos amis y débarquèrent bientôt. Leur arrivée mit en fuite des écureuils qui faisaient leur provision de glands pour l'hiver et qui ne savaient que penser de cette invasion.

Les petites filles mirent la table sur une roche couverte de mousse; des feuilles servaient de plats et d'assiettes, et même de serviettes. Frank eut mission de faire le café; Gustave de couper le pain et les gâteaux; Jack et Grif apportèrent du bois pour allumer le feu, et Édouard, comme toujours, fut à la disposition de chacun.

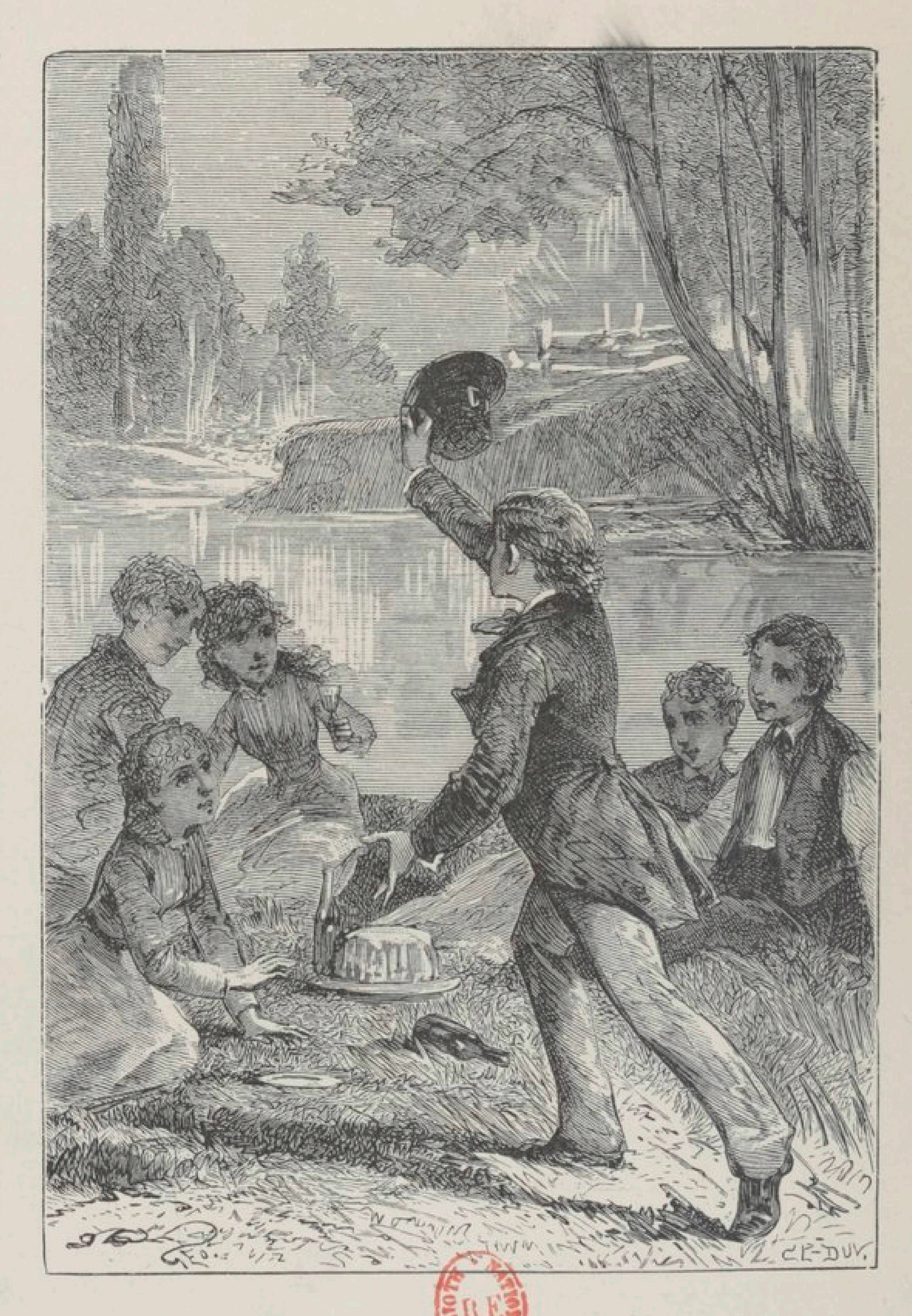
Enfin tous les préparatifs furent terminés. Les jeunes gens commençaient à s'impatienter du retard de Ralph, quand ils aperçurent de loin sa périssoire.

« Il va bien vite, dit Jane. Qu'est-il donc arrivé?

— Rien de désagréable évidemment, répondit Merry. Il a l'air trop heureux. »



XXII



RALPH COURUT VERS SES AMIS EN AGITANT SON CHAPEAU.

Il y avait en effet du nouveau, mais rien que de très heureux. Ralph sauta hors de son bateau avant même d'avoir touché la rive, et courut vers ses amis en criant et en agitant son chapeau.

« Hourrah! hourrah! dit-il. Je pars pour Rome dans quinze jours. »

Le goûter en fut oublié. Tout le monde se leva, entoura Ralph, lui fit des questions sans fin et des compliments sincères. Les écureuils durent se demander ce que signifiait ce tapage.

« Oui, mes amis, répéta Ralph. Je partirai d'ici quinze jours. J'ai un peu d'argent pour commencer, et, si par hasard je ne me tirais pas d'affaire, David German a dit qu'il me viendrait en aide.

— C'est très beau de sa part, répondit Frank.

— J'irai vous voir en Italie dans quatre ans, quand je serai sorti de l'Université, dit Gustave.

— J'en accepte l'augure, fit Ralph.

— Vous resterez là, ces quatre années entières? demanda Merry avec une nuance de tristesse dans ses grands yeux bruns.

— Je resterai tout le temps qu'il faudra pour acquérir du talent, répondit Ralph. J'ai beaucoup à apprendre et je ne veux penser qu'à arriver au but.

— Vous allez devenir célèbre, dit Jane.

— Pas de sitôt répondit Ralph. Il faut tant de temps et de travail pour gagner sa vie, qu'on se demande ce qu il faut pour devenir célèbre. »

Merry paraissait avoir oublié dans sa préoccupation ses devoirs de maîtresse de maison. Annette la rappela à l'ordre.

Le goûter fut très gai. On but à la santé de Ralph. On lui fit tant de souhaits, et on lui prédit tant de succès, que si tous s'étaient réalisés, il eût surpassé Michel-Ange.

Grif lui commanda sa statue de grandeur naturelle. Il se leva pour lui montrer la pose qu'il désirait prendre; mais le pied lui manqua, il glissa, et tomba une main dans la tarte aux pommes de Merry, l'autre sur la théière, qui lui fit une forte brûlure. Il se releva au milieu d'un rire général.

« Je voudrais bien être à la place de Ralph, » dit Jack.

Chacun fut de son avis. La vue de Ralph leur faisait penser à tous que leur enfance se passait et que bientôt eux aussi, seraient d'âge à tenter la fortune.

« Il est aisé de savoir ce que l'on voudrait être, dit Edouard, mais beaucoup moins facile d'y arriver. Les événements sont souvent tels qu'on n'a qu'à s'y conformer.

— Non, dit Frank, pour arriver, il suffit seulement de le vouloir fermement. Il y a des obstacles dites-vous? Eh bien, on les surmonte. Rien ne tient devant une volonté bien arrêtée.

— Alors, quel est votre but ?

— Je veux être ingénieur et je le serai.

— Et vous, Jack?

— Oh! moi, je ne sais pas encore. J'ai le temps d'y penser.

— Vous avez des années devant vous, dit Ralph. D'ici là, il se passera bien des choses.

— Il s'en passe tant dans une seule année, dit Merry d'une voix pensive.

— Oh! oui, s'écria Molly. Ainsi, à la maison il y a eu depuis moins d'un an, une déclaration d'indépendance et une révolution. Je suis passée général en chef.

— Il est de fait dit Jane, qu'il me semble avoir dix ans de plus que hier dernier, quand nous avons si bien dégringolé.

— J'espère que nous ne recommencerons pas, s'écria Jack. Nous pouvons faire des choses plus utiles que de nous casser le cou.

— Moi, dit Frank en regardant Gustave, je commence à croire que je ne perds pas mon temps tout en n'étant pas à l'Université.

— Il n'y fait pas si bon que nous le croyions, répondit Gustave; mais, puisque j'y suis, je veux aller jusqu'au bout.

— Quant à moi, dit Ralph en se levant, tous mes vœux sont réalisés, et il faut coûte que coûte, que je fasse quelque chose dont ceux qui m'aiment puissent être fiers.

— Et ils le seront, dit Merry. »

CONCLUSION

Imaginez-vous qu'il s'est écoulé dix ans depuis ce joyeux pique-nique dans l'Ile Verte. Cette vie, cette éducation en commun dans ce petit cercle de familles unies entre elles par le lien de services réciproques eut pour conséquence naturelle, quand les enfants furent en âge de s'établir, que la pensée ne vint à aucun d'eux d'aller chercher au loin le bonheur qu'il avait sous la main. L'union des cœurs, des esprits et des habitudes devait conduire successivement nos jeunes amis au mariage. Chacun se trouva, presque sans le savoir, avoir fait son choix quand l'heure fut venue. Cependant, aucune des trois petites filles que nous connaissons le mieux ne mène la vie à laquelle elle se croyait destinée.

Merry n'est plus occupée à embellir la vieille ferme de ses parents. Elle est en Italie avec un jeune sculpteur de talent, qu'elle est heureuse et fière d'appeler son mari, et qui n'est autre que Ralph.

Molly ne fait pas le tour du monde, comme elle l'avait rêvé. Elle soigne son père infirme et complète l'éducation de Boo, en attendant que Frank, devenu un ingénieur

distingué, ait achevé la grande ligne de chemin de fer dont il a été chargé. Dans un an, ils seront mariés. C'est arrêté.

Jane n'est pas célèbre, mais elle est « reine » dans son intérieur. Ses deux mères, son frère Frank quand il est là, et son mari Jack, qui ne la quitte jamais, ne voient rien au-dessus d'elle. C'est une fille, une sœur et une épouse comme on en rencontre peu. Elle est si dévouée, si pleine d'abnégation, que tout le monde l'adore et qu'elle semble être le rayon de soleil qui illumine la grande maison de Mme Minot.

Que vous dirai-je encore?

Gustave a épousé Juliette, et Édouard une des petites sœurs de Gustave.

Joë est en passe de devenir un vieux garçon égoïste et désagréable.

Grif s'est corrigé. Lui et Susy font très bon ménage ensemble.

Bob Walker possède la ferme du capitaine Skimer. Il est le plus riche fermier des environs, et ce qui vaut mieux encore, l'un des hommes les plus estimés d'Harmony. C'est son travail et sa bonne conduite qui l'ont amené là, mais serait-il ce qu'il est sans Édouard et Jack? Il est probable que non, et il a le mérite assez rare de s'en rendre compte. Il leur est très reconnaissant à tous les deux de ce qu'ils ont fait pour lui, et sa femme Annette ne l'est pas moins.

Le système d'éducation de Mme Minot a produit des résultats excellents. Ses élèves sont devenus des hommes et des femmes de grand mérite. Jane est tout à fait guérie, et ils ont tous une santé inaltérable. Enfin, Jack et Jane

ont plusieurs enfants qui leur ressemblent, et ils sont si heureux, qu'ils prétendent que leur bonheur date du jour même où ils ont failli se tuer en faisant ensemble leur terrible culbute dans la neige. — A quelque chose malheur peut être bon quand on est assez sage pour tirer des événements les enseignements qu'ils contiennent.



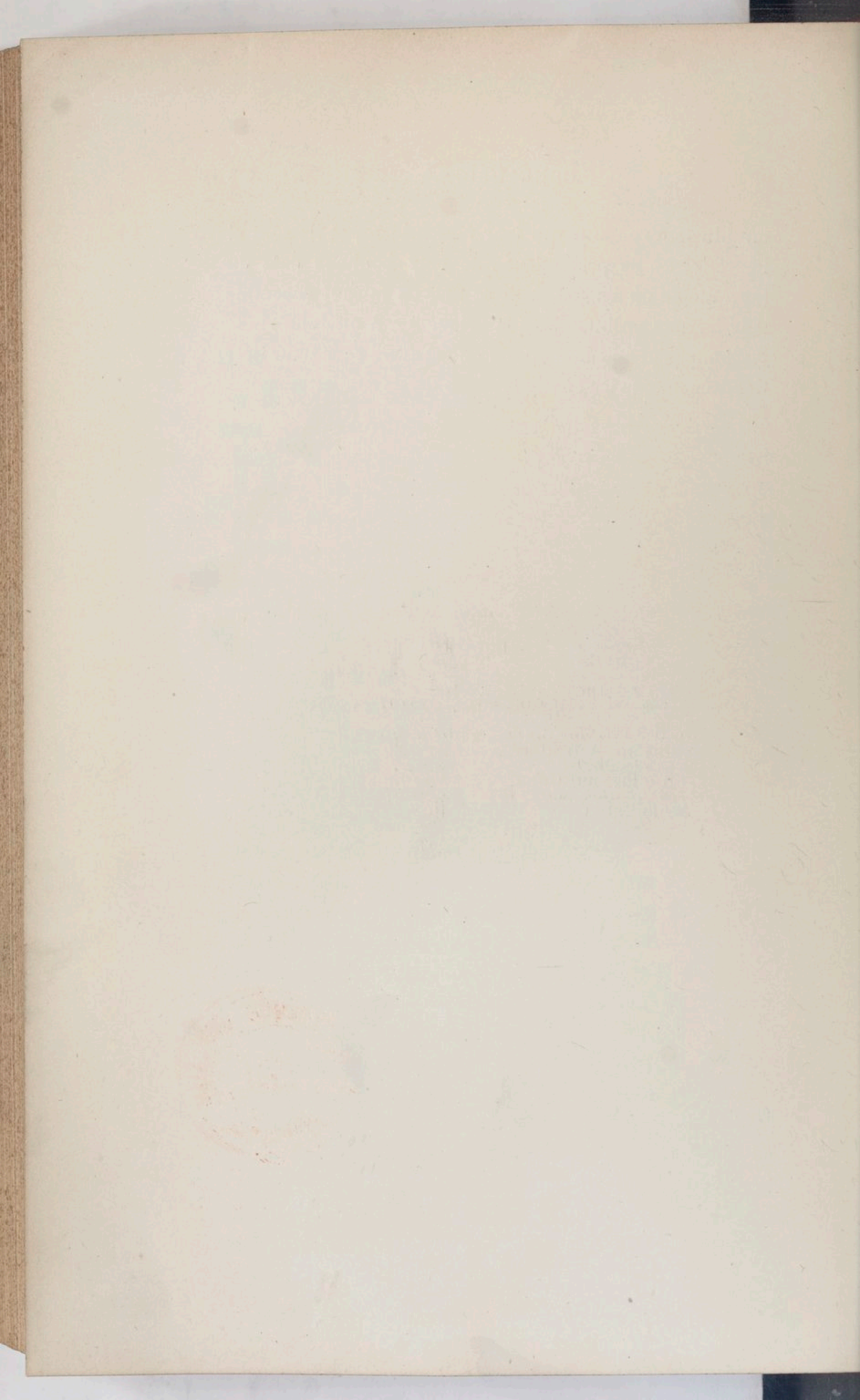


TABLE DES CHAPITRES

8940. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

VOLUMES IN-8° RAISIN, ILLUSTRÉS

BENTZON	Yette, Histoire d'une jeune Créole.
BIART (L.)	Entre frères et sœurs.
—	Deux Amis.
Les Voyages involontaires.	La Frontière indienne. Monsieur Pinson. Le Secret de José. Lucia.
BLANDY (S.)	Le petit Roi.
BOISSONNAS (B.)	Une Famille pendant la guerre.
BREHAT (A. DE)	Les Aventures d'un petit Parisien.
CANDEZE (Dr)	Aventures d'un Grillon.
—	La Gileppe.
CAUVAIN (H.)	† Le grand Vaincu. — Le Marquis de Montcalm.
CHAZEL (PROSPER)	Le Chalet des sapins.
DAUDET (ALPHONSE)	Histoire d'un Enfant.
DESNOYERS (L.)	Aventures de Jean-Paul Choppart.
GENNEVRAYE	Théâtre de famille.
FATH	Un drôle de Voyage.
GRAMONT (COMTE DE)	Les Bébés.
—	Les bons petits Enfants.
GRIMARD (E.)	La Plante.
HUGO (VICTOR)	Le Livre des Mères.
LAPRADE (V. DE)	Le Livre d'un Père.
ANDRÉ LAURIE (Scènes de la vie de collège dans tous les pays.)	Mémoires d'un Collégien (Un Lycée de département). Vie de Collège en Angleterre. † Une année de Collège à Paris.
LEGOUVÉ	Nos Filles et nos Fils.
—	La Lecture en famille.
MACÉ (JEAN)	Contes du Petit-Château.
—	Histoire d'une Bouchée de Pain.
—	Histoire de deux Marchands de pommes.
—	Les Serviteurs de l'estomac.
—	Théâtre du Petit-Château.
MALOT (HECTOR)	Romain Kalbris.
MARELLE (CH.)	Le Petit Monde.
MAYNE-REID. Aventures de Terre et de Mer.	Désert d'eau. — Deux Filles du Squatter.— Chasseurs de chevelures. — Chef au Bracelet d'or. — Exploits des jeunes Boërs. — Jeunes Esclaves. — Jeunes Voyageurs. — Petit Loup de mer. — Montagne perdue. — Naufragés de l'île de Bornéo. — Planteurs de la Jamaïque. — Robinsons de terre ferme. — Sœur perdue. — William le Mousse.
MICHELET (J.) (Gr. in-8°)	Histoire de France. 5 volumes.
MULLER (E.)	La Jeunesse des Hommes célèbres.
—	Morale en action par l'histoire.
—	† Les Animaux célèbres.
RATISBONNE (LOUIS)	La Comédie enfantine.
SAINTINE (X.)	Picciola.
SANDEAU (J.)	La Roche aux Mouettes.
—	Madeleine.
—	† Mademoiselle de la Seiglière.
SAUVAGE (E.)	La Petite Bohémienne.
SEGUR (COMTE DE)	Fables.
STAHL (P.-J.)	Contes et Récits de Morale familière.
—	Les Histoires de mon Parrain.
—	Histoire d'un Ane et de deux Jeunes Filles.
—	Maroussia.
—	Les Patins d'argent.
—	Les Quatre Filles du docteur Marsch.
—	† Jack et Jane.
TEMPLE (DU)	Sciences usuelles.
—	Communications de la Pensée.
VERNE (JULES)	Les Voyages au Théâtre.
VIOLLET-LE-DUC	Histoire d'une Maison.
—	Histoire d'une Forteresse.
—	Histoire de l'Habitation humaine.
—	Histoire d'un Hôtel de Ville et d'une Cathédrale.
—	Histoire d'un Dessinateur.

Volumes grand in-8° jésus, illustrés

BIART (L.) . . . . Aventures d'un jeune Naturaliste.
— . . . . Don Quichotte *(Adaptation pour la jeunesse)*.
BLANDY (S.). . . . . Les Épreuves de Norbert.
CLEMENT (CH.). . . . . Michel-Ange, Raphaël, Léonard de Vinci.
FLAMMARION (C.) . . . . . . Histoire du Ciel.
GRANDVILLE . . . . Les Animaux peints par eux-mêmes.
GRIMARD (E.). . . . . Le Jardin d'Acclimatation.
LA FONTAINE . . . . Fables, illustrées par EUG. LAMBERT.
MALOT (HECTOR) . . . . . . Sans Famille.
MEISSAS (DE). . . . . Histoire Sainte.
MICHELET (J.). . . . . Hist. de la Révol. française. T. I et II réunis, III et IV.
MOLIÈRE. . . . . Édition SAINTE-BEUVE et TONY JOHANNOT.
STAHL ET MULLER . . . . . Nouveau Robinson suisse.

JULES VERNE

VOYAGES EXTRAORDINAIRES

23 VOLUMES IN-8° JÉSUS ILLUSTRÉS

Autour de la Lune.
Aventures de trois Russes et de trois Anglais.
Aventures du capitaine Hatteras.
Un Capitaine de 15 ans.
Le Chancellor.
Cinq Semaines en ballon.
Les Cinq cents millions de la Bégum.
De la Terre à la Lune.
Le Docteur Ox.
Les Enfants du capitaine Grant.
Hector Servadac.
L'Ile mystérieuse.
Les Indes-Noires.
La Jangada.
† Kéraban-le-Têtu.
La Maison à vapeur.
Michel Strogoff.
Le Pays des Fourrures.
Le Tour du monde en 80 jours.
Les Tribulations d'un Chinois en Chine.
Une Ville flottante.
Vingt mille lieues sous les Mers.
Voyage au centre de la Terre.
Le Rayon-Vert.
L'École des Robinsons.

HISTOIRE DES GRANDS VOYAGES ET DES GRANDS VOYAGEURS

Découverte de la Terre. — Les Grands Navigateurs du XVIIIe siècle
Les Voyageurs du XIXe siècle.

J. VERNE et TH. LAVALLÉE. Géographie illustrée de la France, nouvelle édition revue et corrigée par M. DUBAIL.

BIBLIOTHÈQUE DES PROFESSIONS

Industrielles, Commerciales & Agricoles

Le premier mérite des volumes qui composent cette ENCYCLOPÉDIE c'est d'être accessibles par la forme, par le fond et par le prix, aux personnes qui ont le plus souvent besoin d'indications pratiques sur la profession dont elles font l'apprentissage, ou dans laquelle elles veulent devenir plus intelligemment habiles.

A ces personnes dont le nombre est très grand, il faut des *guides pratiques exacts*, d'un format commode, d'un prix modéré, rédigés avec clarté et méthode, comme est clair et méthodique l'enseignement direct du professeur à l'élève ou celui du maître à l'apprenti. Telle a été la pensée qui a présidé à la publication de la *Bibliothèque des professions industrielles, commerciales et agricoles*.

Elle se compose de *onze séries*, qui se subdivisent comme suit:

A. SCIENCES EXACTES. — B. SCIENCES D'OBSERVATION. — C. ART DE L'INGÉNIEUR. — D. MINES ET MÉTALLURGIE. — E. MÉCANIQUE, MACHINES MOTRICES. — F. PROFESSIONS MILITAIRES ET MARITIMES. — G. ARTS ET MÉTIERS. PROFESSIONS INDUSTRIELLES — H. AGRICULTURE, JARDINAGE, etc. — I. ECONOMIE DOMESTIQUE, COMPTABILITÉ, LÉGISLATION, MÉLANGES. — J. FONCTIONS POLITIQUES ET ADMINISTRATIVES, EMPLOIS DE L'ETAT, DÉPARTEMENTAUX ET COMMUNAUX, SERVICES PUBLICS. — K. BEAUX-ARTS, DÉCORATION, ARTS GRAPHIQUES.

Les volumes de cette collection sont publiés dans le format grand in-18; la plupart d'entre eux sont illustrés de gravures qui viennent mieux faire comprendre le texte; des atlas renferment les dessins qui exigent d'être représentés à grandes échelles et avec plus de détails.

Volumes in-18

AMPÈRE, Journal et Correspondance. 3 vol.
ANDERSEN, Nouveaux Contes.
ASTON (G.), L'Ami Kips.
B *** (LUCIE), Une Maman qui ne punit pas. Aventures d'Édouard et Justice des choses.
BENTZON, Yette.
BERTRAND (A.), Les fondateurs de l'Astronomie.
BIART (L.), Aventures d'un jeune Naturaliste. — Entre Frères et Sœurs. — Monsieur Pinson. — La Frontière indienne. — † Le Secret de José.
BLANDY (S.), Le Petit Roi.
BOISSONNAS, ✿ Une Famille pendant la guerre de 1870-71.
BRACHET (A.), ✿ Grammaire historique.
BRÉHAT (DE), Aventures de Charlot. — Aventures d'un petit Parisien.
CANDÈZE (Dr), Aventures d'un Grillon. — La Gileppe.
CARLEN, Un brillant Mariage.
CHAZEL (P.), Le Chalet des Sapins.
CHERVILLE (DE), Histoire d'un trop bon Chien.
CLÉMENT (CH.), Michel-Ange, etc.
DEQUET, Histoire de mon Oncle.
DESNOYERS (L.), Aventures de Jean-Paul Choppart.
DURAND (HIP.), Les Grands Prosateurs. — Les Grands Poètes.
EGGER, Histoire du Livre.
ERCKMANN-CHATRIAN, L'Invasion. — Madame Thérèse. — Les deux Frères.
FATH (G.), Un drôle de voyage.
FOUCOU, Histoire du travail.
GÉNIN, La Famille Martin.
GRAMONT (COMTE DE), ✿ Les Vers français et leur Prosodie.
GRATIOLET (P.), De la Physionomie.
GRIMARD, Histoire d'une Goutte de Sève. — Jardin d'acclimatation.
HIPPEAU, Cours d'Économie domestique.
HUGO (VICTOR), Les Enfants.
IMMERMANN, La Blonde Lisbeth.
LAPRADE (V. DE), Le Livre d'un père.
LAVALLÉE (TH.), Histoire de la Turquie (2 volumes).
ANDRÉ LAURIE, † La Vie de collège en Angleterre.
LEGOUVÉ (E.), Les Pères et les Enfants (2 volumes). — Conférences parisiennes. — Nos Filles et nos Fils. — L'Art de la Lecture. — La Lecture en Action.
LOCKROY (Mme), Contes à mes nièces.
MACAULAY, Histoire et Critique.
MACÉ (JEAN), Contes du Petit-Château. — Arithmétique du Grand-Papa. — Histoire d'une Bouchée de Pain. — Les Serviteurs de l'Estomac.
MAURY, Géographie physique. — Le Monde où nous vivons.
MULLER, Jeunesse des hommes célèbres. — Morale en actions par l'histoire.
NOEL (E.), La Vie des fleurs.
ORDINAIRE, Dictionnaire de Mythologie. — Rhétorique nouvelle.
RATISBONNE, ✿ Comédie enfantine.
RECLUS, Histoire d'un Ruisseau. — Histoire d'une Montagne.
RENARD, Le fond de la Mer.
ROULIN (F.), Histoire naturelle.
SANDEAU (J.), La Roche aux Mouettes.
SAYOUS, Conseils à une Mère. — Principes de Littérature.
SIMONIN, Histoire de la Terre.
STAHL (P.-J.), ✿ Contes et Récits de Morale familière. — ✿ L'Histoire d'un Ane et de deux Jeunes Filles. — La Famille Chester. — Les Histoires de mon parrain. — ✿ Les Patins d'argent. — Mon premier voyage en mer *(adaptation)*. — ✿ Maroussia. — Les quatre Filles du docteur Marsch. — Les Quatre Peurs de notre général.
STAHL ET MULLER, Le Nouveau Robinson suisse.
STAHL ET DE WAILLY, **Scènes de la vie des Enfants en Amérique**. — Les Vacances de Riquet et de Madeleine. — Mary Bell, William et Lafaine.
SUSANE (GÉNÉRAL), Histoire de la Cavalerie (3 vol.).
THIERS, Histoire de Law.
VALLERY-RADOT, ✿ Journal d'un Volontaire d'un an.
VERNE (JULES), Autour de la Lune. —

✿ Voyages extraordinaires: Aventures de trois Russes et de trois Anglais. — Les Anglais au pôle Nord. — Un Capitaine de 15 ans (2 vol.). — Le Chancellor. — Cinq Semaines en ballon. — Les Cinq cents millions de la Bégum. — Le Désert de glace. — Le Docteur Ox. — Les Enfants du Capitaine Grant (3 vol.). — Hector Servadac (2 vol.). — La Jangada (2 vol.). — † Kéraban-le-Têtu (2 vol.). — L'Ile mystérieuse (3 vol.). — La Maison à vapeur (2 vol.). — Les Indes-Noires — Michel Strogoff (2 vol.). — Le Pays des Fourrures (2 vol.). — De la Terre à la Lune. — Le Tour du monde en 80 jours. — Les Tribulations d'un Chinois en Chine. — Une Ville flottante. — Vingt mille lieues sous les Mers (2 vol.) — L'École des Robinsons. — Le Rayon-Vert. — Voyage au centre de la Terre.

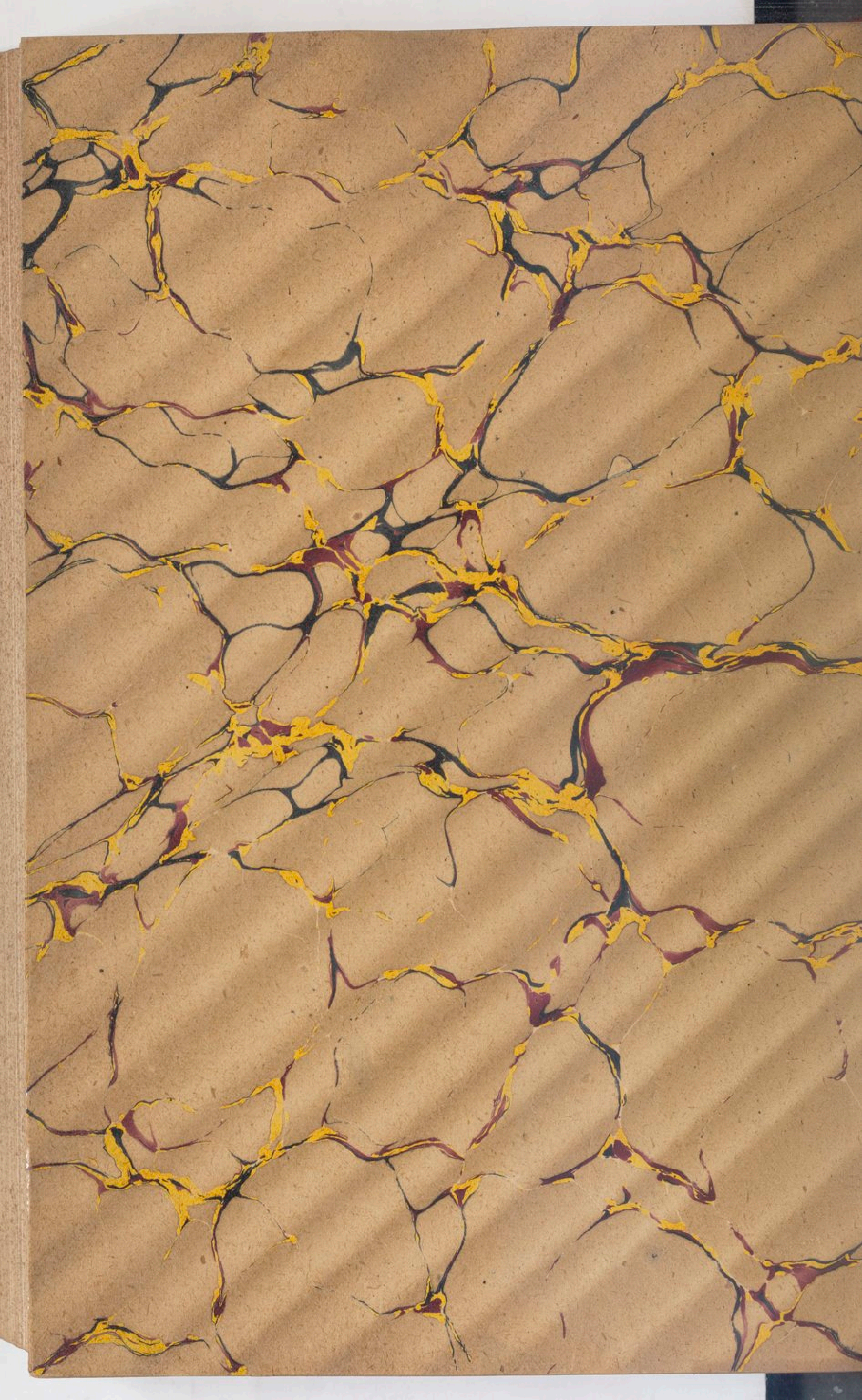
Découverte de la Terre (2 vol.).
Les Grands Navigateurs du XVIIIe siècle (2 vol.).
Les Voyageurs du XIXe siècle (2 vol.).

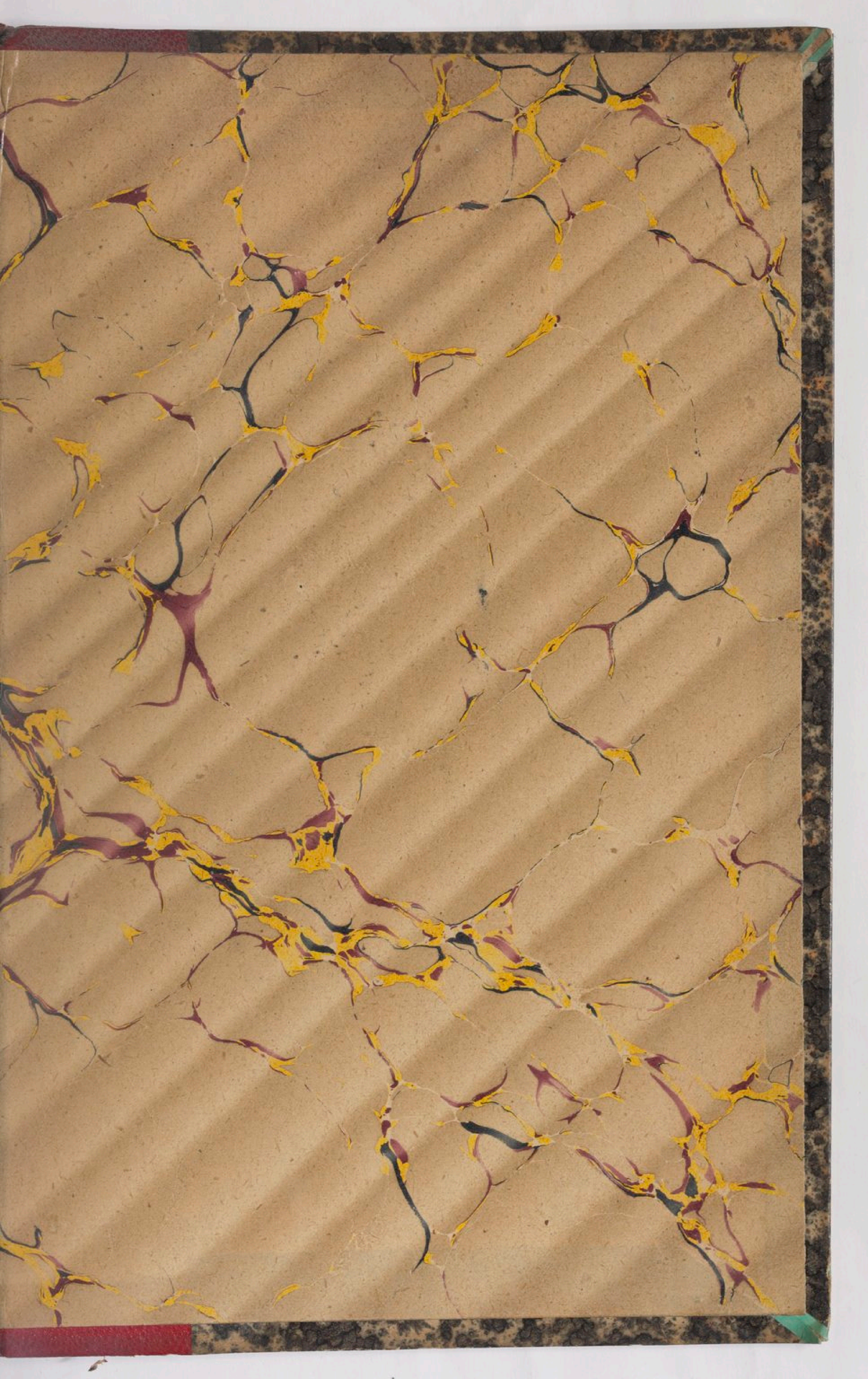
ZURCHER ET MARGOLLÉ, Les Tempêtes. — Histoire de la Navigation. — Le Monde sous-marin.

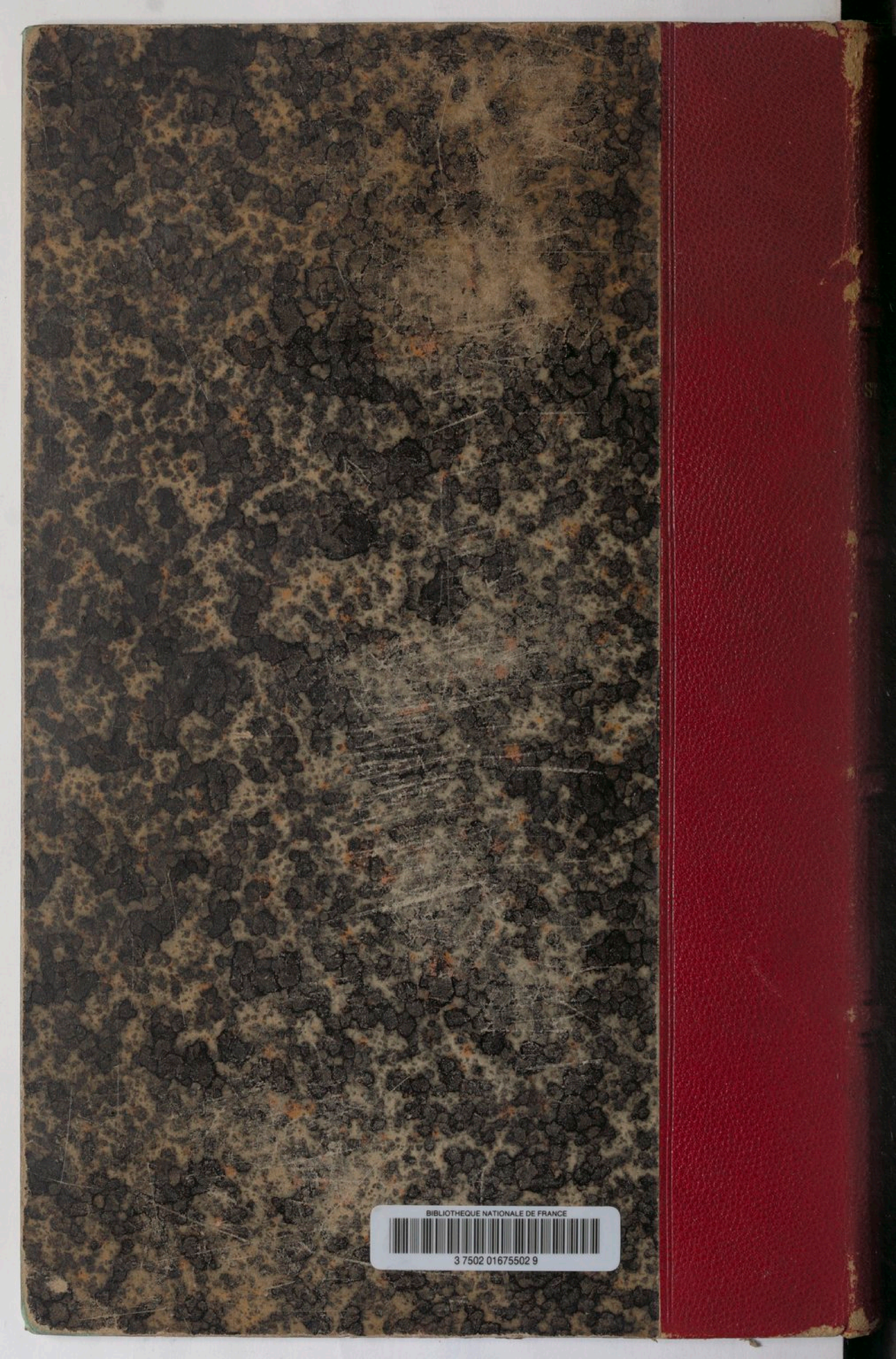
PRIX DIVERS

BRACHET (A.)	✿ Dictionnaire étymologique de la langue française.
CLAVÉ	Principes d'économie politique.
GRIMARD	La Botanique à la campagne.
MACÉ (JEAN)	Théâtre du Petit-Château.
SOUVIRON	Dictionnaire des termes techniques.

1599. — Imprimeries réunies, C. rue du Four, 54 bis, Paris






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01675502 9